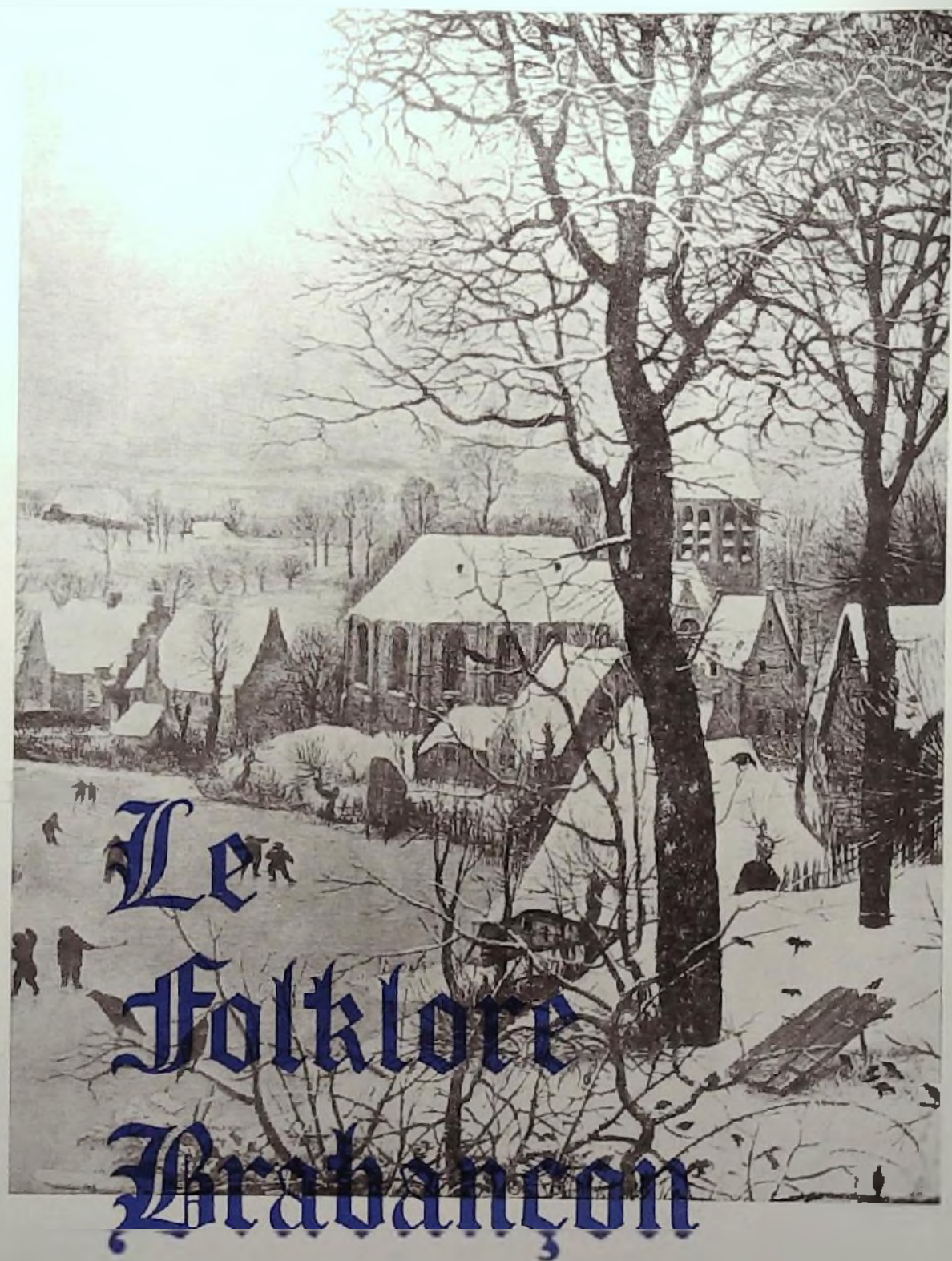




N° 169

Le Folklore Brabançon

Notre couverture

Paysage d'hiver avec patineurs et trappe aux oiseaux (tableau de Breugel l'ancien)

Différents auteurs ont cru y reconnaître le site de Piede-Sainte-Anne mais cette localisation semble douteuse à retenir. Il se pourrait que l'artiste se soit inspiré de certains éléments du paysage de Piede-Sainte-Anne pour composer cette œuvre assurément bien brabançonne par l'atmosphère et l'esprit.

MARS 1986

N° 169

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folklorique de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN, 1 — Tél. 13.07.50.

BRUXELLES

MARS

1966

N° 169

PRIX 35 F.

SOMMAIRE

<i>Le Prix Edgard Spelant,</i> par M.-A. Duwaerts	5
<i>Géographie littéraire du Brabant -</i> <i>En marge et au cœur du</i> <i>Payottenland,</i> par Joseph Delmelle	14
<i>Le Tour Hindou de la Corde Rigide,</i> par Louis Taminis	57
<i>Fêtes des morts,</i> par M. Gouwelous	102
<i>Bibliographie</i>	110

Le Service de Recherches Historiques
et Folkloriques et de Relations Culturelles
et Publiques de la Province de Brabant
publie également une revue en néerlandais

« DE BRABANTSE FOLKLORE »

Au sommaire du n° 169

de mars 1966 :

- De Meus en Paard en Ezel, par Frans Weemaels.
- De Brusselse Orgelbouwers De Smet en Smet,
par Ghislain Potvlieghe.

Le Prix Edgard Spaelant

remis pour la 1e fois en 1965 à

Désiré DENUIT, Jan VAN BELLINGHEN et Henri VAN DE VEN

Le jeudi 16 décembre 1965 s'est déroulée, en la salle des conférences du Service des Recherches Historiques et Folkloriques et de Relations Culturelles et Publiques, rue Saint-Jean à Bruxelles, une brillante et à la fois émouvante cérémonie, à l'occasion de la remise pour la première fois, du Prix Edgard Spaelant aux trois lauréats de 1965.

Ce prix, créé par notre Service à la demande des membres de la Députation permanente pour rendre un hommage vivant à feu Edgard Spaelant, député permanent, qui en 1957 relança nos différentes activités, est destiné ou le sait à couronner un travail inédit et original contribuant à l'histoire d'une commune de notre province.

Pour 1965 le Jury, présidé par notre président, Monsieur le député permanent Philippe Van Bever, et composé de Messieurs Charles Courdent, député permanent, Emile Lousse, professeur à l'Université catholique de Louvain, John Barthier, professeur à l'Université libre de Bruxelles, Gustave Kestelin, greffier provincial, René Piret, Victor Franken, Marcel Van Campenhout, Simon Février, Carlos Amores y Martinez, Théodule Claes, Charles Mattele, conseillers provinciaux, Herman Teirlinck, Jean Copin, et J. Verhesselt, a décerné à l'unanimité le Prix français à Monsieur Désiré Denuit pour son essai « Un village parmi d'autres, Couture-Saint-Germain » et le Prix néerlandais en partage à Messieurs Jan Van Bellinghen et Henri Van de Ven pour leurs études « Waarheid en verdichtsels rond Jan Breidel » et « Kapelle-op-den-Bos, geschiedenis en folklore ».



Remise du prix Edgard Spaclant — En haut à gauche : Monsieur Ph. Van Bever, député permanent, pendant son discours, avec à gauche Monsieur M. A. Duwaerts et à droite le Prof. Louyse ; en haut à droite : Désiré Denuit et Jon Van Bellinghen, deux des lauréats ; en bas à gauche : Madame Spaclant félicite Monsieur Van de Ven ; en bas à droite : des fleurs furent offertes à Madame Spaclant.

En fin d'après-midi donc Messieurs Van Bever et Monsieur Alfred Duwaerts, Directeur du Service, ont accueilli les nombreux invités et personnalités qui avaient tenu à assister à la remise du Prix.

On notait notamment la présence de Monsieur le Vice-gouverneur Cappuyns, Mesdames Van den Heuvel et Van Leynseele, échevins de Bruxelles, le sénateur De Grauw, de nombreux bourgmestres de l'agglomération bruxelloise, de nombreux conseillers provinciaux, Monsieur Roch, directeur général au ministère de l'Education nationale et de la Culture, de nombreux journalistes et amis des lauréats.

Messieurs les Ministres Delhousse, Pierson et Brouillon avaient tenu à se faire excuser.

Notre président, Monsieur Van Bever, accueillit personnellement Madame Spaclant, qui reliait de sa présence cette cérémonie. Il ouvrit en ces termes la séance académique :

« Madame,
Monsieur le Vice-Gouverneur,
Mesdames, Messieurs, Chers amis,

« Dans quelques instants nous allons procéder pour la première fois à la remise du Prix Edgard Spaclant.

« Mais auparavant, je voudrais m'adresser à vous, Madame, qui fûtes, pendant tant d'années, sa compagne des bons et des mauvais jours, de ses épreuves — et je pense notamment à la guerre — mais aussi de ses joies.

« Ce triste mois de décembre nous rappelle, s'il en était besoin, qu'il y a deux ans déjà la mort nous a ravi votre mari. Et pourtant, pour nous, comme pour tous ses amis, il nous semble que c'était hier. Nous étions tellement habitués à sa présence quotidienne, à sa verve caustique, à son dynamisme réalisateur.

« Avec sa disparition prématurée, — il n'avait que 67 ans — le Brabant a perdu un homme éclairé, animé d'une rare discrétion, un homme plein de droiture et d'honnêteté, d'une sensibilité, d'une humanité à toute épreuve.

« Par la fondation du Prix Spaelant, qui veut couronner les études concernant nos villes et villages du Brabant, les membres de la commission du service historique et folklorique et des relations publiques et culturelles ont voulu perpétuer la mémoire de celui qui aimait tant le Brabant.

« Avant que le professeur Lousse ne nous parle des œuvres primées, je tiens à remercier les membres du jury, qui en toute objectivité ont jugé les études envoyées et qui ont décerné le prix pour 1965 à Monsieur Désiré Denuit de prix d'expression française pour son essai : « Un village parmi d'autres, Couture-Saint-Germain », et à Messieurs Jan Van Bellinghen et Henri Van de Ven, qui partagent le prix néerlandais pour : « Waarheid en verdichtsel rond Jan Breidel » en « Kapelle-op-den-Bos, geschiedenis en folklore ».

« A tous trois mes plus vives félicitations, ainsi que celles des membres du jury ».

Le discours du professeur Lousse

Monsieur le professeur Lousse prit alors la parole au nom du jury.

« Monsieur le Vice-Gouverneur,

Monsieur le Président,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

« Comme nous voici réunis, pour discerner le Prix Edgard Spaelant, aux vainqueurs du Concours de 1965, et comme nous allons accomplir pour la toute première fois ce simple geste, — qui voudrait être beaucoup plus qu'un geste : une impulsion, — il me semble que nos toutes premières paroles doivent aller aux Autorités provinciales, ici présentes ou représentées, sans l'action, l'appui et l'approbation desquelles il n'y aurait pas eu de concours, ni de jury, ni de lauriers, ni de lauréats par conséquent. Depuis toujours, le Brabant, — duché grandissant en province tant soit peu résiduaire, territorialement parlant, — apparaît à travers les documents de l'histoire, comme un axe de peuplement, comme une terre de travail, d'industrie, de commerce et de prospérité,

comme un foyer d'art, de science et de culture, comme un centre de politique et d'administration, sans égal à l'Est, à l'Ouest, au Sud et au Nord, dans notre pays. S'il a pu devenir ce qu'il a été et ce qu'il est, nous croyons qu'il le doit avant tout autre chose, au caractère de sa population, qui a manifesté depuis toujours sa capacité d'engendrer des génies et de se choisir de bons chefs. Si le Brabant vient de traverser vingt ou vingt-cinq années, plus extraordinaires encore que beaucoup d'autres probablement, je considère comme une justice à leur rendre, de saluer, de féliciter et de remercier ici les auteurs et les protecteurs éclairés d'initiatives louables, dans tous les domaines, et principalement dans le nôtre, depuis la fondation du magnifique CERIA, jusqu'à la création du Prix Spaelant, en passant par les subventions à nos deux Universités. Depuis la Libération de notre Territoire, l'administration provinciale a bien mérité du Brabant.

« Comment ne pas évoquer ensuite, et comment ne pas mettre en évidence, devant vous, Madame, l'inaltérable souvenir de l'homme au cœur si sensible, sous des dehors parfois bourrus, du père inconsolable, de l'artiste au pinceau délicat, de l'amateur éclairé d'histoire, du lutteur épris de justice, de tolérance et de liberté, du Bruxellois digne concitoyen d'Anversois, du Brabançon et du patriote enfin, qui se passionnait avec une ardeur juvénile qui jamais ne se démentit, pour tout ce qui touchait au passé, au présent et à l'avenir de nos patries, — de la petite comme de la grande, — et qui jamais ne refusa de regarder par dessus nos étroites frontières, afin d'aérer, d'éclairer, de rendre plus rationnelles et plus confortables beaucoup de choses, chez nous. Nous vous savons hautement gré d'être venue, Madame, et de sceller ainsi les décisions prises par notre Jury, d'un cachet plus personnel, plus féminin, plus familial, plus maternel surtout à l'égard des plus jeunes, qui voudront demain tenter leur chance à leur tour.

« Le dynamique Président Spaelant n'aurait pas beaucoup apprécié, je crois, que son nom fût attaché, par exemple, à l'une ou l'autre collection de fossiles ou vitrine d'antiquités. C'est un « prix », cette chose vivante, encore moins destiné à récompenser qu'à stimuler l'effort, qui lui aurait plu, qui lui plaît certainement davantage, nous en sommes tous intimement persuadés. Il se serait également réjoui, de constater avec nous, s'il lui avait été donné de le faire, que de tous les participants au concours de 1965, aucun n'a voulu se cantonner dans les cimetières de l'histoire poudreux, mais qu'ils ont unanimement, comme s'ils s'étaient concertés, pris le départ dans un passé lointain, pour atteindre

sans efforts aux réalités contemporaines et pour projeter des rayons de lumière vers le futur. Spaelant n'aurait pas supporté que le Brabant, et son passé, fussent traités en nature morte. Mais il aurait aimé, tout au contraire, entendre affirmer, en le soulignant avec force, que l'histoire vivante ressemble à l'épure, en tant qu'elle est une projection de valeurs durables, sur le plan de l'actualité, pour l'instruction, la méditation, la formation, l'éducation des meilleurs d'entre les hommes en vie, souseux de puiser dans les traditions ancestrales, la clairvoyance et le courage dont ils ont besoin pour affronter les difficultés et les luttes de l'existence. « *Historia testis temporum et magistra vitae* ».

« Les trois lauréats du Concours de 1965, sont des pédagogues diplômés ; un seul, parmi les trois semble avoir été fidèle à ses premières amours, inconditionnellement. M. Désiré Denuit, rédacteur en chef du journal « LE SOIR », a présenté sur *Un village parmi tant d'autres, Couture-Saint-Germain*, une savoureuse monographie, point du tout comme beaucoup d'autres, qui décèle une abondance et une sécurité d'information peu communes, dans une langue choisie, dans un décor littéraire des plus charmants, d'une rare élégance et du goût le plus sûr, qui séduira tout en enseignant, et qui fera mieux comprendre en portant davantage à aimer. L'auteur nous parle de choses à lui familières et qu'il aime profondément, dans l'intention trop évidente de répandre autour de lui ses connaissances et son amour. Il s'épanche sous l'impulsion d'une émotion mal contenue, qui sourd à chaque ligne, mais qui jamais ne déborde, et qui ne fait point tort à la solidité de la composition, à la vigueur du discours, à la sécurité du regard ».

Le professeur Louyse parla ensuite de la monographie de Monsieur Henri Van de Ven, concernant *Kapelle-op-den-Bos* et de l'étude de Jan Van Bellinghen, qui traite de la famille de Jan Breidel.

Le professeur termina en ces termes :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

« *Couture-Saint-Germain* est un petit village accroché à l'un des versants qui bordent le champ de bataille de Waterloo ; *Kapelle-op-den-Bos* se développe prodigieusement en bordure d'un canal brabançon, qui forme l'une des artères vitales de la Belgique depuis plus de quatre cents ans ; l'alliance de la Flandre et du Brabant depuis le siècle des Artevelde jusqu'à nos jours, est l'un de ces blocs autour desquels bien d'autres provinces belges sont venues s'agglutiner, notamment par la

vertu des grandes familles. Les premiers Lauréats du Prix Spaelant, auquel nul ne pourra reprocher, certes, d'avoir cédé à certains préjugés ni d'avoir voulu se mettre à toute force au goût du jour, nous paraissent marcher dans la bonne voie, et prêcher d'exemple. L'histoire du Brabant est extraordinairement riche ; elle est inépuisable, elle est belle. A mesure que nous la connaissons mieux, nous verrons apparaître plus clairement le rôle traditionnel et la fonction naturelle, pour ainsi dire providentielle, de la plus centrale et de la plus dynamique de toutes nos régions. Nous félicitons chaleureusement les trois premiers Lauréats du Prix Spaelant, d'avoir contribué à le montrer, dans la mesure de leurs moyens. Avec un espoir affermi par les mérites de leurs devanciers, nous souhaitons d'avance **Good luck** aux futurs concurrents.

« Pour terminer, comment ne pas nous réjouir ensemble des progrès accomplis par l'historiographie brabançonne, depuis le temps déjà lointain, où la modeste revue et le prix vraiment modique du *Folklore brabançon* furent fondés ? Que de choses découvertes et publiées depuis lors, dans les livraisons françaises et néerlandaises du *Folklore* et de *Brabant-Tourisme* : ces revues contiennent une véritable encyclopédie brabançonne, des matériaux innombrables et du meilleur aloi. Cette encyclopédie, cette œuvre, ces matériaux, ces prix, ces progrès nous le devons à l'inlassable activité de M. Marmus, de M. Janson, et de leur digne successeur, M. A. Duwaerts. Permettez-moi de vous demander de les applaudir tous les trois, ces courageux pionniers, avec leurs Collaborateurs, en même temps que les méritants Lauréats du Prix Spaelant 1965 ». (Vifs applaudissements).

Madame Spaelant remit alors à chaque lauréat son prix tandis que l'assemblée leur rendait un hommage chaleureux.

Enfin, Messieurs Désiré Denuit et Jan Van Bellinghen, très émus, remercièrent et le jury et l'assistance en termes choisis.

Une réception suivit au cours de laquelle chacun eut l'occasion de féliciter les lauréats pour leurs travaux.

Bref une soirée à marquer d'une pierre blanche pour notre Brabant.

Maurice Alfred Duwaerts

Le règlement du Prix Spaelant 1966

Article 1er.

En vue d'honorer la mémoire d'Edgard Spaelant, député permanent, ancien président de la Commission du Folklore brabançon, il est institué par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant un « Prix Edgard Spaelant » qui couronnera un travail inédit et original contribuant à l'histoire d'une commune du Brabant.

Art. 2.

Deux prix, chacun de 10.000 F, seront attribués chaque année, dans le courant du mois de novembre, l'un à une œuvre rédigée en langue française, l'autre à une œuvre rédigée en langue néerlandaise. Les prix pourront être partagés; le jury, composé des membres de la Commission du Folklore brabançon, ne devra pas obligatoirement attribuer ceux-ci, s'il juge la ou les œuvres insuffisantes. Le jury pourra éventuellement s'adjoindre toute personne qu'il jugera utile.

Art. 3.

Le jury chargé de juger les travaux présentés pourra proposer la publication de ceux-ci, couronnés ou non, dans la revue du Service de Recherches Historiques et Folkloriques : « Le Folklore Brabançon ».

Art. 4.

Ne seront pris en considération que les travaux inédits et originaux, n'ayant pas encore obtenu d'autres prix, se basant sur des sources imprimées ou inédites et s'y référant systématiquement.

Art. 5.

Trois exemplaires dactylographiés des manuscrits doivent être envoyés au Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant, 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, avant la date rendue

publique, chaque année. Pour 1966 les manuscrits doivent être rentrés avant la fin de juillet.

Les manuscrits ne portent pas de nom d'auteur, mais sont munis d'une devise, reproduite sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse du ou des auteurs, ainsi que les pièces justificatives de la qualité de Belge. Cette enveloppe fermée, jointe au manuscrit, porte la souscription : « Prix Edgard Spaelant ».

Art. 6.

L'examen de chaque travail est confié au jury composé de membres de la Commission du Folklore brabançon. Chaque membre remettra un rapport écrit au président de la Commission du Folklore brabançon qui se prononcera après rapport de son Président.

Art. 7.

Le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant se réserve le droit de conserver un ou deux exemplaires des ouvrages reçus.

Art. 8.

Tous les cas d'application non prévus au présent règlement sont tranchés par la direction du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant après consultation de la Commission du Folklore brabançon.

Géographie littéraire du Brabant

En marge et au cœur du Payottenland

Nous sommes arrivés, au terme de notre étude de géographie littéraire consacrée à Vilvorde et à la région voisine, en bordure de la route qui relie Bruxelles à Anvers. La terre de cette partie de notre province mitoyenne est d'une exceptionnelle fécondité. Il y a là quelques « gros villages où l'on nourrit la grasse volaille qui ornera la table des gourmets de la capitale ». Arthur De Rudder, auquel nous empruntons cette citation ⁽¹⁾, ajoutait que « la richesse se révèle à chaque pas » dans ce pays d'abondance.

La fécondité de cette région n'est-elle que matérielle ? Ne procède-t-elle que de la nature ?

Bien que située entre deux grandes villes ayant été et étant toujours des centres rayonnants de vie artistique et littéraire : Bruxelles, capitale du pays, et Anvers, ancienne cité brabançonne et maîtresse ville de la culture intellectuelle flamande, cette région ne paraît pas avoir tiré, de ces importants voisinages, un quelconque profit spirituel. Si les routes servent à la circulation des marchandises et des hommes, ne favorisent-elles pas aussi un commerce moins matériel : celui de la pensée ? Toutefois, dans le cas bien précis qui nous occupe ici, il y a lieu de faire remarquer que cette communication des idées d'un lieu à l'autre n'a pu s'effectuer, dans le passé, pour

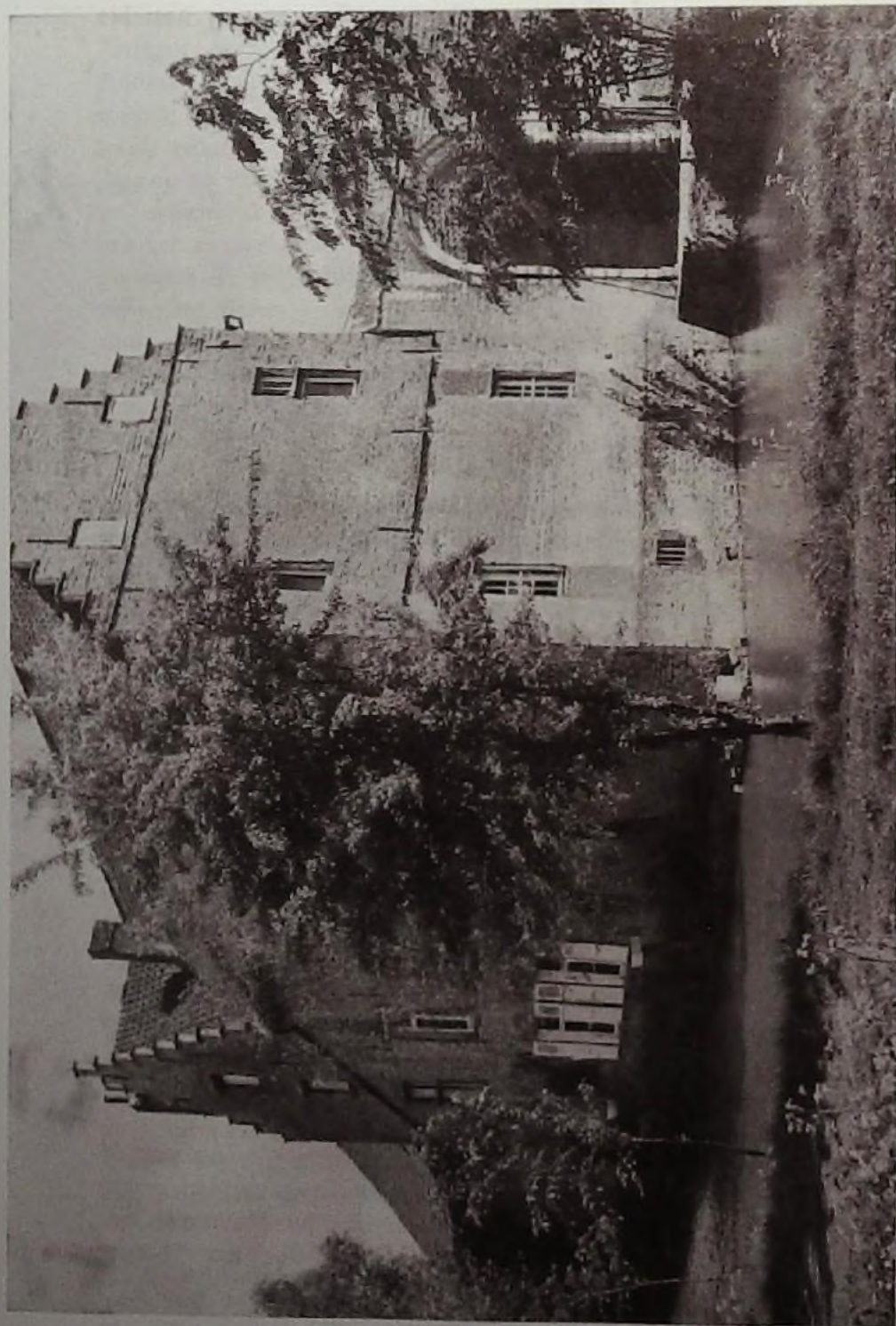
⁽¹⁾ *Le Nord-Ouest du Brabant*, dans le *Bulletin officiel du T.C.B.*, XXVIII^e année, n° 5, 1^{er} mars 1922 et dans la même revue, XXXII^e année, n° 19, 1^{er} octobre 1926.

la simple raison que la liaison routière actuelle n'existait pas. Les voyageurs se rendant de Bruxelles à Anvers, ou vice-versa, empruntaient la vieille chaussée qui, via Malines, relie les deux grandes agglomérations. Et l'habitant, tirant du sol sa subsistance, n'ayant guère de contacts avec les citadins si ce n'est sur les marchés (dont les habitués ne sont pas des intellectuels), ne s'est guère préoccupé, jadis, de gains autres que trébuchants et sonnants. « *Le monde est ma paroisse* » déclarait un jour André Chamson. Autrefois, et naguère encore, le Brabançon de Londerzeel — localité dont le territoire est traversé par la route de Bruxelles à Anvers — aurait pu parler de même, mais dans le sens strictement littéral : le monde, pour lui, se réduisait à son horizon quotidien, à ses cultures maraîchères, à ses riches champs de blé ou de seigle, à ses prairies, à ses bosquets, à sa maison, à ses proches.

Le territoire de Londerzeel dépendait primitivement de la châtellenie d'Urselle, berceau de la famille des ducs d'Ursel, dont il est question dans l'épopée relative à *De Grimbergse Oorlog*. Les Grimbergen-Nassau furent les haut-justiciers de cette localité qui, jusqu'en 1764, demeura administrativement associée à Grimbergen. Fait mémorable, c'est au *Burcht* de Londerzeel que se réunirent, plus d'une fois, le prince d'Orange et ses partisans dont les comtes d'Egmont et de Hornes. En 1914, l'armée belge en retraite traversa le village. « *Londerzeel ! lisons-nous dans l'ouvrage : Calme sur le Front belge* ⁽²⁾ d'Ege Tilms. *Une heure d'arrêt. Certains craignent de s'asseoir de peur de ne pouvoir se lever. Mais pourquoi s'arrêter ? Déjà les ordres se succèdent et, comme les autres, le village reste derrière nous. Des moulins à vent tournent ironiquement : des paysans nous regardent le long des routes et, comme des damnés, nous avançons toujours...* ». Le 24 août 1914, lors de la première grande sortie d'Anvers, nos troupes installèrent des grand'gardes à Londerzeel et, les jours suivants, des duels d'artillerie ébranlèrent la région. D'autres combats devaient se dérouler dans les environs au mois de septembre, lors de la deuxième sortie d'Anvers.

Londerzeel — où le tir à l'arc garde des fervents — n'a postulé que fort tard le droit de cité dans l'histoire littéraire. Un prêtre flamand, poète mystique et remarquable essayiste, Jan Hammenecker, y a été vicaire pendant plusieurs années avant d'occuper la cure

⁽²⁾ Editions La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1932.



CHAMBERGEN
La ferme de «Charley» ou «Charley» date de l'époque espagnole.
Sa porte d'entrée monumentale est datée 1741

de Westrode Wolvertem où il devait terminer son existence en 1932. D'autres écrivains de langue néerlandaise — parmi lesquels Marcel Pollier et Jozef Plaskie — ont habité ou demeurent dans ce gros village dont le principal titre de gloire est d'avoir donné naissance, outre à Alfons Walschap (missionnaire, auteur de travaux sur le subconscient) en 1903, à l'un des romanciers flamands les plus puissants de sa génération : Gerard Walschap.



LONDERZEEL
Le château du Comte de Spoelberg

Gérard Walschap, auquel on doit une trentaine de romans et de récits, quelques pièces de théâtre, plusieurs essais et deux recueils de poèmes, est venu au monde en 1898 dans le gros village brabançon où ses parents tenaient un café doublé d'une épicerie. C'est dans ses souvenirs de jeunesse qu'il a puisé la matière de plusieurs de ses livres (six ou sept de ceux-ci ont été traduits en français) et la plupart des types qu'il a mis en scène lui ont été fournis par le milieu local ainsi que Karel Jonckheere l'a noté dans son étude sur

De Vlaamse letteren vandaag ^(*). Il y a même plus : « Puisque mes personnages sont tous — on a peu près — des gens du peuple, a dit l'écrivain ⁽¹⁾, j'use de la langue populaire. Je parle dans mes livres comme les gens de Londerzeel : un style direct... ».

Le cas Walschap illustre, de manière particulièrement éloquente, les rapports qui existent entre la géographie — et l'homme figure légitimement et nécessairement parmi les agents géographiques — et la littérature. Unie au plus profond de l'âme flamande bien qu'abordant des problèmes humains d'intérêt universel (« Chaque homme, faisait remarquer Montaigne, porte la forme entière de l'humaine condition »), restaurant un art d'écrire greffé sur le tronc même de la tradition populaire orale, rédigée — d'abord — pour le petit peuple, l'œuvre de Gerard Walschap est fermement brabantonne dans son essence. On y retrouve non seulement le caractère particulier de la paysannerie du Brabant thicis, dépeinte avec une vigueur toute de finesse rappelant celle du graveur sur cuivre Assuerus van Londerseel — qui vécut de 1572 à 1635 et travailla pour divers imprimeurs anversoises —, mais également le paysage de la province à laquelle son auteur n'a cessé de manifester son attachement. « Au robuste Brabant vont toutes mes préférences » a-t-il avoué un jour ⁽²⁾. Et il posait la question : « Le charme de la promenade se concentre pour lui (l'homme de la Flandre) dans le but à atteindre : quelle terre lui donnera ce plaisir tout vif, si ce n'est le Brabant, qui le captive par ses aspects toujours changeants — le fin du fin de la splendeur ? ».

Le géographe situe les noms de lieux dans l'espace. L'écrivain les accroche à ses phrases tout comme le compositeur fixe ses notes sur les fils tendus de la portée musicale.

Après Londerzeel, mais ayant moins de titres à notre attention, voici le village voisin de Wolverthem qui se souvient d'avoir vu naître au hameau d'Oppem, le 2 novembre 1792, le cardinal Engelbert Sterckx, quatorzième archevêque de Malines et primat de Belgique en 1832. Ses ancêtres sont enterrés contre le chevet de l'église

^(*) Uitgeverij Ontwikkeling, Antwerpen, 1958.

⁽¹⁾ Interview par Jean Francon dans le journal *L'Avenir*, Bruxelles, 25-26 mars 1942.

⁽²⁾ *Images de Belgique, 10^e série, Paysages*, Office de Publicité, Bruxelles, 1938.

d'Oppem, érigée sur une butte. Coïncidence curieuse : c'est également à Wolverthem, au hameau d'Impde, dans la chapelle d'un manoir dont De Cantillon a décrit les charmes dans ses *Délices du Brabant* publiés en 1757 et appartenant alors à la famille Verreycken, détenteur de la baronnie d'Impde depuis 1659, qu'avait été baptisé, le 13 novembre 1679, Thomas-Philippe de Hennin-Liérard, plus connus sous les noms de Boussu et d'Alsace, nommé archevêque de Malines en 1716 et élevé au cardinalat quelques années plus tard.

Rappelons, par ailleurs, que le village « dont les armes portent un loup, ainsi que l'a fait remarquer Louis Wilmet ^(*), en souvenir des fauves qui y furent nombreux jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle » a donné le jour au fondateur de l'abbaye de Dieleghem à Jette, le nommé Onulphe, et eut, comme bourgmestre, le baron van der Linden d'Hoogvorts. Le poète d'Excubia, Jan Hammenecker, déjà cité, y occupa la cure de la paroisse de Westrode. C'est là qu'il devait rendre son âme à Dieu le 13 juin 1932. Il avait été professeur à Aarschor et à Schaerbeek et vicaire à Forest et à Londerzeel. Il était originaire de la vallée de l'Escaut. C'est également de là, non pas de Mariakerke mais de Puurs, qu'est venu le poète Bert Peleman qui, né en 1915, s'est installé à demeure, il y a de longues années déjà, à Oppem-Wolverthem. Il est l'auteur de plusieurs recueils dont *Variante voor Harp*, *Boerenlyriek*, *In den Glans der Regenhogen* et *Bij Zandloper en Zeis*.

Proche de Londerzeel, Malderen, autre village paysan, est la patrie de Frédéric de Marselaer, dont il a été question dans notre étude sur *Vilvorde et sa Région* de Joseph Daelemans, qui y naquit en 1816; et d'Hektor Van den Bede, qui y vit le jour en 1926. Joseph Daelemans, qui devait s'éteindre à Rode Saint-Genèse — où il était curé — en 1880, nous a laissé deux précieuses monographies : *Uccle, Maria's dorp, heuizen uit echte onrkonden* — publiée en 1858 — et *De Pelgrim van Hal* — éditée en 1866. Quant à Hektor Van den Bede, qui exerce la profession de bibliothécaire et est actuellement domicilié à Wemmel, il a signé les poèmes de *Het Lied van Gisteren* et de *De Steen van Heophillee*.

^(*) *Un Joyau national, Grimbergen*, Edt. J. Dupuis, Maredelle, sans date.



MALDEREN
Le plus ancien moulin à vent du Brabant

Quittant Malderen, nous abordons Steenhuffel — qui possède une église intéressante dont la sacristie détient un missel imprimé en 1765 à Anvers — et Opwijk. Ces deux localités ne réclament guère notre attention. Signalons cependant que la seconde, où demeure Pieter De Prins — poète, auteur dramatique et journaliste d'expression néerlandaise natif de Vilvorde —, a trouvé son historien en la personne de Jan Lindemans. Celui-ci, dans une de ses publications, a raconté une légende, celle d'une vieille fille qui — morte en 1793 à l'âge de 96 ans — reviendrait faire régulièrement, chaque nuit, en carrosse, le tour de ses propriétés. Il y a lieu de faire remarquer, à ce propos, que la région possède un légendaire assez copieux. Selon celui-ci, la *Duivelschuur* d'Amelgem aurait été construite, en une courte nuit, par une armée de démons. On raconte également que, jadis, les sorcières se réunissaient, de nuit bien entendu, dans la campagne de Merchtem pour y mener leurs rondes infernales. Une autre histoire, basée sur un tragique fait-divers survenu en 1885 à Mazenzele (un père de famille, dans un accès de démence, massacra tous les siens, à l'exception d'un nouveau-né), provoqua l'éclosion de complaintes rimées qui furent éditées et répandues, pour y être lues ou chantées, lors des kermesses.

Merchtem, que nous venons de citer, est un centre brassicole d'une certaine importance. Est-ce ici ou dans les environs qu'Albert Ayguesparse a trouvé l'idée et les images du poème qu'il a dédié au Brabant? Le voici :

*Brabant, clair repos des charrues, en bras nus
ton ciel de dimanche piqué de cerfs-volants
tes nuages blessés par la dent de l'anképine
les poings dans les trèfles, bonjour, présence des abreuvoirs
des jardins éveillés dans le jeune matin
bonjour, fleur de fen sur ta robe de seigle
et tout près de mes mains ton cœur de paysan.
Tu es là avec tes chevaux de fange
la nappe fertile de ton silence, ton courage,
en sabots, penché sur le sommeil des houblons
et tes lessives, tes sources, tes sourds tonnerres de quilles
et au milieu d'un grand paysage de fièvre et de flammes jaunes
les pieds entre les fleurs, tes vierges cramoisies. (*)*

(*) Extrait de *La Rosée sur les Mains*, recueil publié en 1938. Ce poème a été repris dans le volume anthologique : *Poèmes 1923-1960*. Editions Universitaires, Paris-Bruxelles, 1961.

Merchtem a de quoi nous retenir davantage que les agglomérations visitées précédemment. Son passé artistique, littéraire et intellectuel est digne de respect. Le peintre Joseph Sallaert y est né et y a travaillé. Le compositeur Arthur De Boeck avait vu le jour, lui aussi, le 9 mai 1818, dans cette plantureuse bourgade brabançonne où il devait terminer son existence le 9 octobre 1937. Différents auteurs ont évoqué la carrière de ce grand musicien que René Lyr appelait « *l'Uylenspiegel flamand* » et dont le vingt-cinquième anniversaire de la disparition a été marqué, en 1962, par diverses manifestations ⁽⁸⁾. L'un des auteurs auxquels nous avons fait allusion, qui a parlé d'Auguste De Boeck aux pages de son livre : *L'honnête Homme en Afrique* ⁽⁹⁾, est le propre neveu du maître : Jean de Merten, qui est originaire sinon natif de Merchtem. Il a rappelé l'attachement du compositeur à son terroir, « *participant volontiers aux fêtes locales et familiales, s'associant à toutes les manifestations de la vie populaire, participant aux concours de pigeons, présidant, honorairement, l'harmonie locale, acceptant même dans ses dernières années un mandat de conseiller communal, gagnant des prix aux expositions régionales de légumes et de fruits* ». Dans sa maison de Merchtem, Auguste De Boeck reçut de nombreux amis parmi lesquels les littérateurs flamands Toussaint Van Boelare et Herman Teirlinck, le compositeur Paul Gilson, le poète Paul Fierens et d'autres. « *Le talentueux compositeur de « La route d'émerande » et de « Thérénigne de Méricourt » aimait recevoir ses confrères, a noté Emile Poumon ⁽¹⁰⁾, statant son vieil ami Paul Gilson. Il fut aussi lié avec plusieurs littérateurs, notamment Paul Fierens. De leur collaboration naquit cette jolie mélodie « Eglise paysanne » souvent jouée encore de nos jours* ». Rappelons aussi que James Ensor, qui avait la plume facile et truculente, a dédié certain jour, au compositeur, l'une de ses plus brillantes prosopopées : « *Fant le voir à l'œuvre ce troubadour du bon terrein. A Merchtem, il fait la pluie et le bon vent, il est le roi du son, à coups de flageolets il flagelle les pions, il inspecte le fourniment de l'élève aspirant. Professeur éducateur sans pareil, il sème des haricots, accouple des canards, tâte et ausculte les ventres musicaux. Complaisant il analyse les borborygmes, canalise les conics, vocalise les conacs. Tous les souffles lui sont bons...* ».

⁽⁸⁾ Celles-ci ont été commentées, notamment, par Willem Peleman dans un excellent article de *Het Laatste Nieuws* du 19 octobre 1962.

⁽⁹⁾ Edit. Le Plomb qui fond, Jaspers-Girégoire, Dison, 1951.

⁽¹⁰⁾ Dans son article : *A Merchtem et aux alentours* publié dans *Brabant Tourisme* de janvier 1963.

Divers écrivains ont été portés, eux aussi, sur les fonts baptismaux de Merchtem. Le premier d'entre eux, Jan ou Hennen van Merchene, décédé vers 1418, a versifié une *Cronicke van Brabant* qui, terminée trois ans avant son décès, est une « *œuvre sans grande valeur, mais exemple qui trouvera plusieurs imitateurs dans la première moitié du siècle* » ⁽¹¹⁾. Un autre, Daniel Van Oesbroeck, qui présida aux destinées de la franchise de Merchtem, a composé, en 1565, les 3.770 vers d'un poème décrivant la localité. « *Je composais cette poésie simple et rude vers laquelle mon esprit me portait, a-t-il confessé, et comme mon cœur acceptait volontiers ce travail, il me paraissait léger...* » ⁽¹²⁾. On cite en outre, appartenant aux XVI^e et XVII^e siècles, le jésuite Sidronius Hosschius qui composa notamment, en latin, une élégie sur le sommeil. Par ailleurs, plusieurs membres d'une famille de vieille souche locale, celle des Sacré, se sont distingués. L'un, Petrus Sacré (1825-1895), licencié en théologie, protonotaire apostolique, fut appelé à la présidence du Collège belge de Rome. Un autre, Joseph-Guillaume (1829-1915), devint professeur de médecine à l'Université libre de Bruxelles. Toutefois, le représentant de cette famille méritant ici une attention plus spéciale est Maurits Sacré. Né à Merchtem en 1883, il y est décédé en 1934 dans sa demeure de la Korte Ridderstraat sur la façade de laquelle a été apposée, en septembre 1959, une plaque commémorative en bronze. Imprimeur, éditeur, écrivain de langue flamande, Maurits Sacré nous a laissé plusieurs ouvrages sur l'origine des patronymes, le folklore et l'histoire locale. Il publia, notamment, un calendrier folklorique brabançon et une étude : *Merchtem in woord en beeld*.

Signalons encore, avant de quitter Merchtem, que le poète de langue française Georges Van Melle a passé les dernières années de sa vie et est décédé en 1944 dans le village où il avait des attaches familiales. Son *Épithaphe pour Verhaeren*, composée en 1917 à Adinkerke, avait contribué à le faire connaître. La même année, son *Tourment dominical* avait enthousiasmé Romain Rolland qui le jugeait admirable et touchant. Georges Van Melle avait également signé, en 1936, *Poésie au Pays de la Mort*. Au lendemain de son décès, son fils Jan Van Melle devait réunir, en une luxueuse plaquette, *Sept Poèmes posthumes* de celui qui, considérant la vie de

⁽¹¹⁾ Maurice A. Arnould dans *Historiographie de la Belgique*, Office de Publication, Collection Nationale, 7^{me} série, 1947.

⁽¹²⁾ Emile Poumon, article cité en ⁽¹⁰⁾.

son regard doux et clair, pensant sans doute à cette belle région agricole, avait écrit nombre d'années auparavant :

*Je voudrais pouvoir dire un jour
Ce que je vis de joie intense
De rêve et d'innocent amour
Dans les blés d'or de mon enfance...*

De Merchtem, laissant Mazenzele et Mollem (patrie de Gielis Van Molhem qui, au XIII^e siècle, traduisit en vers choisis le *Miserere* du Reclus de Moillens) sur la droite, dépassant Brussegem, nous gagnons Wemmel dont tous les « classiques » de l'histoire et de la description du site brabançon ont parlé : Butkens, le baron J. Le Roy. De Cantillon et, entre plusieurs autres, Alphonse Wauters et Arthur Cosyn qui était particulièrement attaché à cette région où, croyons-nous, plongeait son ascendance. Camille Lemonnier, dans son volumineux ouvrage sur *La Belgique*, a évoqué, comme il se devait, le château avec « ses trois tourelles piquant l'air de leur flèche émoncée ». Sander Pierron, plus tard, y a conduit certains de ses personnages. Il a fait, au sujet de Wemmel, quelques réflexions curieuses : « C'est un village idéal dont les habitants observent de la religion ce qu'il en faut pour mettre leurs âmes strictement d'accord avec les principes de morale que leur enseignèrent le maître d'école et le curé... J'aime ce pays pour sa beauté. Je l'aime aussi parce qu'il est intimement lié à mon enfance et que la plastique de ses habitants m'a appris à comprendre les belles statues... » (13). Quant à Lucien Christophe, dans son très remarquable essai : *Où la Chèvre est attachée* (14), il a décrit le village « jusqu'où champignonnent les prétentions d'un quartier de villas ».

L'envahissement de Wemmel, et d'un grand nombre de villages de la périphérie de Bruxelles, par les citadins est l'un des phénomènes les plus caractéristiques et les plus importants du dernier demi-siècle brabançon. « Autour de la ville, lisons-nous encore sous la plume de Camille Lemonnier (15), la campagne présente plutôt l'aspect d'un potager, où les cultures, pareilles aux cases d'un damier,

(13) *Les Fiancés de la Fête-Dieu*, dans *Les Délices du Brabant*, Collection Junior, Bruxelles, sans date.

(14) *Edit. des Artistes*, Bruxelles, 1952.

(15) Dans l'ouvrage cité précédemment dans le texte *La Belgique*, rédigé de 1880 à 1886, 1^{re} édition chez Hachette, Paris, 1888.

alternent en carrés réguliers... la terre spongieuse et brune, fécondée par un travail régulier et nourrie d'engrais puissants, produit sans relâche. En tous sens, les banlieues disparaissent sous le déferlement continu des champs... ». Aujourd'hui, ces banlieues ont gagné beaucoup de terrain et nombre de villages proches ont été quasiment absorbés par elles et sont devenus des annexes et des prolongements de la ville qui, tentaculaire, cherche à s'étendre davantage encore et à s'approprier certains espaces verts capables de régénérer ses poumons sclérosés.

Wemmel doit, à ce « champignonnement », d'être sorti de l'anonymat littéraire. Devenu, malgré son relatif éloignement, un faubourg de la capitale, le village (qui, toutefois, avait donné naissance au XVII^e siècle, à l'historien Georgius Van Wemmel, prémontré de Grimbergen) a accru le nombre de ses habitants et accueilli plusieurs écrivains, tant d'expression française que de langue flamande. Signalons ici, par parenthèse, que le recensement de 1947 y donnait une proportion de 31 pour cent de francophones et qu'une évaluation officielle de 1962 portait ce taux à 45 pour cent (16). Cette « francisation », nul ne l'ignore, a été jugée alarmante par les extrémistes flamingants qui ont entrepris une action en vue de contrecarrer les incessants progrès de la langue française, action qui a été approuvée, pourrait-on prétendre, et renforcée par les fameuses lois linguistiques prises, en 1962, à l'initiative du Ministre Gilson. Des incidents ont surgi, suite à cette action et

(16) Bulletin mensuel n° 30, 1962, de l'a.s.b.l. « Bloc de la Liberté linguistique ». Ce taux se fonde sur les déclarations des autorités communales ou régionales, sur le choix du régime linguistique des miliciens, sur la fréquentation des établissements d'enseignement et sur des sondages divers et multiples. Rappelons que le recensement officiel de 1947, le dernier à avoir eu lieu, donnait les résultats suivants pour l'ensemble du Brabant :

Personnes parlant :	
— le français seulement :	29,34 %
— le flamand seulement :	30,93 %
— le français et le flamand :	31,79 %
Personnes parlant uniquement ou le plus fréquemment :	
— le français :	49,71 %
— le flamand :	45,60 %
Personnes parlant le plus fréquemment :	
— le français :	55,68 %
— le flamand :	40,11 %

Les soldes étaient constitués par les personnes parlant l'allemand ou une langue étrangère.

à l'application pratique des lois auxquelles nous avons fait allusion. Si nous en parlons ici, c'est que, sur le plan littéraire, la situation nouvelle est susceptible d'avoir de profondes incidences. En créant un Prix de poésie flamande, le conseil communal de Wemmel d'avant le 11 octobre 1964 n'a-t-il pas voulu affirmer, culturellement, le caractère principalement, voire uniquement et exclusivement rhinois de la localité ? Ce Prix de poésie flamande, il est utile de le signaler, a été décerné pendant quelques années au cours des « Journées de la Poésie flamande » organisées dans la localité. Y ont participé de nombreux poètes flamands et même, parfois, quelques poètes de langue française. Ajoutons encore que le Prix fondé par la commune a été décerné en 1961 à Gery Helderberg, en 1962 à Jan Verlemans et en 1963 à Marc Braet. Le conseil communal d'après le 11 octobre 1964 ayant exprimé le souhait de voir s'organiser aussi des journées dédiées à la poésie de langue française, les promoteurs des « Journées de la Poésie flamande » ont transféré celles-ci, en 1965, à Meise.

Wemmel, où le peintre Eugène Laermans trouva le long mur blanc formant le fond de plusieurs de ses toiles sociales dont *Le Mort* et *Les Joueurs de Boules*, a donc accueilli, au cours de ces dernières années, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, un certain nombre d'écrivains qui y ont établi leurs pénates. Y demeurent ou y ont demeuré naguère, parmi d'autres, les écrivains de langue flamande Bernard Kemp (pseudonyme de B.F. Van Vlierden), Hektor Van den Fede et Omar Waegeman; les auteurs d'expression française Fernand Desonay, Pierre Vandendries et Simone Pascal-Vandendries; ainsi que le patoisant wallon Louis Jauniaux, qui écrit en dialecte du Centre. Ajoutons que plusieurs maisons d'éditions : Draps, Vivere..., y ont été ou y sont installées.

D'autres villages nous attendent : Relegem, Kobbegem, Hamme... Arrêtons-nous quelque peu ici afin de relire ce que Lucien Christophe dit de ces « enclaves de paysannerie qui n'ont rien cédé de la farouche rusticité des mœurs d'autrefois » aux pages de son ouvrage : *Où la Chèvre est attachée*.

C'est à Hamme et à sa sainte, Gudule — dont le nom termine, en volute, un vers inattendu et velouté de Gérard de Nerval —, que l'Académicien consacre les plus belles de ses pages : « Il n'est pas de site en Brabant plus pénétrant, plus triste, mieux clos et plus

muet, écrit-il. *A peine s'est-on conté sous l'enceinte des hêtres qu'on est comme retiré du monde. L'église est basse. La pierre amère a des tons verdâtres d'eau croupie. Son clocher d'ardoise est noir et comme calciné. Il n'atteint pas la cime des arbres où bruit une*



HAMME

Clocher, façade postérieure est

plainte continue... ». Après avoir rappelé la célèbre légende de la lanterne soufflée par le diable, Lucien Christophe, cédant à l'impérieuse poussée du lyrisme, abandonne la prose et empoigne fermement le luth pour célébrer :

*Les villages cachés sous la nef des verdure
Sommeillent dans la paix de leur premier serment
Et ce sol où tout brille est un sol où tout dure
Et s'accroît de l'ardeur des antiques ferments.*

*O terre d'équilibre où labeur et prière
Sans miracle ont tiré la vigne du marais
Et maintenu l'appel du vent sur la bruyère
Et préservé les droits du ciel sur la forêt.*

*Terre des abbayes et de sainte Gudule,
Du maître-autel baroque et du cintre roman,
Terre où l'on voit s'ouvrir dans l'or des canicules
Les porches mesurés aux charges du froment...*

Dans son *Miroir de Bruxelles* ⁽¹⁷⁾, un autre Académicien, Albert Guislain, écrit que « Gudule, fille d'un riche seigneur du Brabant wallon, fut élevée par sa marraine Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles ». Cette assertion est-elle exacte ? Gudule, effectivement, semble bien avoir été guidée, au seuil de son existence, par la pieuse Gertrude. Witger et Amelberga, ses parents (qui étaient aussi ceux de Renelde, vénérée à Saintes, et d'Abledert, Emebert ou Emebertus, canonisés eux aussi), étaient sans doute d'origine franque, mais non wallonne à proprement parler, et possédaient vraisemblablement leur demeure à Hamme. Etant jeune, Gudule se rendait pédestrement, raconte-t-on, de la maison paternelle à l'église de Hamme. Le premier hagiographe, non identifié, de la sainte fournit maints autres détails biographiques. De son côté, Philippe Mouskès ⁽¹⁸⁾ a narré certains épisodes de la vie et, aussi, de la légende de celle que les Bruxellois considèrent, un peu, comme leur patronne. Si on l'en croit, Charlemagne, se livrant au divertissement de la chasse dans la forêt de Soignes, aurait rencontré un ours brun, d'une taille monstrueuse, qu'il aurait poursuivi, via Hamme, jusqu'à Moorsel, entre Alost et Termonde. A l'occasion de cette narration, Philippe Mouskès rappelait le souvenir de la petite sainte de Hamme. Décédée en l'an 712,

⁽¹⁷⁾ Edit. La Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1952.

⁽¹⁸⁾ Acta SS. Belg., V, 727.

Gudule aurait inhumée dans l'église du village mais son corps aurait été transféré, ensuite, à Moorsel ⁽¹⁹⁾.

..

Relegem, Kobbegem, Hamme... Nous touchons à la route qui relie Bruxelles à Gand et Ostende via Asse. Ne sommes-nous pas, d'autre part, au seuil d'une vaste région souvent appelée *Payottenland* ? Sander Pierron l'a choisie comme cadre et milieu de son œuvre de conteur et de romancier. Il en a fait admirer les paysages. Il en a fait vivre les types et en a fait connaître les mœurs. Toutefois, l'a-t-il jamais située avec précision dans l'espace ?

A notre connaissance, cette région n'a été délimitée avec une certaine exactitude que par Alphonse Wauters qui écrivait à la page 125 du premier tome de son *Histoire des Environs de Bruxelles* : « L'auteur comprend sous le nom de PAYOTTENLAND (le pays des pays ou des camarades), qui n'est qu'un sobriquet d'origine universitaire, la seigneurie de Gaesbeek et quelques localités voisines ».

La seigneurie de Gaesbeek comprenait, au XVI^e siècle, seize villages possédant une église avec clocher.

Il semble bien que, actuellement, le Payottenland déborde l'aire délimitée par Alphonse Wauters. Certains auteurs font aller cette région jusqu'à Wolveterm, Londerzeel et Grimbergen. Cherchons donc à la circonscrire plus ou moins valablement sur base des opinions de certains écrivains spécialement qualifiés.

Natif de Lennik-Saint-Quentin, village incontestablement situé dans le Payottenland, au cœur même de celui-ci, François-Joseph De Gronckel n'a pas donné à la région des frontières bien strictes mais en a expliqué de la sorte, selon Edmond Picard ⁽²⁰⁾, la dénomination :

⁽¹⁹⁾ Voir l'article de F.K. David publié dans le journal *Le Soir* du 30 juin 1962. Du même, voir aussi *Le Soir* des 24 et 25 janvier 1965 : « Pas de traces du tombeau de Sainte Gudule à Hamme ».

⁽²⁰⁾ Voir le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XIV^e année, n^o 12, 30 juin 1908.

« Un avocat, *sen De Gronckel*, qui se vantait d'être un « payotte », écrivait le célèbre littérateur et juriste, rappelait à ce propos qu'il y avait en jadis, dans la région, un camp de César: je descends, disait-il, d'un soldat de César et d'une paysanne des environs: je suis un payotte, un « paganus », un *paien*... ».

Voilà, n'est-il pas vrai?, qui ouvre certaines perspectives nouvelles ne coïncidant nullement avec celles déployées par Alphonse Wauters! Les Romains eurent très probablement, et même — d'après maints archéologues — sans aucun doute possible, un vaste camp retranché dans la région, à Asse. Maintes autres localités dont il a été déjà question dans ces pages ou dont il sera parlé plus loin seraient d'origine gallo-romaine: Zilliacum aurait donné naissance à Zellik, Liniacum à Lennik, etc... Dans ces conditions, revenant à la thèse esquissée par François-Joseph De Gronckel, le Payottenland ne serait-il pas la région centrée sur Asse? Ou sur Lombek-Sainte-Marie où il y eut aussi, peut-être, un camp romain?

Mais interrogeons d'autres auteurs dont Arthur Cosyn. Celui-ci semble épouser le point de vue d'Alphonse Wauters. « Toute la région qui entoure Gaesbeek, écrivait-il ⁽²¹⁾, c'est-à-dire le pays pittoresquement dénommé le Payottenland, est chère à visiter. C'est une succession de plateaux fertiles mollement ondulés, coupés de vertes dépressions dans lesquelles sont nés les agrestes et séduisants villages de Lennik-Saint-Martin, Lennik-Saint-Quentin, Leeuw-Saint-Pierre et Vleserbeke... ».

De son côté, O. Petitjean ⁽²²⁾ était d'avis que « Le Payottenland est la région qui s'étend à l'ouest de Bruxelles vers Ninove et la Dendre. Comme pour toutes les appellations populaires qui ne correspondent pas à une ancienne division territoriale politiquement distincte au temps passé, ou à une contrée aux caractères naturels et géologiques nettement tranchés, les limites en sont assez imprécises. Disons seulement, pour fixer les idées, que le Payottenland atteint à l'ouest la Dendre, ce qui encloît dans la région une bande de la Flandre orientale; au sud, il va peut-être bien jusqu'à Engbien et Hal; au

nord, jusqu'à Denderleeuw et Ternath; à l'est, il arrive, vers Dilbeek, aux portes de la capitale... ».

Albert Guislain, quant à lui, estime ⁽²³⁾ que le pays dénommé Payottenland est « compris entre la Senne et la Dendre », dans la partie sud-ouest du Brabant.

Un autre auteur, Marcel Van Hamme, publie, dans un de ses ouvrages ⁽²⁴⁾, une carte dont la lecture nous incite à croire que le Payottenland forme une vaste triangle ayant, comme sommets, Borchtlombeek, Dilbeek et Hal.

Daniel Van Damme, enfin, définit ⁽²⁵⁾ le Payottenland comme étant un « beau coin de l'ouest brabançon » englobant Dilbeek, Iterbeek, Schepdael, les villages ou hameaux de la vallée de la Pède, Strijthem, Borchtlombeek, Ternath, Capelle-Saint-Ulric et Grand-Bigard.

Il apparaît, ainsi, qu'il est peut-être hasardeux de faire commencer le Payottenland aux approches d'Asse qui se situe cependant dans le bassin de la Dendre. Toutefois, la plupart des auteurs cités s'accordent à le faire partir des environs de Ternath ou Ternat et à le prolonger jusqu'à Hal d'une part et jusqu'aux portes de la capitale d'autre part. La région, si elle n'est pas nettement caractérisée historiquement et physiquement, a cependant une certaine personnalité. Elle a été gallo-romaine jusqu'en l'an 407, année où les Francs ripuaires traversèrent la Belgique, d'est en ouest. Ils devaient s'établir dans la contrée qui, par la suite, allait être imparfaitement colonisée par les Francs saliens. Par ailleurs, se différenciant plus ou moins nettement des régions avoisinantes, le Payottenland possède un relief assez capricieux. La platitude flamandaise est oubliée. Le sol se boursouffle. Collines modérées et vallées se succèdent. La nature a, ici, une beauté toute de fraîcheur et de santé dont les aspects ont souvent attiré les artistes.

⁽²¹⁾ Dans le Bulletin officiel du Touring Club de Belgique, XXX^e année, n° 8, 15 avril 1924.

⁽²²⁾ Dans la Revue du Touring Club de Belgique, 41^e année, n° 13, 1^{er} juillet 1935.

⁽²³⁾ Dans Le Soir des 5-6 février 1961, article: Sur vingt lettres de Max Elskamp à Sander Pierron.

⁽²⁴⁾ Les Environs de Bruxelles, Office de Publicité, Bruxelles, 1950 (carte en face de la page 23).

⁽²⁵⁾ Dans Le Soir du 24 septembre 1964, article: Un Tour au « Payottenland ».

Disons encore, avant de fermer cette parenthèse, que plusieurs explications, très différentes les unes des autres, ont été fournies au sujet de la dénomination « *Payottenland* ». Alphonse Wauters voyait dans celle-ci, nous l'avons rappelé, « *un sobriquet d'origine universitaire* ». Jean-Baptiste De Gronckel a baptisé cette région le pays des « *patiens* ». Beaucoup d'auteurs en ont fait le pays des « *patriotes* ». Selon d'autres, l'origine de l'appellation serait wallonne : des visiteurs, venus de l'autre côté de la proche frontière linguistique, auraient été surpris, au siècle dernier, de découvrir que la plupart des constructions étaient encore recouvertes de paille, ce qui les faisait ressembler à des paillottes. Le Payottenland, ainsi, serait ou, plutôt, aurait été le pays des « *paillottes* » ou des toits de paille ou de chaume. Une autre explication a été suggérée : la région aurait fourni, avant la loi sur le service militaire personnel signée par Léopold II en 1909, sur son lit de mort, quantité de « *remplaçants* » et ces mercenaires auraient servi, en ordre principal, dans les régiments de ligne composés de « *piottes* ».

..

Reliant Bruxelles à Gand, la route où nous étions arrivés est donc — plus ou moins — marginale au Payottenland.

S'échappant de l'agglomération bruxelloise, cette route — qui a perdu une grande partie de son trafic suite à la mise en service de l'autoroute du littoral — longe le territoire de Grand-Bigard, passe à Zellik, laisse Bekkerzeel et Cappelle-Saint-Ulric sur la gauche, aborde Asse et traverse les communes d'Esschene et d'Hekelegem avant de pénétrer en Flandre orientale.

Empruntant la route dont nous venons de parler, nous allons rendre visite aux différents villages dont il a été fait mention.

Voici d'abord, en lisière du « *pavé* », le vieux village de Grand-Bigard dont l'histoire a retenu l'attention d'un Alphonse Wauters, d'un Arthur Cosyn (auquel on doit une notice descriptive de 104 pages, éditée en 1910), d'un Maurice Dessart et de quelques autres chercheurs. Presqu'au cœur du village se dresse l'ancien château féodal ayant appartenu, notamment, aux de Boisschot, à la

famille Le Mayeur de Merprès (dont est issue la poétesse Myriam Le Mayeur qui demeure à Tremelo) et à Raymond Pelgrims de Bigard, archéologue érudit et animateur avisé de l'association « *Les Demeures historiques de Belgique* ». La localité garde aussi des ves-



GRAND-BIGARD
Eglise de Grand-Bigard

tiges d'une abbaye bénédictine, qui fut soumise à la juridiction de l'abbé d'Affligem. Cette abbaye aurait été fondée en 1133 par

Sainte-Wivine. Dans son ouvrage sur les *Abbayes de Belgique* ⁽²⁶⁾, Emile Poumon a esquisse l'histoire de cet établissement monastique. « Nos moniales, écrivait-il, durent quitter le monastère le 15 septembre 1796. Vendus comme « bien national », les bâtiments passèrent à des laïcs. Ceux-ci en firent, qui une maison de campagne, qui une fabrique de chicorée. Les Frères des Ecoles chrétiennes, propriétaires depuis 1897, y ont installé leur noviciat... ».

L'abbaye de Grand-Bigard ne semble pas avoir joué, sur le plan intellectuel, un rôle digne d'attention. Il n'y a guère d'autre nom à citer, en ce qui concerne le passé, que celui de Gabriel Colins, chanoine prémontré, qui, né à Enghien en 1592, devint le confesseur arcturé des moniales bénédictines. On lui doit un ouvrage consacré à *Het leven en de mirackelen van de heylighe Wivina, eerste abdisse ende fondateresse van die edele Abdij van Grooten Bijgaerden*. Signalons, ici, que la sainte brabançonne, au sujet de laquelle existent diverses légendes, a suscité toute une littérature dévote. Le Frère Josephus Marie, de la congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes — installée à Grand-Bigard depuis la fin du siècle dernier ⁽²⁷⁾ — a fait paraître, en 1950, une étude d'une trentaine de pages sur *Sinte-Wivina - Groot Bijgarden*.

⁽²⁶⁾ Office de Publicité, Bruxelles, 1954.

⁽²⁷⁾ La congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes (disciples de Saint Jean-Baptiste de la Salle) n'a pas seulement installé son noviciat à Grand-Bigard. Elle y a aussi un centre de récollection ouvert à ses religieux, à leur auxiliaires laïcs (instituteurs et professeurs) et aux élèves de leurs différents établissements d'enseignement. Ainsi, plus d'un de nos écrivains actuels a vécu, jeune homme, quelques journées de méditatif recueillement dans le vaste domaine de Grand-Bigard, proche de la gare de Dilbeek. Les Frères des Ecoles chrétiennes possèdent également, à Grand-Bigard, une maison de repos ou de retraite pour les plus âgés d'entre eux. Beaucoup de Frères ont terminé leurs jours, de ce fait, à Grand-Bigard. Nombre d'entre eux avaient collaboré à la rédaction de manuels scolaires qui, selon la tradition de la congrégation, ont été publiés sans nom d'auteur, sous la mention « par une Réunion de Professeurs ».

Parmi les religieux décédés à Grand-Bigard, citons notamment le géographe Jean-Baptiste Gochet, en religion Frère Alexis, né à Tamines en 1835. J.B. Gochet a passé les dernières années de son existence à Grand-Bigard. Il y est mort le 11 novembre 1910. Auteur de cartes, d'atlas, de nombreux ouvrages classiques de géographie et de quantité d'articles de vulgarisation scientifique, d'histoire et de pédagogie, il a été honoré, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa disparition, par sa localité d'origine. L'Administration des Postes lui a consacré une vignette destinée à l'affranchissement des correspondances.

Située aux portes de la capitale, la localité — contrairement à beaucoup d'autres de la périphérie — n'a pas encore trop souffert de cette proximité. Quelques écrivains, supportant mal l'agitation citadine, s'y sont installés. Le poète flamand Pol Le Roy, né à Hingene en 1905, y demeure, au numéro 21 de la Bosstraat, depuis quelques années. Jules Minne, par ailleurs, y a passé la dernière période de sa vie, au 51 de la rue de Bruxelles. Toutefois, c'est à Vilvorde qu'il est décédé, des suites d'une opération, et c'est à Loupoigne, son village natal, que son corps a été inhumé. Un service funèbre pour le repos de son âme a été célébré, en août 1963, peu de temps après son décès, dans la petite église du village. De nombreux écrivains assistaient à cet office.

A Grand-Bigard, Jules Minne a composé quelques-uns de ses derniers poèmes figurant, pour la plupart, dans son recueil : *Argile du Labeur* ⁽²⁸⁾. L'un de ces poèmes a été inspiré par la mise en chantier de nouvelles maisons d'habitation. Il s'intitule :

LA MAISON

*L'œuvre monte et s'achève aux chantiers qui s'ordonnent,
Dans la pierre s'inscrit le labeur et prend forme
La demeure hantaine au pied de l'horizon.
L'effort est accompli qui couronne l'attente,
La branche symbolique au faite des charpentes
Confère une existence insigne au bâtiment.
Mais peut-il assurer sans feinte la durée
Le rameau qui se fane ou que flétrit le temps ?
Une saison le forme, une autre le reprend
Et l'humaine maison garde sous ce symbole
Le signe qui l'unit à l'empreinte des jours.
O périssable abri, vaine escale de l'homme
Aux chemins de la terre où se construit l'amour.*

Zellik, dont le territoire jouxte celui de Grand-Bigard, a fourni, à Roger Kervyn de Marckele ten Driessche, le mor inaugural d'un des plaisants quatrains de son minuscule *Abécédaire* ⁽²⁹⁾.

⁽²⁸⁾ Edit. La Maison du Poète, Bruxelles-Paris, 1962.

⁽²⁹⁾ Edit. De Visscher, Bruxelles, 1954.

*A Zellik, Zuen et Zaventhem
Et du Zanzibar au Zambèze.
Zozo zéanie sous les mélèzes :
« O Zézette zolie, ze t'aime ! »*

Le village n'a guère enrichi, semble-t-il, le domaine littéraire en fournissant, à celui-ci, des éléments de valeur. Il eut comme cure, au siècle dernier, Casimir Henckens qui, né à Veerle en 1829, décédé à Merxem en 1885, nous a laissé plusieurs essais sur la symbolique des églises catholiques et quelques ouvrages d'édification dont une biographie consacrée à *De gelukzalige Joannes Berckmans*. Par ailleurs, Zellik — où demeure actuellement l'écrivain flamand J. Van Haver et deux auteurs d'expression française : Max Rose et Sabine Olivier — fut le port d'attache, voici quelques années, d'Edmond Grégoire, peintre, poète et imprimeur. Cet écrivain curieux, non dépourvu de talent ni d'esprit, s'est intitulé — par exemple — « Sergent de Lettres » ou « Evêque in partibus de Jéricho et de Gallipoli ». Installé au numéro 42 de l'avenue Léon Gillard, il a lui-même composé à la main et imprimé à la presse à bras ses différentes œuvres dont *Prosper De Troyer ou la Vie en marge de la Ville*, *Vier Gedichten van Jaak Commers*, *La Peinture ou la Vie en marge des Esthètes*, *Voltaire : Poésie inédite*, *A. Grégoire : Livre d'Anniversaire*, *France mon étonnante Patrie*, *Le Livre des Abeilles*, *Le Livre de bon Accueil ou la Joyeuse Retirée de Darius Milhaud dans les Terres ogivales*, *Petit Journal de Paix en Guerre 1940-1948*, etc.

Bekkerzeel, tout à côté de Zellik, est, a dit Arthur Cosyn⁽³⁰⁾, « un minuscule village ignoré ». L'instituteur Heuninckx a écrit son histoire dont un chapitre a retenu l'attention de très nombreux auteurs parmi lesquels Jean-Didier Chastellain, L. Delplace, F.K. David, V.G. Martiny et, parmi d'autres, Suzanne Tassier.

En juillet 1924, alors qu'elle était professeur au lycée de Schaerbeek, Suzanne Tassier avait déjà donné, à la *Revue de l'Université de Bruxelles*, une étude sur un sujet repris et développé ensuite aux pages de ses *Idées et Profils du XVIII^e Siècle*⁽³¹⁾. Tout un

⁽³⁰⁾ *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXXI^e année, n° 2, 15 janvier 1925.

⁽³¹⁾ Office de Publiec, Collection Nationale, 5^{me} série, n° 52, Bruxelles, 1944.

chapitre de ce dernier ouvrage se rapporte à la fameuse *Entrevue de Beckerzeel* qui, le 30 août 1789, mit en présence le général Van der Mersch et l'avocat Vonck, les deux grandes figures de la révolution brabançonne. « Le souvenir de l'entrevue », écrivait Suzanne Tassier, est conservé dans la région où l'on dit couramment que c'est à



BEKKERZEEL
Le presbytère, côté jardin.

Berckerzeel que commença la révolution brabançonne. Avant de remettre le passé au présent, l'auteur évoquait le vieux village : « L'endroit est bien choisi. A mi-chemin entre Zellik et Cappelle-Saint-Ulric, le hameau de Beckerzeel, enfoui dans la verdure au fond d'un vallon, est si bien caché qu'on ne peut soupçonner son existence en passant sur la grand'route de Bruxelles à Gand. Assurément, ce coin perdu doit échapper aux espions et aux « corps volants » du général d'Alton. Une église au clocher bulbeux, un château qui se reflète dans une pièce d'eau circulaire, une cure au grand toit d'ardoises, aux élégants encorbellements de pierre, se groupent sur un fond de prairies et de grands arbres. Dans ce cadre charmant, au nom de Jean-Jacques Rousseau, une révolution va se décider... ».

Dans le même secteur de l'ouest brabançon, Capelle-Saint-Ulric se souvient, de son côté, de l'architecte Laurent-Benoit Dewez qui s'y construisit une confortable demeure ayant fait l'objet d'une mono-



ASSE

Cour d'une vieille maison hutoise datant de la période espagnole.

graphie, restée inédite, de Maurice Crützen et de quelques articles peu nombreux. Par ailleurs, un poète flamand, Peter-J. Lefever, a célébré cette région champêtre avec, comme on l'a dit ⁽¹²⁾, ses « *petits coteaux et mamelons trapus, entre les gras pâturages émaillés de marguerites et de cardamines, et les moissons que thermidor caresse de son ardent soleil* ».

⁽¹²⁾ O. Petitjean: *Le Manoir de la Motte, à Cappelle-Saint-Ulric*, dans la *Revue du Touring Club de Belgique*, 38^e année, n° 24, du 15 décembre 1932.

Poursuivant notre prospection, nous abordons bientôt Asse — anciennement Assche — où les Romains établirent, croit-on, un camp fortifié placé sous le commandement de Quintus Tullius Cicéron, frère puîné du grand orateur. Ce Cicéron, ainsi, serait le premier auteur dont puisse faire mention l'histoire locale. Né en l'an 652 de Rome, Quintus avait étudié les Lettres à Athènes, en compagnie de son aîné, et avait composé divers ouvrages qui se sont malheureusement perdus.

Cicéron et ses légionnaires eurent à subir le siège des Nerviens secondés par les Eburons et les Aduatiques. « *Hélas! Cicéron, a fait remarquer Pierre Demeuse* ⁽¹³⁾, *ne rééditera pas la faute de ses collègues. Un traître gaulois court avertir César qui se porte, à marches forcées, vers le camp investi...* ». Ainsi prévenu par l'un des esclaves du chef nervien Verticon, qui avait embrassé la cause des Romains, César — qui se trouvait alors à Amiens — arriva, cinq jours après la réception du message, pour délivrer les encerclés. Cette opération de dégagement est relatée dans *De bello gallico*.

On a cru pendant longtemps que le camp de Cicéron se situait à Charleroi ou dans les environs ⁽¹⁴⁾. Quantité de découvertes, accomplies notamment par le notaire Auguste Crick-Leyniers et ses fils Prosper (aux recherches duquel Louis Galesloot rendit hommage) et Victor ainsi que par Georges Cumont et Jacques Breuer, de même que la tradition ⁽¹⁵⁾, ont permis de conclure à l'existence, à Asse, du camp de Quintus Tullius Cicéron et à son occupation pendant plusieurs siècles.

Asse, dont il est question — mais anonymement — dans les célèbres commentaires de César ainsi que — au VII^e siècle — dans la légende de Sainte-Berlande puis — plus tard — dans celle de la Sainte-Croix ⁽¹⁶⁾ et dans l'histoire féodale du Brabant, devait patienter jusqu'au XV^e siècle avant de reconquérir droit de cité dans l'histoire littéraire.

⁽¹³⁾ Dans *Ces Princes qui furent nôtres*, Edit. Pierre De Molyère, Paris-Bruxelles, 1964.

⁽¹⁴⁾ Voir, par exemple, *L'Histoire de Jules César*, par l'Empereur Napoléon III, tome II, *Guerre des Gaules*, Edit. Henri Plon, Paris, 1866.

⁽¹⁵⁾ Alphonse Wauters signalait que, en 1314, les échevins du sire d'Assche, Robert, appelaient — dans une de leurs lettres — les anciennes fortifications: *hortus cesaris*.

⁽¹⁶⁾ Cette légende est axée sur la chapelle de Cruysbonte.

On voit alors, au XV^e siècle, Guillaume d'Assche accéder — le premier — aux fonctions de recteur de la nouvelle université de Louvain, Jodocus Badius professeur à Lyon et Petrus de Rivo enseigner la rhétorique dans l'ancienne capitale des riches ducs de Brabant.

Disons quelques mots de ces deux derniers personnages.

Né à Asse, Jodocus Badius, surnommé Ascencius, devait quitter ce bas monde en 1535 après avoir été appelé à Lyon par François 1^{er} pour y enseigner les Lettres. Philologue, il expliqua la plupart des grands auteurs latins et rédigea, notamment, un mémoire, très apprécié par ses contemporains, sur Horace.

Petrus de Rivo, ou Vanderbeken ou Vandenoever, avait également vu le jour à Asse. C'est à Louvain qu'il devait terminer ses jours en 1500, âgé de quatre-vingts ans. Recteur de l'université de Louvain durant l'année académique 1457-1458, professeur de rhétorique en 1460, élu recteur en 1477 et 1478, il fut l'une des figures majeures de la lutte violente qui se livra pendant plus de dix ans à propos du concept philosophico-théologique dit des futurs contingents. Son adversaire principal, bénéficiant du soutien de Rome, fut Henricus Van Zoemenen. Petrus de Rivo nous a laissé plusieurs œuvres manuscrites et imprimées. La page de titre de son *Opus responsivum ad epistolam apologeticam Pauli de Middelburga de anno, die et feria dominicae passionis*, sorti en 1488 des presses Louvanistes de Ludovicus de Raverscot, nous le montre demandant à la Vierge de le bénir ⁽³⁷⁾.

L'histoire littéraire d'Assche comporte évidemment d'autres noms. Mais ceux-ci ne sont guère nombreux et appartiennent tous au XIX^e siècle. Ainsi, après le décès de Petrus de Rivo et d'Ascencius, trois siècles de somnolence intellectuelle quasi totale devaient s'écouler.

Répetons-le : le XIX^e siècle — pas plus que le nôtre d'ailleurs — n'a pas vu naître, à Asse, de nombreux auteurs. Ceux-ci, en outre, ne sont pas de grand format. Le plus intéressant d'entre eux est sans doute issu de la famille de Lantsheere. Encore n'est-ce pas, à proprement parler, un littérateur.

⁽³⁷⁾ Voir *Livres anciens des Pays-Bas*, Edit. Bibliothèque royale de Belgique, 1960, rubrique n° 77.

Parlant de l'église d'Assche, dédiée à Saint-Martin, sur base de notes mises à sa disposition par Gustave Des Marez, Arthur Cosyn ⁽³⁸⁾ écrivait voici plus de quarante ans : « A côté du transept, on voit les tombes du vicomte Th. de Lantsheere, ministre d'Etat, gouverneur de la Banque nationale (1833-1918), et de son fils Léon, député, ministre de la Justice (1862-1918), ainsi que celle du notaire Ang. Crick-Leyniers. La famille de Lantsheere possède à Assche le château de Putherg... ». Cité par Arthur Cosyn, Léon de Lantsheere n'était pas né à Asse, mais à Bruxelles. Toutefois il était bien du lieu par ses racines. Avocat, éminent juriste, docteur en philosophie, il professa à l'université de Louvain et nous a laissé quelques travaux intéressant le Droit. Il avait fondé, avec Jules Renkin et Henri Carton de Wiart, un journal d'avant-garde : *L'Avenir social*, dont l'apparition avait suscité une vive surprise et un grand émoi dans les milieux politiques.

En dehors de Léon de Lantsheere, il n'y a guère à citer que quelques furteurs et historiens dont Théodore Poedt et l'instituteur D. De Grave, qui écrivirent chacun une *Geschiedenis van Assche*, ainsi que quelques autres dont notre contemporain Jerom Durnez. Il faut rappeler ici, en outre, un certain nombre de noms dont ceux du chanoine Pierre-Joseph Triest (1560-1836), remarquable orateur qui fut pendant quelques années curé de Saint-Martin, et de Godefroid Kurth. Ces deux figures, étrangères à Asse par l'origine, méritent d'être évoquées ici comme celle, par ailleurs, de la Marquise d'Assche, en raison de l'intérêt que lui a manifesté Carlo Bronne dans ses *Nouvelles Esquisses* ⁽³⁹⁾.

Nous avons cité Godefroid Kurth. Le *Dictionnaire des Littérateurs* ⁽⁴⁰⁾ nous fournit, à son sujet, les quelques indications suivantes, destinées à nous rafraîchir la mémoire : « Historien, né à Arlon et mort à Assche (1847-1916). Professeur à l'université de Liège. Son œuvre principale, « *Les Origines de la Civilisation moderne* » (1886), brillante et partielle, donne la mesure de ses dons d'écrivain, avocat du passé. G.K. fut un professeur éminent et le maître d'Henri Pirenne ».

⁽³⁸⁾ Dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXIX^e année, n° 6, 15 mars 1923.

⁽³⁹⁾ Edit. Charles Dessart, Bruxelles, 1946.

⁽⁴⁰⁾ Maison Larcier, Bruxelles, sans date.

C'est vraisemblablement en 1908, après avoir pris volontairement sa retraite, que Godefroid Kurth s'installa à Asse ou, soit dit par parenthèse, Aimé Bernaerts — grand-père d'un médecin, par ailleurs poète et écrivain folkloriste, s'appelant de même — fut juge de paix. Né en 1821 à Malines, décédé en 1898, ami de Léopold Courouble, ce magistrat a composé des poèmes, généralement des quatrains, pleins de bon sens caustique.

A Asse, Godefroid Kurth — auquel on doit un mémoire sur *La Frontière linguistique* — résida dans une grande maison située à proximité immédiate de la station du chemin de fer. Il y rédigea notamment, en 1912, une *Histoire des Croix miraculeuses d'Assche* et, entre autres articles, un éloge de *L'Orme brabançon* datant de la même année et publié, l'année suivante, dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique* ⁽¹⁾. Signalons que, entre le moment de la rédaction de ce texte et celui de son impression, les arbres chantés par l'historien devaient être ébranchés par les services publics et être transformés, ainsi que nous l'apprend une note figurant en fin de l'article en question, « en des espèces de hideux piloris ». Ils ont été abattus par la suite.

Dans la page à laquelle nous venons de faire allusion, Godefroid Kurth avouait avoir fait la connaissance de l'orme depuis qu'il était devenu l'habitant du Brabant. Il écrivait : « C'est vraiment une douce amitié qui me lie aux ormes du Brabant, et j'en jouis en homme qui veut regagner le temps perdu. Ceux de la grand'route d'Assche à Bruxelles sont mes familiers. Je passe sous leur ombrage tous les matins en allant à la messe chez les missionnaires du Sacré-Cœur, à dix minutes de chez moi. Les Pères ont bâti là une grande maison abritant leur alumnat et une chapelle qui est devenue en quelque sorte la paroisse de cette région privée d'église. Entre le village et la chapelle, les ormes alignent leurs vieux fûts supportant des arceaux de feuillage dessinés, comme ceux d'une cathédrale, par la main du divin architecte. Il en a disparu beaucoup de ces nobles sujets, car le village ne cesse de s'étendre le long de la chaussée : quiconque bâtit une maison revendique le droit d'exterminer l'arbre qui est devant sa porte et profite de l'occasion pour en abattre deux ou trois. Ce qui est la manière belge de célébrer la fête des arbres. Les Pères, eux, n'en ont pas abattu un seul, et nulle part, sur la route, l'avenue

n'est plus belle que le long de leur chapelle. C'est que le prêtre est pour l'arbre une espèce de frère supérieur : tous deux plongent leurs racines dans le temps et leur tête dans le ciel : tous deux redisent, chacun dans sa langue, le cantique éternel de la création : « *Benedicite omnia opera Domini Domino* »... ».

Le vieil historien terminait de la sorte un texte qui doit, à sa ferveur, d'être l'un des plus beaux de tous ceux ayant été consacrés à la région : « *Accueillants pour l'enfance, mes chers arbres le sont aussi pour la vieillesse. Nous avons ensemble, tous les matins, des entretiens pleins de charme. Je pense tout haut avec eux et ils m'écoutent en silence. Mais plus souvent c'est moi qui me tais, prêtant l'oreille à la voix des âges qui sort comme une mélodie de harpe éolienne de leur ramure antique. Elle a l'accent indulgent et paternel du veillard et je l'écoute avec déférence : suis-je autre chose auprès d'eux, moi qui porte le poids d'un bon nombre d'hivers, qu'un jeune homme dont la courte expérience se met volontiers à l'école de leur séculaire sagesse ? Ils me parlent comme les truchements de cette antique et laborieuse contrée : ils lui prêtent quelque chose de leur noblesse et de leur grâce aérienne, ils me révèlent son âme et m'apprennent à l'aimer dans son humble beauté.* »

Ormes du Brabant, restez longtemps les patriarches de cette route qui m'est devenue si douce ! Gardez-lui la fraîcheur de vos ombrages et le charme de vos frondaisons et continuez d'en réjouir le cœur de ceux qui passeront sous vos herceaux de verdure lorsque, depuis longtemps, j'aurai cessé mes promenades matinales !... »

Au-delà d'Asse, nous abordons Esschene — ou Essene — puis Hekelgem. Cette dernière commune, qui a vu naître l'écrivain flamand Aimé De Corr (1883-1943), dont les livres s'adressent au public le plus exigeant et le plus difficile : la jeunesse, est célèbre par ses « tapis de sable » dont l'histoire a requis l'attention de plusieurs auteurs ⁽²⁾. Etienne Le Comte, alias Lode Stevenberg, écrivain de tourisme, y est domicilié. On lui doit des *Reisverhalen* et un livre intitulé *Kunst-schilder van zuiderse streken*.

⁽¹⁾ XIX^e année, n° 17, 1^{er} septembre 1913.

⁽²⁾ Voir, notamment, la brochure anonyme : *Ontstaan en Geschiedenis van het oud Zandapilt - Hekelgem*. Drukkerij Sepeli. Gent, sans date.

Hekelgem a une raison, bien plus importante que toutes les autres, de nous retenir : c'est sur son territoire, en effet, que se situe (outre une abbaye de moniales benedictines dédiée à Marie Médiatrice) la fameuse abbaye d'Affligem dont le passé littéraire est d'une grande richesse.

Quantité d'auteurs — parmi lesquels le baron Jacques Le Roy, E. de Marneffe, Dom Ursmer Berlière, Sander Pierron et beaucoup d'autres dont Jef Scheirs auquel on doit un roman, publié en 1931, intitulé *Affligem in Brand...* — ont parlé de cette institution monastique qui, a dit Montalembert dans son ouvrage sur *Les Moines d'Occident* partiellement rédigé au château de Rixensart, fut « la plus opulente, la plus industrielle et la plus populaire en Belgique et dans les Pays-Bas ».

Appelée « primaria Brabantiae » bien que postérieure à celle de Nivelles, l'abbaye Saint-Pierre d'Affligem a été fondée en 1074, 1082, 1083, 1085 ou 1086. La plupart des auteurs s'accordent pour situer sa création en l'an 1083 et pour l'attribuer à un moine gantois, nommé Wéry ou Wéderic, et à cinq, six, huit, voire neuf chevaliers pillards mais repentis de leurs erreurs passées. Ce petit monde aurait été aidé par deux moines d'Anchin et par un autre de Verdun, Fulgence, originaire de Frasnes-lez-Gosselies. Selon Armand Chession ⁽⁴³⁾, qu'il n'y a toutefois pas lieu de considérer comme une autorité en la matière, le véritable fondateur d'Affligem aurait été ce dernier personnage : « Ici, dans le pays de Brabant où, grâce aux moines de Saint Benoît, le limon riche a remplacé les forêts, la brousse et les marécages — paysans, mes amis, il faut toujours en revenir là —, le premier abbé d'Affligem, le Wallon Fulgence, alluma le flambeau qui allait attirer sous les murs du monastère les riches et les miséreux, les princes et les manants. Ici, dans le pays de Brabant, une abbaye qui fut fameuse, qui fut vraiment « la Cluny du Nord », continue l'immense besogne commencée, il y a près de neuf siècles, sous Grégoire VII, le plus grand des papes... ».

De fait, le premier abbé d'Affligem fut le Wallon Fulgence qui fit venir, de son Hainaut natal ainsi que du Brabant wallon, des carriers qui, au moyen de la pierre de la région — principalement

⁽⁴³⁾ Dans la *Revue du Touring Club de Belgique*, 47^e année, n° 7, 15 juillet 1941.



AFFLIGEM

Ruines de la vieille abbaye d'Affligem détruite par les sans-culottes.

de Meldert —, édifièrent les premiers bâtiments monastiques. La plupart de ces rudes travailleurs wallons restèrent dans le pays, y firent souche et se mirent à cultiver la terre. Actuellement encore, on trouve plus d'un nom roman dans les villages et hameaux des environs.

Dès le commencement, l'abbaye brabançonne se montra très active. Elle devint rapidement, comme l'a fait remarquer Edouard de Moreau ⁽⁴⁴⁾ « un des centres monastiques les plus influents de Flandre et de Basse-Lotharingie » ainsi que, à partir du XIII^e siècle, selon Emile Poumon ⁽⁴⁵⁾, « un foyer d'art et de science ».

⁽⁴⁴⁾ *Les Abbayes de Belgique*. Edit. La Renaissance du Livre. Collection Notre Passé. Bruxelles, 1952.

⁽⁴⁵⁾ *Abbayes de Belgique*. Office de Publicité. Bruxelles, 1954.

Premier abbé d'Affligem et non fondateur unique de la monastique retraite brabançonne, Fulgence fut le principal artisan du développement considérable des possessions de l'abbaye. C'est sous son règne que devaient être fondées les maisons de Basse-Wavre — en 1902 —, de Saint-André-lez-Bruges, de Forest (femmes), etc. C'est également alors qu'il présidait aux destinées de l'institution que Godefroid de Bouillon et son frère Baudouin vinrent faire bénir leurs armes et leurs bannières à Affligem, en 1096, à la veille de partir pour la première croisade.

Fulgence, qui devait mourir en 1122, avait commencé son abbatiat en 1088 car il fallait, avant de procéder à la nomination d'un chef, que le nombre de douze religieux fut atteint. Dans son *Histoire du Règne de Jean I^{er}, Duc de Brabant* ⁽¹⁰⁾, Philippe De Bruyne le citait comme l'un des hommes éminents ayant illustré Affligem et qui « prouvent que les études y étaient surtout en grand honneur ». C'est sous l'abbatiat de Fulgence, au terme duquel l'abbaye comptait quelque deux cent trente moines et convers, que le moine Hughes devait se distinguer par sa vertu et son savoir.

Francon, successeur de Fulgence, qui lui avait enseigné « avec succès les lettres divines et humaines » ⁽¹¹⁾, s'occupa surtout de rhéologie et rédigea, notamment, un traité : *De Gratia seu beneficentia Dei libri XII*, ainsi qu'un poème latin à la gloire des élus. Il avait, raconte-t-on, le don d'éloquence. Il gouverna l'abbaye pendant douze ans, fut chargé de plusieurs missions auprès du roi d'Angleterre, entreprit la construction de la grande église abbatiale et mourut en 1135. C'est sous sa direction, sans doute, qu'un des nombreux chroniqueurs soigneux et infatigables compilateurs que compta le monastère rédigea un travail : *Fundatio seu exordium sancti Petri Affligemensis*, qui devait être continué beaucoup plus tard, jusqu'en 1529, par un autre anonyme. Ajoutons que, à l'époque de Francon, outre les chroniqueurs et des compilateurs, Affligem vit travailler de nombreux copistes et miniaturistes. Par ailleurs, quelques années après le décès du deuxième abbé, Aliz, Aleyde ou Adélaïde de Louvain, fille de Godefroid le Barbu, qui avait été reine d'Angleterre, vint achever son existence à Affligem, à l'abbaye (où son frère était moine) ou dans une annexe, comme oblate. Elle avait, vers 1121,

⁽¹⁰⁾ Imprimerie-Librairie F.-J. Douxifils, Namur, 1855.

⁽¹¹⁾ Imprimerie De Bruyne, ouvrage cité en ⁽¹⁰⁾.

commandé, à un trouvère, le poème fantastique du voyage de Saint-Brandaen ou Brandon. La princesse devait s'éteindre en 1151.

Au XIII^e siècle, l'abbaye d'Affligem fut illustrée par plusieurs moines lettrés parmi lesquels Guillaume de Malines — qui devint prieur de Basse-Wavre puis abbé de Saint-Trond de 1276 à 1297 —, Henri de Bruxelles — astronome, dont les œuvres de caractère pseudo-scientifique se sont perdues, décédé en 1300 —, Simon — qui vivait encore en 1290 et qui, exégète, s'attacha spécialement à l'étude de la Bible et des Pères de l'Eglise —, Guillaume ou Willem — dont nous reparlerons dans quelques instants — et l'auteur anonyme de la *Genealogia ducum Brabantiae heredum Franciae* faisant, du duc de Brabant, l'héritier légitime du roi de France.

Guillaume d'Affligem, ou Willem van Affligem, dont nous venons de citer le nom, mérite une attention spéciale. On croit qu'il sortait de la célèbre maison des Berthouts de Malines. Il aurait fait ses études à Paris. Après avoir séjourné à l'abbaye de Saint-Trond de 1277 à 1299, il serait devenu prieur d'Affligem en 1300 avant de retourner à Saint-Trond mais, cette fois, comme abbé. Considéré comme le premier humaniste de la littérature néerlandaise. Willem a rédigé différents ouvrages hagiographiques dont un sur la bienheureuse Béatrice de Nazareth et un autre sur une moniale cistercienne qui pourrait bien être Hadewijck. Outre ces travaux et *Het Leven van Jezus*, Willem signa une adaptation, du latin en rhiois, de *Het Leven van Sint Lutgart* écrite en vers iambiques alternés. Cette adaptation, réalisée d'après un manuscrit de Thomas de Cantimpré, témoigne d'une grande richesse de vocabulaire mais le style en est prolixe et grandiloquent. Elle aurait été faite entre 1250 et 1270. Une partie du manuscrit du moine d'Affligem a été retrouvée à la bibliothèque de Copenhague il y a un certain nombre d'années.

On note, en ce qui concerne le XIV^e siècle, le nom de Jean de Leeuwis, moine d'Affligem originaire de Léau (ou, peut-être, de Leeuw-Saint-Pierre), connu comme écrivain mystique. Jean de Leeuwis, devait devenir, à Groenendael, l'un des disciples de Ruysbroek l'Admirable. Par ailleurs, au XV^e siècle, Jean V^e t Serjacobs, abbé d'Affligem, devait participer à la fondation de l'université de Louvain.

En 1559, le pape Paul IV attribua l'abbaye d'Affligem, à titre de bénéfice ecclésiastique, à l'archevêque de Malines. Granvelle fut, de ce fait, le premier archevêque-abbé d'Affligem. Son successeur Mathias Van den Hove, dit Hovius, nommé au siège de Malines en 1596, allait prendre sa retraite à Affligem et y terminer son existence en 1620.

Après un XVI^e siècle assez terne, illustre seulement par quelques moines érudits et par le chroniqueur Amerius, l'abbaye brabançonne allait vivre, au XVII^e siècle, un renouveau intellectuel particulièrement brillant. Devaient participer notamment, à ce renouveau, Hubert de Fallais, Haftenius, Odon Cambier, Augustin Van Opstal, Gislain (ou Ghislain) de Corte et, parmi d'autres, Robert Estrix qui, prévôt d'Affligem en 1648, ouvrit un collège d'humanités à Wavre en 1656.

Cité en premier lieu, Hubert de Fallais, ou Phalesius, fut sous-prieur d'Affligem. Il termina, deux ans avant son décès survenu en 1638, des *Annales* contenant des détails intéressants au sujet d'Affligem. Phalesius fournit, notamment, de curieuses précisions au sujet du conflit ayant surgi, à la mort de Marguerite d'York, entre l'abbé d'Affligem, Guillaume Michiels, et l'évêque de Cambrai qui lui reprochait d'avoir officié pontificalement, sans son autorisation, lors de l'office funèbre. Guillaume Michiels dut finalement abdiquer et renoncer à sa charge, à la satisfaction des religieux qui ne l'aimaient guère.

Prévôt d'Affligem au renouveau duquel il collabora largement, Haftenius acquit une certaine célébrité grâce à ses ouvrages ascétiques.

Econome de l'abbaye où il devait mourir en 1651, Odon Cambier composa un catalogue de la bibliothèque dont il avait la responsabilité et rédigea, en outre, un ouvrage contenant une description d'Affligem. Il était originaire de Grammont.

Moine d'Affligem qui exerça les fonctions de prieur de Basse-Wavre en 1658-1659 et de 1661 à 1663, Augustin Van Opstal fit paraître un ouvrage : *D'Arche des Verbonds van het Nieuwe Testament en Triumph-Waghen van de Heilighe Gasse van Neer-Waver*, constituant une traduction d'un ouvrage publié anonymement en 1642, sous le titre : *L'Arche d'Alliance ou l'Histoire de Notre-Dame de*

la Basse-Wavre des Nostre-Dame de Payx et Concord. Cette traduction, toutefois, s'accompagnait de nombreux commentaires personnels pleins d'intérêt pour l'histoire de Wavre au XVII^e siècle.

Gislain De Corte, lui aussi, fut prieur de Basse-Wavre, en 1671, après avoir été sous-prieur d'Affligem. On lui doit un cartulaire ayant été utilisé, à la fois, par les historiens de Wavre et d'Affligem.

Le XVII^e siècle fut aussi, pour Affligem, l'époque d'Antoine Sanders, dit Sanderus. Né à Anvers le 15 septembre 1586, ayant fait ses études à Audenaerde et à Gand puis à Douai et Louvain, ordonné prêtre vers 1611, curé à Oost-Eecloo puis à Sleydinge, secrétaire — en 1623 — du Cardinal La Cueva qui était ministre du roi d'Espagne Philippe V aux Pays-Bas, puis chanoine d'Ypres, Sanderus se retira en 1661 à Affligem où il devait finir ses jours en 1664. Il avait fait, auparavant, de nombreux séjours dans la célèbre abbaye brabançonne. « Bien que Sanderus ne fut pas moine d'Affligem, a-t-on fait remarquer (1^{er}), ce fut à cette abbaye, et sans doute dans sa riche bibliothèque, qu'il établit son quartier général touristique : il y séjourna régulièrement, surtout quand, ayant épuisé momentanément ses ressources, il devait recourir à la généreuse hospitalité des moines... Ruiné, vieilli, fatigué, Sanderus se retira définitivement à Affligem qui avait, de tous temps, été son séjour préféré. Quelques années plus tard, il y mourut (16 janvier 1664). Ainsi qu'il l'avait demandé, il fut inhumé dans l'église abbatiale, sous une dalle portant une épitaphe qu'il avait composée lui-même. En 1830, un fermier des environs recherchait apparemment des matériaux de remploi dans les ruines d'Affligem. Les ouvriers avisèrent la dalle, l'enlevèrent et la brisèrent pour en faire des moellons. Le cercueil, en bois à demi pourri, apparut : il contenait un cercueil en plomb dont le métal excita la cupidité des manœuvres. Ils l'ouvrirent et jetèrent, dans les ruines, les ossements. Un témoin oculaire a rapporté que les enfants jouèrent avec le crâne du savant chanoine et le brisèrent. Ce témoin oculaire retrouva, sur les moellons, les restes de l'épitaphe connue de Sanderus. Aucun doute n'était plus possible... ».

(1^{er}) Disciple de Sanderus : L'Abbaye d'Affligem et son illustre hôte, Antoine Sanderus, dans le Bulletin officiel du Touring Club de Belgique, XXXVI^e année, n° 1, 1^{er} janvier 1930.

On doit, à Sanderus, des poésies en langue latine, des recueils de notices biographiques ainsi que plusieurs ouvrages historico-géographiques dont une *Chorographica sacra Brabantiae* terminée en 1656. Avant son installation définitive à Affligem, il avait fréquenté, nous l'avons dit, la bibliothèque de l'abbaye où il avait trouvé une grande partie de sa documentation. On affirme que les moines d'Affligem furent à l'origine d'une grande nouveauté de Sanderus : la publication de sa description de la *Flandria Illustrata* avec un texte trilingue : latin, français et flamand. Ajoutons que la *Chorographia sacra Brabantiae* contient une description, avec gravure à l'appui, de l'abbaye d'Affligem où, dans sa studieuse vieillesse, Sanderus travailla à corriger et à compléter le texte de ses différentes éditions.

Une autre grande figure d'Affligem est celle de Bède ou Beda Regaus. Elle appartient au XVIII^e siècle.

Né à Bruxelles le 27 novembre 1708, ayant fait ses études à Bruxelles et Louvain, Bède Regaus entra à Affligem le 1^{er} octobre 1739 et fut ordonné prêtre en 1745. Il devint successivement bibliothécaire, maître des novices et sous-prieur, directeur des propriétés de l'abbaye et, en 1763, prévôt. « Non content de se consacrer aux multiples tâches de la direction de l'abbaye, lisons-nous sous la plume de J. Martin ⁽¹⁹⁾, Dom Bède Regaus entreprit d'écrire des œuvres ascétiques et historiques. Il organisa le classement systématique des archives et le dressement d'un catalogue. En 1767, il commença la rédaction de son grand ouvrage historique « *Hafflighemum illustratum* » en 7 volumes. Il avait puisé sa formation historique dans les œuvres de Dom Mabillon, de Dom Martine, bénédictins de l'école de S. Maur : aussi, loin de se limiter à compléter les chroniques de ses prédécesseurs Amerius, Phalesius et Odon Cambier, il voulut renouveler l'histoire d'Affligem avec un esprit critique, remarquable pour l'époque ». Après le 11 novembre 1796, date de l'expulsion brutale des moines d'Affligem par les troupes françaises, Bède Regaus se réfugia au château d'Overhamme, près d'Alost, et reprit la plume pour achever son œuvre historiographique et écrire les dernières

⁽¹⁹⁾ Dans *Wortenaal*, bulletin du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la Région, tome IV, 1955, n° 2-3-4.

pages douloureuses de l'histoire d'Affligem et des prieurés dépendants. Il devait mourir, presque centenaire, le 11 avril 1808. ⁽²⁰⁾.

La vie monastique allait se rallumer à Affligem dans les dernières années du XIX^e siècle. Depuis, plusieurs moines se sont signalés à l'attention. L'un d'eux, C. Coppens, a étudié et commenté diverses anciennes chroniques. Un autre, V. Coosemans, a effectué des recherches ayant trait à la vie et à l'œuvre de Dom Bède Regaus. De son côté, l'abbé P. Crooy a rédigé plusieurs monographies dont une sur *Le Calice dit de Saint-Bernard* ⁽²¹⁾. J.H.B. Willems, quant à lui, a signé un livre sur *Onze-Lieve Vrouw van Affligem* tandis que, plus près de nous, Albertus Van Roy a publié un intéressant ouvrage de caractère historique sur *Affligem, Roem van ons Land*. Il faudrait citer, en outre, les collaborateurs de la revue *Affligemensia* et signaler que la vieille abbaye, reconstruite à côté des émouvantes ruines qui parlent de son passé mouvementé, est un centre de liturgie très actif. Elle possède une magnifique bibliothèque. L'abbé Vennekens, dont nous parlerons plus loin, y a terminé son existence en 1932.

Continuons à projeter notre filet sur le sol et à y développer un réseau de mailles.

Après Affligem, hameau d'Hekelgem, voici Teralfene. Il faut, de passage dans ce village paysan, évoquer la figure du poète flamand Pieter de Vleeschoudere qui, né à Bruxelles vers 1607, y termina ses jours en 1679 après avoir occupé sa cure pendant trente-huit années. Sa *Rymende uytlegginghe naer den letterlycken, verholten ende redelycken sin van de honderd en vyftigh Psalmen van den heylighen konincklycken propheet David, ende de Lofsangen* est d'une versification pure et facile.

⁽²⁰⁾ Un texte manuscrit de Dom Bède Regaus : *Bona et Jura Monasterii Hafflighemensis*, a été édité par J. Verbesselt, conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, dans la publication citée en ⁽⁴⁰⁾.

⁽²¹⁾ Saint-Bernard, de passage à Affligem en 1146, y aurait célébré la messe et aurait utilisé un calice demeuré en possession de l'abbaye (mais abîmé par la suite et restauré). Une légende veut que saint Bernard, priant à Affligem devant une statue de la Vierge, aurait entendu la statue lui répondre de vive voix.

Laissant Liedekerke au nord, nous nous dirigeons, via LambEEK-Sainte-Catherine, sur Ternat où le souvenir de quelques lectures s'impose à nous. Dans un de ses *Contes d'Yperdamme* ⁽⁵³⁾, intitulé *L'Enfant prodigue*, Eugène Demolder a parlé de ce coin houblonnier de la province sur lequel s'étendit, jadis, l'autorité de l'abbesse de Sainte-Gertrude de Nivelles : « ...Mais à Ternat, en Brabant, l'été semblait ne pas vouloir finir. L'air était toujours doux sur ces collines



TERNAT

Le pont du château

et l'atmosphère trouvait sans cesse, aux points cardinaux, des caresses à mêler aux vents qui luttinaient les feuilles lentement tombantes et pareilles à de beaux regrets d'or... Il descendit (Norbert, l'enfant prodigue) vers son village, par un chemin aux bords duquel rougis-
saient quelques baguettes d'osier. Les perches à houblon, réunies en
faisceaux, parsemaient le flanc des coteaux de cônes bruns,

⁽⁵³⁾ Edit. Lacomblez, Bruxelles, 1901

et le blé récemment semé, dans l'attente de la neige, couvrait les
champs d'une couche fine de vert éclairci. Des maisonnettes jetées à
profusion à travers la campagne tranchaient, par le rouge de leurs
tuiles et par leur chaume, sur le vert engourdi des plantes aux apprêts
d'hivernage et les rastauds qui venaient d'arracher les derniers navets
les conduisaient à leurs cabanes sur des brouettes... ». Dans le premier
de ses *Contes brabançons* ⁽⁵⁴⁾, nous racontant l'aventure de Braf le
prophète, Charles De Coster nous a mené, lui aussi, vers ce gros
village où, à tout le moins, vers ses grasses campagnes. Nous extrayons,
de ce conte, le passage suivant : « Anna suivit un jour son mari à
Ternat, à quelques lieues de Bruxelles. Isaac désirait louer un
château dans les environs... Une chaleur torréfiante montait du sol
et descendait du ciel. Partout dans les vastes champs qu'embrassaient
ses regards, Anna ne voyait que du feu et de la lumière : les seigles
en fleurs courbaient voluptueusement leurs tiges souples sous le vent
qui passait en s'embaumant de leurs parfums : les sautes têtards si
nombreux dans les campagnes de Flandre semblaient tordre leur
trunks fantasques comme s'ils eussent été prêts à éclater sous la sève
qui les gonflait. Vivre, vivre ! semblaient murmurer les houblons en
s'enroulant autour de leurs lances inanimées : aimer, semblaient
chanter les oiseaux qui passaient en se poursuivant l'un l'autre ;
bonheur ! jeunesse ! puissance ! disaient les prés aux herbes molles,
les eaux vives, les peupliers frissonnants, les chênes forts et le puissant
soleil qui jetait par torrent sa lumière féconde sur la terre gorgée de
vie. Anna baissait la tête et songeait à Otterbeere... ». Sander Pierron,
de son côté, a consacré plusieurs pages de ses *Délices du Brabant*
⁽⁵⁵⁾ au même secteur du Payottenland qui, rappelons-le, était son
terroir intime. Il a évoqué Ternat, son moulin à vent — aujourd'hui
disparu —, ses coreaux plantés de perches à houblons, son Bellebeek
et son paysage : « La vallée, à gauche, s'étend immense, vallonnée,
dans l'harmonie graduée de ses terres brunes et de ses cultures vertes.
Les tuiles rouges des toits sertissent des rubis et des grenats dans les
émaux des arbres sur lesquels la distance étend des glaçures bleues.
Les chemins décrivent des méandres dans les champs et simulent les
caractères d'une écriture hiéroglyphique qui doit pouvoir être lue seulement
du haut du ciel... On dirait d'un paysage de quelque maître primitif
et au premier plan duquel eût dû figurer une scène de la passion du
Christ ou du martyre de saint Sébastien... A quelque distance le val

⁽⁵³⁾ Edit. du Fréno, Bruxelles, 1950.

⁽⁵⁴⁾ Ouvrage cité en ⁽¹³⁾.

remonte en adoucissant sa côte jusqu'à la lisière du bois. Un chemin en orale résume le Calvaire, et les stations sont représentées par des niches de bois clouées au tronc des peupliers ébranchés. Des femmes lentes qui, même en marchant, semblent immobiles dans leur manteau à capuchon, vont et s'agenouillent. Un escalier de pierre, attaché au flanc de la montagne d'argile, avec laquelle se confondent ses marches jonchées de feuilles mortes, conduit les vieilles croyantes au pied de la croix. Sur le bois vermondu de l'instrument de supplice se tord, dans un geste d'imploration plutôt que de douleur, comme s'il se plaignait d'être là depuis tant de siècles accroché, un Jésus maigre et grimaçant... » Hippolyte Fierens-Gevaert, succédant au trois auteurs que nous venons de citer, a raconté brièvement, dans une belle page sur *Le Brabant* ⁽¹⁰⁾, l'aventure qui lui est arrivée certain jour lointain à « Ternath, vedette du pays des bouillons et théâtre de mon unique maraude : une poire effilée que je n'eus pas le temps de ramasser, l'apparition soudroyante d'un valet de ferme m'ayant contraint à une retraite éperdue... ». Et nous pourrions narrer, quant à nous, le spectacle dont nous avons été témoin à Ternat, un dimanche de kermesse, alors que la foule paysanne se pressait autour des attractions foraines : brusquement, une camionnette de marchand de pommes de terre frites, momentanément abandonnée par son propriétaire, devait se mettre à brûler et être transformée, en un instant, en une immense torche dégageant une épaisse fumée noire lèchant la façade d'un café...

Ternat, dont le pouvoir inspirant est attesté — nous venons d'en fournir les preuves — par plusieurs auteurs, n'a pas donné naissance, croyons-nous, à des écrivains connus. Mais, tout à côté, Wambeek, Pamel et Lombeek-Sainte-Marie — comme d'autres villages plus éloignés, dont il sera question par la suite — peuvent s'enorgueillir d'avoir donné, aux Lettres, quelques-uns de leurs enfants.

Wambeek, qui — notait Arthur Cosyn ⁽¹¹⁾ — « est un village rustique et paisible, niché dans la verdure », se souvient tout spécialement de Pol ou Charles-Marie-Polydore De Mont qui y naquit le 15 avril 1857. Considéré comme l'un des principaux animateurs de la

⁽¹⁰⁾ Dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXVII^e année, n° 15, 1^{er} août 1921.

⁽¹¹⁾ Voir *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXX^e année, n° 21, 1^{er} novembre 1924.



WAMBEEK

Portail d'entrée. C'est sur les plinthes des montants en pierres bleues que se lisent les chronogrammes donnant la date de 1673.

vie littéraire flamande durant le quatrième quart du XIX^e siècle, poète, essayiste, critique d'art, dramaturge, publiciste, Pol De Mont fit ses études à Malines et à Louvain — villes où il publia ses premières œuvres — et devint professeur à l'athénée d'Anvers puis conservateur du Musée des Beaux-Arts de la métropole scaldéenne. On lui doit, entre autres recueils de poèmes, *Loreley*, *Idyllen*, *Fladderende Vinders*, *Claribella*, *Iris*, *Zomerelammen*, etc. Pour le théâtre, il écrivit notamment *Prinses Zonneschijn* ainsi qu'une adaptation rimée de *Reinaert de Vos*. Il est mort à Berlin en 1931.

Pol De Mont resta attaché, toute sa vie durant, à son Payottenland natal qu'il célébra par exemple, avec ferveur, aux vers de *Het Dorp*, description lyrique de la région vue à partir du sommet, situé à 110 mètres au-dessus du niveau de la mer, de la Kesterheide. Ce poème commence de la sorte :

*Wat stond ik vaak, in 't morgen zonnegloren,
op Leëberg-beutel of by d'Ijzeren man !
Uit ieder dorpken spichte een spitse toren...
op elke konter zwoegde een paardenspan...
Op twintig billen toonden twintig molens
hun draaiend wiekenkruis, rensachtig groot...
In al de weiden vaarzen, paarden, volens...
Op al de daken toug pannerood... (57).*

On retrouve le paysage du Payottenland dans d'autres poèmes de Pol De Mont dont celui-ci publié en 1882 dans la revue *Jong Vlaanderen* et traduit par G. Stanislaus en français sous le titre :

*Le chemin creux
Entre deux verdoyantes berges,
Je sais un petit chemin creux
Où s'égarer les amoureux,
Où vont aussi rêver les vierges.

Les fiancés, dans ce chemin,
Le dimanche s'en vont par couples,
Leurs bras cerclant leurs tailles souples
Ou marchant la main dans la main.

Ce sentier, frais et solitaire,
Se tapisse de fleurs, l'été.
Qu'importe aux amants sa beauté ?
Ils n'y cherchent que le mystère ! (58)*

(57) Ce poème figure dans l'anthologie scolaire *Dicht en Proza*, par M. Brants et O. Van Hanwaert, Office de Publicité, Bruxelles, nouvelle édition, 1934.

(58) Cette traduction a été publiée par Jules Stecher dans *Nas Poëtes flamands 1830-1880*, Edit. De Seyn-Verhaegstraete, Roulers, 1887.

Norons encore, en ce qui concerne Wambeek, que le bâtonnier Louis Braffort, spécialiste du droit pénal, y fut exécuté, le 24 août 1944, par des « collaborateurs ».

Pamel, dans les parages, se souvient d'avoir donné asile, aux XVII^e et XVIII^e siècles, à une petite communauté de récollets ayant acquis une solide réputation et une large influence par ses prédications. Elle était établie au hameau de Ledeborg (59). Le village, où



PAMEL
Le moulin du Zouave Pontifical

(59) Voir Arthur Cosyn, *Les anciens Ermitages*, dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXVII^e année n° 6, 15 mars 1921.

se situe l'action d'une pièce de théâtre de Cyriel Buysse, a donné le jour, si nous en croyons Jules Stecher ⁽¹⁰⁾, à Matthys de Castelain. Jules Stecher n'a-t-il pas confondu, toutelois, Pamel et Pamele, lieu-dit d'Audenarde, sur la rive droite de l'Escaut ? Quoi qu'il en soit, né en 1485, décédé en 1550, cet ecclésiastique a passé la majeure partie de son existence en Flandre orientale, à Audenaerde, où il fut chapelain de plusieurs confréries et « facteur » des deux chambres locales de rhétorique. C'était un joyeux compère très estimé de ses contemporains qui le considéraient comme un « *excellente poesi moderne* ». Il prétendit légiférer le Parnasse flamand. Très abondante, sa production comporte une tragédie : *Historye van Pyramus ende Thisbe*, trente-neuf farces ou *Eshutementen*, trente-huit dialogues de table ou *Tafelspelen*, douze grands jeux dramatiques, trente *Wagenspelen* exécutés lors des processions, un art poétique : *De Const van Rhetoriken*, des ballades et des chansons amoureuses, badines et sérieuses. Vraisemblablement composé en 1548, son *Const van Rhetoriken* comporte plus de deux mille vers et contient des préceptes judicieux selon lesquels la science de la versification doit tendre surtout à caresser l'oreille et la durée du vers doit tenir compte du souffle ou de l'haleine.

Pamel est, certainement cette fois, le village natal de notre contemporain Hubert Van Herreweghen, actuellement domicilié à Molenbeek-Saint-Jean. Ayant vu le jour le 16 février 1920, poète, essayiste, journaliste collaborant à la presse écrite et à la presse radiophonique, Hubert Van Herreweghen a obtenu le Prix de littérature néerlandaise de la Province de Brabant en 1945, le Prix des Scriptorum Catholici en 1954 et, entre autres récompenses, le Prix de Wemmel en 1959. Citons, parmi ses recueils, *Het Jaar des Gedachtenis*, *De Minnaar en de Vrouw*, *Liedjes van de Liefde en van de Dood*, *Gedichten* (deux séries), *Brieven uit Portugal*, etc.

Autre village proche de Ternat, Lombeek Sainte-Marie ou Notre-Dame fut, au XIII^e siècle surtout, un centre de pèlerinage très fréquenté. Son église, dédiée à la Vierge et à Saint-Hubert (que le Brabant dispute à l'Ardenne), possède un magnifique retable auquel se sont intéressés quantité d'auteurs dont Gustave Des Marez, Arthur Gwyn, Henry Rousseau, Joseph Destrée et le comte Joseph de

⁽¹⁰⁾ *Histoire de la Littérature néerlandaise en Belgique*, Edt. I. Lebegue et Cie, Bruxelles, 1886.

Borchgrave d'Altena qui s'est consacré à l'étude des retables brabançons et qui a publié, sur ce sujet, un ouvrage faisant autorité.

Selon certains commentateurs des chapitres 49, 50 et 51 du cinquième livre de César, le camp romain que la plupart des archéologues situent à Asse aurait été établi, en réalité, à Lombeek Sainte-Marie où l'on a exhumé de nombreuses antiquités. Il est certain qu'il y eut là une villa romaine dont l'emplacement aurait servi à la construction du château de Rokkenborgh décrit par Jean-Baptiste Gramaye, en 1708, dans son petit in-folio *Antiquitates illustrissimae ducatus Brabantiae*. Selon la légende, c'est dans ce château que Geneviève de Brabant aurait vu le jour.

Si Lombeek-Sainte-Marie, dont la cure fut occupée à la fin du XVIII^e siècle par le frère de l'avocat J.E. Vonck rencontré à Bekkerzeel, n'a pas donné le jour à Gérard Walschap ainsi que le *Dictionnaire des Littérateurs* ⁽¹¹⁾ l'affirme, le village a vu naître Jan-Frans et August Van Cauwelaert.

Issu — le 10 janvier 1880 — d'une famille paysanne fermement catholique et flamande, Frans Van Cauwelaert, tout au long de sa carrière, pédagogique d'abord, politique ensuite, devait se poser en défenseur irréductible des traditions chrétiennes et des revendications flamandes. Cet homme, dont la destinée a été fortement influencée par les origines, fut un des fondateurs du journal *De Standaard* et de l'hebdomadaire *Het Vrije België* édité en Hollande durant la première guerre mondiale. Il fut député, conseiller communal et bourgmestre d'Anvers, plusieurs fois ministre, président de la Chambre des Représentants, etc. On lui doit plusieurs ouvrages sur les problèmes économiques et la politique internationale ainsi qu'un recueil de *Voordrachten en Verhandelingen*. Il faisait partie de l'Académie flamande. Il est décédé en mai 1961 à Anvers.

C'est également à Anvers qu'August Van Cauwelaert a terminé son existence en 1945. Il avait vu le jour le 31 décembre 1885 à Lombeek-Sainte-Marie, avait fait ses humanités anciennes — comme son frère J. Frans — au petit séminaire d'Hoogstraten puis son Droit à l'université de Louvain. Il devait faire la guerre de 1914-1918 avec le grade de sous-lieutenant, être blessé en avril 1916 et demeurer

⁽¹¹⁾ Référence en ⁽¹⁰⁾.

hospitalisé pendant deux ans. Les hostilités terminées, il reprit les fonctions de Juge de Paix qu'il avait déjà exercées auparavant à Anvers.

Auteur de deux romans très appréciés, de nouvelles, de récits, de deux essais, August Van Cauwelaert s'est fait connaître surtout comme poète. Il a signé, en cette dernière qualité, différents recueils: *Verzen, Liederen van Droom en Dood, Liederen voor Maria, Liederen van Deemoed, Verzen van het Leren en de Overvaart...*

Wambeek, Pamel en Lombeek-Sainte-Marie ont donné, à la littérature, quelques uns de leurs fils. D'autres villages de la région ont, quant à eux, accueilli des écrivains venus d'ailleurs. L'un de ces villages est Strijtem, célèbre à cause de son église dotée de curieux vitraux par l'érudit abbé Cuyllits, ancien professeur à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, nommé curé du village en 1898. « *Fra Angelico moderne*, a écrit Albert Buvé-Pauwels ⁽¹²⁾, mettant en œuvre sa maxime: « Une église doit être comme un catéchisme ouvert à tous », il résolut d'orner son sanctuaire pour toutes ses ouailles... ». Quelque peu situé hors du temps et du monde, Strijtem est devenu le lieu d'habitat du poète Bert Decorte. Celui-ci, qui demeure dans la Loostraat, est né à Retie en 1915. Il est l'auteur de nombreux recueils — parmi lesquels *Orfens gaat voorbij, Een stillere Dag, Refreineen, Aards Gebedenboek, Thijl Ulenspieghel, Maria en de Kerselaar*, etc. — et de traductions de Baudelaire, Villon et Louise Labé.

Plus accueillant encore aux écrivains, Dilbeek — au-delà de Bodegem-Saint-Martin (où, avant 1923, Henry Carton de Wiart eut une résidence pendant quelque temps et où le poète René Verboom se réfugia en 1936, après le décès de sa première femme, chez sa sœur Angèle qui habitait, avec son mari Jean Tobback, une aile du château) ou de Schepdaal (où se situe le centre de la culture des fraises et, par ailleurs, le musée des tramways vicinaux) — est, a dit Lucien Christophe ⁽¹³⁾, « un joli village... qui, jusqu'à présent, n'a pas défendu trop mal contre les envahisseurs son bien le plus secret ».

Nombre d'autres auteurs ont vanté le charme rustique de Dilbeek: Charles Decoster, Sander Pierron, et tous ceux qui ont

⁽¹²⁾ *Revue du Touring Club de Belgique*, 45^e année, n° 18, 15 septembre 1939.
⁽¹³⁾ Ouvrage cité en (11)



DILBEEK
Le télégraphe Ghappe à Dilbeek, au XI

signé des ouvrages consacrés à Bruxelles et à ses environs dont Marcel Vanhamme et Charles d'Ydewalle. « Avec sa tour épaisse et sa statue de Sainte-Alène en bois polychrome, a fait remarquer ce dernier ⁽¹⁴⁾, avec ses champs de fraisiers, Dilbeek nous plonge dans le milieu brabançon décrit par le peintre Jan Brusselmans ⁽¹⁵⁾ ».

En trente ans, Dilbeek a vu se modifier profondément nombre de ses sites et s'accroître considérablement le nombre de ses habitants qui, dès avant la guerre de 1940-1945, avait quadruplé. De nouveaux quartiers se sont développés, principalement le long de la chaussée de Ninove, et beaucoup de vieilles fermes ont été sacrifiées à la pioche du démolisseur. Il n'empêche que le cœur du village ainsi que la campagne, du côté de Grand-Bigard, Bodegem-Saint-Martin et Ifterbeek, ont gardé — presque intactes — leurs caractéristiques pittoresques.

A Dilbeek, comme à Wemmel et dans quelques autres agglomérations rurales proches de la grande ville, ce n'est qu'avec

⁽¹⁴⁾ Dans *A la Rencontre de Bruxelles*, Edit. Renaissance du Livre, Bruxelles, 1958.

⁽¹⁵⁾ Brusselmans, peintre enthousiasmé par les séductions chatoyantes de l'impressionnisme, est fréquemment appelé « le maître de Dilbeek ». Le village a attiré quantité d'artistes: René Van de Sande, Edgar Bytebier, Muguy Hoebeke, Lismonde, Jean Marlier...

l'implantation des Bruxellois ou — plus exactement — des étrangers à la localité que le phénomène « littéraire » est apparu. Cette implantation a commencé réellement vers 1930. L'histoire de la localité, avant l'année du centenaire de notre indépendance nationale, ne révèle aucun nom d'écrivain authentique. Cette histoire, toutefois, contient quelques éléments pouvant être considérés comme littérairement inspirants. Écrivant ceci, nous pensons surtout à la légende de Sainte-Alène, fille de Lewold, qui a suggéré à Paulin Daude un *Mystère* en trois actes et une apothéose, et à laquelle nous avons fait allusion dans un de nos poèmes :

*De Dilbeek à Forest, chevauchant dans la plaine,
Les soldats de Lewold poursuivent Sainte-Alène... (10).*

Vers 1930 et par la suite, des écrivains — en nombre assez élevé — se sont installés à Dilbeek où travailla, pendant quelques années, une maison d'éditions ayant sorti notamment, entre autres ouvrages, *L'Évolution spirituelle* de Georges Léotard et *Figure de Bruxelles* de Marcel Schmitz. Si l'on ne parle plus, aujourd'hui, des Éditions Marguerite, tous les fervents des muses connaissent celles de *La Maison du Poète* dont nombre de volumes ou de plaquettes portent une adresse dilbeekoise : celle de Pierre-Louis Flouquet, leur animateur.

Pierre-Louis Flouquet, qui est né à Paris en 1900, est domicilié à Dilbeek depuis plus de trente ans. Il s'y est marié à une Flamande, qu'il a eu le malheur de perdre voici quelques années, dont l'une des sœurs a épousé le cinéaste-écrivain Charles De Keukeleire.

Grâce à Pierre-Louis Flouquet, l'ancienne rue de la Lune est célèbre dans le monde entier. C'est là que s'élève, construite d'après les plans établis par son propriétaire, la *Maison du Poète* qui est le centre d'une débordante activité. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Rappelons seulement que Pierre-Louis Flouquet, animateur dynamique, a fondé *Le Journal des Poètes*, les *Cahiers du Journal des Poètes*, les *Cahiers des Poètes Catholiques* et d'autres collections finalement réunies en faisceau sous l'étiquette de *La Maison du Poète*.

(10) Voir *Légendes brabançonnaises* dans *La Revue nationale*, 24^e année, n° 228, août 1952. Ce poème a été reproduit par Berthe Delépinne dans son *Florilège de Bruxelles*.

Il a porté, sur les fonts baptismaux, d'autres publications dont une : *La Maison*, s'adresse plus spécialement aux architectes, aux décorateurs, aux ensembliers et aux esthètes. Il s'est fait connaître comme peintre. Il a signé plusieurs recueils de poèmes. Il a collaboré et collabore toujours à différents hebdomadaires et mensuels. Il a créé, secondé par Arthur Haulot, les *Biennales internationales de Poésie de Knokke-Le-Zoute*... Mais c'est tout un livre que mériterait cet homme pour qui l'action n'a jamais cessé d'être un besoin (11) !

Beaucoup d'autres écrivains ou poètes ont vécu ou vivent à Dilbeek où, soit dit par parenthèse, nous avons passé une partie de notre jeunesse et composé nos premiers poèmes. Il convient de citer, en premier lieu, le poète des *Saisons mystiques* et de *L'Hymnaire étoilé*, Georges Ramaekers. Celui-ci, né à Saint-Josse-ten-Noode en 1875, devait passer les dernières années de sa vie à Dilbeek où il s'éteignit au mois d'août 1955. Georges Ramaekers, qui avait été le fondateur et l'animateur des « *Mardis des Lettres belges* » qui firent les beaux soirs des *Caves de Maastricht* et eurent une heureuse influence sur notre vie littéraire, avait fréquemment célébré le Brabant rustique avec ses fermes où :

*Sur le bahut flamand une faïence probe
Se mire au jeu luisant des cruches de métal,
Sur la porte du fond, Notre-Dame de Hal
Prie entre deux bouquets de papier d'or, sous globe (12).*

Georges Ramaekers a vécu et est mort à Dilbeek où, le 13 août 1955, après une messe d'obsèques maritale célébrée en l'église Sainte-Thérèse, il devait être inhumé, au cimetière de la commune, sous une petite croix de bois, celle des indigents. Quelques années plus tard, un comité présidé par Henri Davignon devait faire ériger, sur sa tombe, une dalle surmontée d'une croix de granit avec inscription en lettres de bronze. Quelques amis et confrères du disparu assistèrent à l'inauguration de ce mémorial. « *Le site bocager de la campagne brabançonne*, a dit Paul Erève (13), frissonnait sous les

(11) Voir notre article : *A Dilbeek, avec Pierre-Louis Flouquet*, dans *La Revue nationale*, 24^e année, n° 228, août 1952.

(12) Extrait de *La Ferme vide*, poème figurant dans le recueil : *Les Saisons mystiques*, publié en 1908.

(13) Dans les *Cahiers Jean Tousseul*, 14^e année, n° 3, 1959.

rayons du soleil et semblait associer la Création à cette pieuse et émouvante cérémonie que l'âme élue du poète a dû hanter avec bonheur ». Il y avait là, notamment, Thomas Braun qui, après sa mort survenue le 11 septembre 1961 à Ixelles, devait être inhumé, selon son souhait, dans le même cimetière où allait être entermé à son tour, quelques mois plus tard, notre ami José Gers, poète de la voile et, comme Thomas Braun, tout-à-fait étranger au village de Dilbeek. Notons encore que le cimetière de Dilbeek garde les restes de Jean Martien qui s'était consacré au théâtre populaire avec une science consommée des moyens modernes et avait été le metteur en scène du cercle d'art dramatique *Le Libre Elan*.

Outre Pierre-Louis Flouquet, demeurent actuellement à Dilbeek notre consœur Janine Marchal-Desguin, membre de l'Union belge des Écrivains du Tourisme ; la romancière Rolande Cielny — dont le nom véritable est Van Cauwelaert — à laquelle on doit également des recueils de contes et de poèmes ; Roger Van Malder, dessinateur et peintre mais aussi critique d'art ; Emile Dewinter, lauréat du Prix Max Waller organisé en 1956 par *Les Cahiers de La Chauxmière* pour une étude sur *Le Romancier et son Double* ; et Jean-Louis Vanham. Ce dernier, qui demeure Avenue de Cambrai, est né à Etterbeek en 1937. Auparavant, de 1940 à 1950, il habitait Cortenberg. Entré en poésie dès l'âge de seize ans avec *Essais d'Octobre*, Jean-Louis Vanham, qui est infirme de naissance, s'est rapidement imposé à l'attention. Il a fait paraître, à ce jour, une quinzaine de recueils et a obtenu plusieurs distinctions dont le Prix Eugène Schmitz, le Prix Max Rose et le Prix international René Lyr. Ses inspirations naissent généralement de ses paysages intérieurs. Toutefois, il a dédié, à son village d'adoption, ce poème encore inédit :

Dilbeek

Dilbeek, mon berceau de poète,
Mon nid d'homme à hauteur des cieux,
Je t'ai confié, par les yeux,
Toutes mes ombres et mes fêtes.

Et, par le cœur, je t'ai donné
L'herbe fauchée de ma jeunesse
Qui n'a connu d'autre liesse
Que celle de t'avoir aimé.

A côté des auteurs de langue française, il y a ceux d'expression néerlandaise. Trois d'entre eux au moins ont été domiciliés ou sont toujours domiciliés à Dilbeek. Il s'agit de Roel De Ridder — pseudonyme de Michel Liefonghe — auquel on doit plusieurs romans, né à Menin en 1891 ; de Luc Indestege, qui a vu le jour à Zonhoven en 1901, poète de *Vale dicere* et de *Orpheus en Eurydike*, traducteur de Louise Labé et, par ailleurs, essayiste s'intéressant spécialement à Erasme ; et de Gillis Van Bruyssel.

Dilbeek — nous l'avons fait remarquer — a inspiré le peintre Jan Brusselmans. Le même village a peut-être été, jadis, l'un des lieux de prédilection de De Crayer, l'élève de Rubens, et l'« un des séjours favoris du grand peintre de l'école flamande, Pierre Brueghel le Vieux (XV^e siècle) ». En effet, « Les paysages de fond représentés sur plusieurs de ses tableaux », seraient, d'après Maurice Dessart ⁽⁷⁰⁾ qui s'en réfère prudemment à l'avis « d'éminents archéologues », la reproduction de certains sites de Dilbeek et, aussi, d'Etterbeek et de Pède-Sainte-Anne.

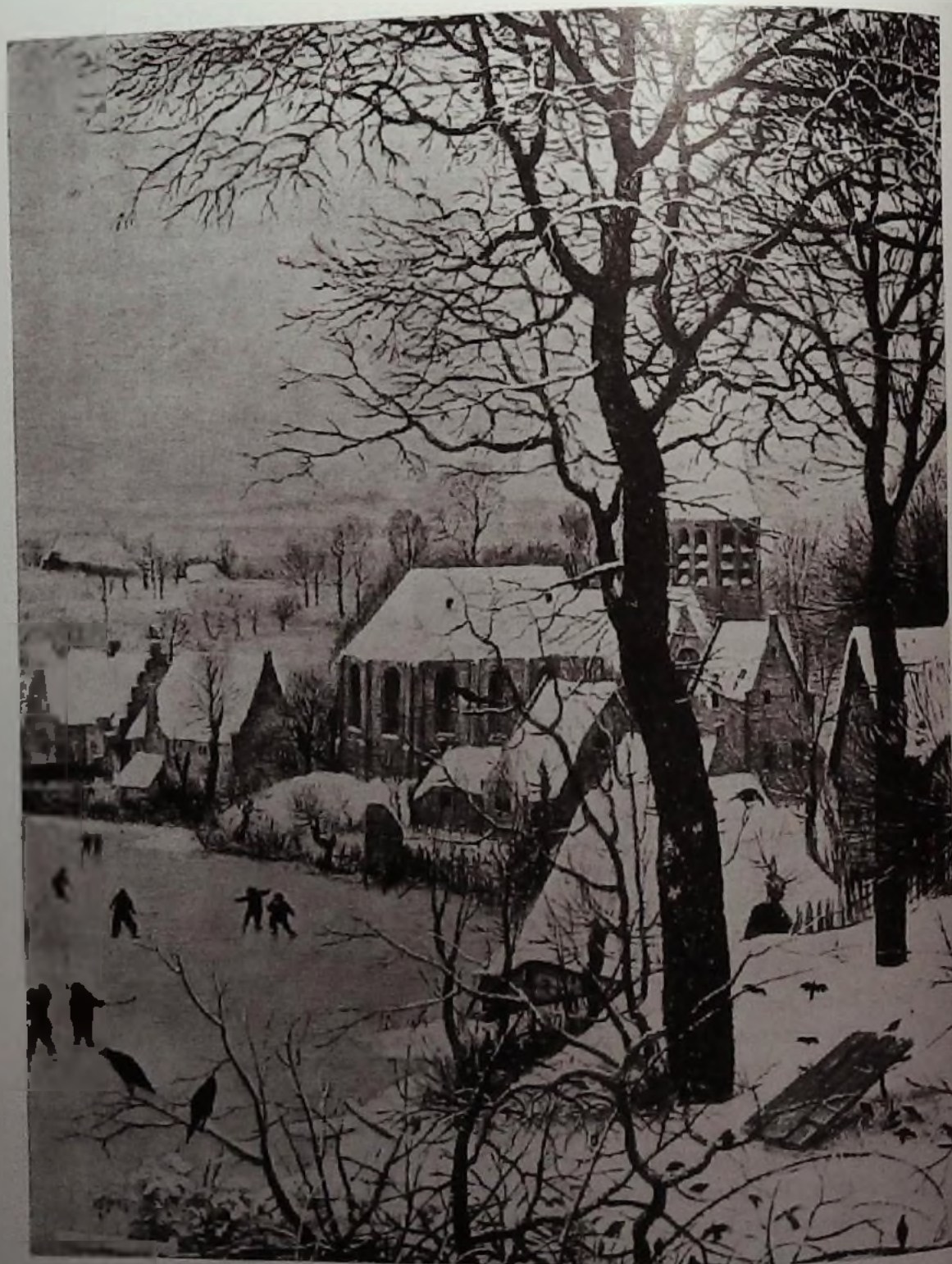
En réalité, Pède-Sainte-Anne est un hameau d'Etterbeek mais qui a plus de célébrité que le village dont il dépend. Brueghel y aurait réalisé plusieurs de ses œuvres. La minuscule agglomération, qu'arrose un « étroit ruisseau qui s'en va se perdre sous la feuillée, qui murmure dans les prairies et bourdonne sous les ponts rustiques », possède une belle église dominée par un « svelte clocher qui s'élance dans le ciel comme le vol d'une hirondelle » ⁽⁷¹⁾.

Le souvenir de Brueghel a fait, de Pède-Sainte-Anne, l'un des lieux les plus émouvants du Brabant et, aussi, les plus sollicités par ces « créateurs » impénitents que sont les peintres ⁽⁷²⁾ et, davantage encore, les écrivains. Combien d'auteurs, évoquant le maître de la peinture branbangonne, n'ont pas décrit, dans le détail, le site où Robert de Saint-Guidon a situé l'action d'un roman demeuré inédit et vers lequel Maurice des Ombiaux a conduit son *Guidon d'Anderlecht*. Il l'a mené également à Dilbeek et de Ninove à Vilvorde en passant par Bruxelles.

⁽⁷⁰⁾ Voir *Brabant*, 9^e année, n° 10, octobre 1957.

⁽⁷¹⁾ Article cité en ⁽⁷²⁾.

⁽⁷²⁾ Cf. notre article : *Pède-Sainte-Anne ou Brueghel ou toujours*, dans *La Revue nationale*, 24^e année, n° 228, août 1952.



Paysage d'hiver avec potins et trappe aux oiseaux (tableau de Bruegel l'ancien)
 Différents auteurs ont voulu y reconnaître le site de Pède-Sainte-Anne (voir note 73), mais cette localisation semble sujette à caution. Il se pourrait que l'artiste ait soit inspiré de certains éléments du paysage de Pède-Sainte-Anne pour composer cette œuvre assurément bien brabançonne par l'atmosphère et l'esprit.

Beaucoup d'auteurs ont parlé de Pède-Sainte-Anne à propos de Brueghel. Ne procédons pas à leur dénombrement mais citons seulement Sander Pierron, Franz Hellens, Paul Fierens, Lucien Christophe et, aussi, ce journaliste à l'âme de poète qu'est Paul Caso ⁽⁷³⁾. Il faut associer, aux prosateurs, quelques poètes. Pour nombre de ces derniers, Brueghel n'est pas demeuré seulement le peintre de Pède-Sainte-Anne. Il est devenu, en quelque sorte, l'incarnation même d'un certain Brabant vallonné, coupé de boqueteaux, doré par la moisson, hanté par les corbeaux, enveloppé de neige ou fêtant avec exubérance et truculence la kermesse. François De Brauw nous fournit un exemple de cette identification Brueghel-Brabant avec un poème intitulé *Février* ⁽⁷⁴⁾ qui se termine de la sorte :

*Des champs, des champs partout,
 De blanche neige saupoudrés.
 Pareils à une mer écumante,
 Des marins à jamais ignorée.*

*Coiffé de ciel bas,
 On montent de lentes fumées.
 Le village, au loin, s'endort,
 Noir et blanc, comme un Brueghel.*

Un autre exemple (parmi beaucoup d'autres) nous est offert par Raymond Quinot avec *Le Massacre des Innocents* ⁽⁷⁵⁾ :

*Ces petits bonshommes naïfs :
 Tu les aimais avec tristesse
 Quand Hans t'accompagnait pensif
 Pour boire à leurs grasses kermesses.*

⁽⁷³⁾ Cf. son *Histoire d'un Tableau* dans *Le Soir* du 1^{er} novembre 1963. L'œuvre dont question dans cet article met en scène *Les Pêcheurs* (elle est également appelée : *Paysage avec l'Oiseleur*) dans un décor que l'auteur identifie comme étant celui de Pède-Sainte-Anne mais qui lui est cependant très différent : silhouette et orientation de l'église, disposition des maisons, ruisseau métamorphosé en rivière, etc. En réalité, le site de Pède-Sainte-Anne n'apparaît guère, avec une indiscutable évidence, que dans la *Purtole des Aveugles* (identification faite par Van Haselaer en 1931). Le spectacle de ce tableau devait inspirer Michel de Ghelderode.

⁽⁷⁴⁾ Publié dans *AEZ-Echos*, 12^e année, mars 1959.

⁽⁷⁵⁾ Publié dans *L'Essai*, 5^e année, n° 30, novembre-décembre 1964.

*Par temps de neige ou de moisson,
Les noirs corbeaux guettent la cible :
Les arbres du sol brabançon
Implorent le ciel de la bible.*

*Mère, ton cri me perce, aigu !
Ils brisent l'huis, pointent l'épée,
Arrachent le Jesus tout nu
Et l'emportent vers la curée.*

*Depuis Keizer Karel et fils
La folle fait tourner le monde :
Finissent en de profundis
Les jeux, les rires et les rondes.*

*Frères aveugles tâtonnant,
Frères culs-de-jatte à roulettes,
Encor un seul tour en avant :
La Mort ouvre ses oubliettes.*

Venant de Dilbeek vers Pède-Sainte-Anne, nous avons découvert à l'horizon les hauteurs boisées de Vlezebeek. Alphonse Wauters, le savant historien du Brabant, a fourni, au sujet de ce village et de l'Hove ten Nederloo en particulier, de curieux renseignements. Construit en 1386, ce petit manoir a appartenu au chevalier Josse Vander Eycken que les généalogistes considèrent comme « l'aïeul de l'Europe couronnée » ⁽¹⁶⁾. Ajoutons que c'est près de Vlezebeek que devait être assassiné, le 26 mars 1388, le premier échevin de Bruxelles, Everard t'Serclaes, qui s'était opposé aux prétentions de Sweder d'Abscoude, seigneur de Gaesbeek. Comment, en route vers Lennik, ne pas évoquer cette page, couleur de sang, de l'histoire brabançonne ?

Lennik ! Deux villages portent ce nom. Le premier est dédié à Saint-Martin et le second, plus important, à Saint-Quentin. Leurs destinées ont été confondues pendant de très longs siècles. Les deux localités furent au centre d'un vaste domaine gallo-romain, firent partie de la prébende thioise de l'abbaye de Sainte-Gertrude à Nivelles et d'une même seigneurie dont l'un des titulaires fut le Très Noble

⁽¹⁶⁾ Ouvrage cité en ⁽²⁴⁾.

Charles-Joseph-Ghislain De Man auquel devait être dédié un ouvrage relatant la vie et les miracles de Saint-Gudon édité quelques années après la deuxième translation des restes de celui-ci en 1595. Maintes batailles se déroulèrent sur ces terres situées, jadis, à la frontière du duché de Brabant. Le Comte de Flandre, en effet, tenait Liedekerke et Borchtlombeek tandis que le Hainaut s'avancait jusqu'à Hal et Pepingen.

Quelques souvenirs littéraires se rattachent aux deux villages. Lennik-Saint-Martin a donné le jour, le 30 novembre 1514, à André Maes ou Masius. Comme il n'y avait pas encore d'école dans le village, l'enfant fréquenta sans doute celle de Lennik-Saint-Quentin avant de s'en aller à Louvain étudier la philosophie puis le Droit, les langues, tant anciennes que vivantes, la géographie, l'histoire et l'exégèse biblique. Par la suite, il devint — en 1537 — secrétaire de l'archevêque de Lund, Jean de Wèze. Après la mort de celui-ci, il se rendit à Rome où il se mit à l'étude du chaldéen, de l'arabe et du syriaque. Revenu en Allemagne en 1550, il s'y maria en 1558. Ce travailleur infatigable devait disparaître en 1573 après avoir fait éditer la célèbre *Bible polyglotte*, une grammaire syriaque et plusieurs dictionnaires.

Lennik-Saint-Martin ne se rappelle pas seulement de cet éminent philologue du XVI^e siècle. Il garde aussi, en mémoire, la figure d'un ancien professeur de l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, devenu curé de la paroisse en 1911, l'abbé François Vennekens. Celui-ci trouva « près de l'église, un vieux presbytère entouré d'arbres et de fleurs. Là « onze pastoor » — comme disaient les gens de Lennik, semeurs de blé ou planteurs de houblon — aurait pu se contenter de célébrer la messe, de visiter ses ouailles, d'élever des abeilles ou de bouturer des géraniums. Non. L'abbé Vennekens a une idée, une idée qui lui est chère et qu'il a décidé de réaliser, coûte que coûte : réunir assez de documents pour écrire l'histoire du château de Gaesbeek » ⁽¹⁷⁾. L'abbé Vennekens travailla à l'ouvrage qu'il avait conçu jusqu'à son décès, survenu le 24 avril 1932 à l'abbaye d'Affligem où il s'était retiré à l'âge de 79 ans. Son travail : *La Seigneurie de Gaesbeek (1236-1795)*, fut publié en 1935 par les bénédictins d'Affligem. Disons encore, avant de quitter Lennik-Saint-Martin, que le cardinal Léon-Joseph Suenens, archevêque de

⁽¹⁷⁾ Dans *La Nation belge* du 28 avril 1936.

Malines-Bruxelles, provient d'une vieille famille locale. Lui-même, toutefois, a vu le jour à Ixelles en 1904. On lui doit différents ouvrages rédigés en français: *Théologie de l'Apostolat*, *Vie d'Edel Quinn*, *La Question scolaire*, etc.

Tout à côté du village où nous venons de faire halte, « Lennik-Saint-Quentin, gros bourg, juché sur un plateau qui domine le pays d'alentour, est la capitale d'un verger merveilleux. Il faut parcourir en juin, a conseillé Arthur De Rudder ⁽¹⁾, ses champs où les fraisiers abondent, où les cerisiers laissent pendre les saphirs de leurs baies succulentes, où les boublonnières élèvent leurs hautes perches entre lesquelles grimpe la plante verte et odorante. C'est une terre d'élection créée pour la joie des hommes; elle excite leur gourmandise; elle charme leurs yeux. Terre antique où la piété des habitants éleva des temples trapus et massifs, surmontés de tours solides qui s'affinent ou de clochers élégants, expression de la prière, corps fruste du paysan, âme ardente du chrétien... ».

Lennik-Saint-Quentin, où le chroniqueur Hendrik van Velthem situe le lieu d'une légende mariale, a donné naissance à trois écrivains au moins: le baron Jules de Saint-Genois des Mottes, François-Joseph De Gronckel et Fernand Rigot.

Né en 1813, Jules de Saint-Genois, qui devait s'installer dans la région gantoise et y terminer son existence en 1867, organisa la publication de la très précieuse *Biographie nationale* et, passionné d'histoire, rédigea des évocations romancées et des études dont une, éditée en 1837, est consacrée à *La Cour du Duc Jean IV, Chronique brabançonne 1418-1421*.

L'avocat François-Joseph De Gronckel, né à Lennik-Saint-Quentin en 1816 et y décédé en 1871, a publié, en 1852, un livre: *T Payottenland*, contenant de curieuses indications sur l'histoire et le folklore de la région.

Né dans le même village en 1894, l'excellent poète Fernand Rigot s'est servi de la langue française — comme d'autres auteurs nés dans la partie rhinoise du Brabant, voire en Flandre — pour

chanter les *Terres sans Eaux* et l'*Aire des Vents*. Il s'est également occupé de critique et de phonétique.

Après les deux Lennik, voici Gooik et Gaesbeek.

Ancien domaine de l'abbaye de Nivelles, Gooik a donné le jour à Monseigneur Abbeloos, recteur de l'université de Louvain, décédé en 1906 dans l'ancienne capitale brabançonne. Edmond Picard vint quelquefois dans ce village, à l'invitation du curé qui était devenu l'un de ses amis. Celui-ci n'était-il pas l'abbé Gentil Vande Vyvere qui, en 1886, avait publié une notice relative à la croix en cuivre gravé du XIII^e siècle qui est conservée au presbytère? Par ailleurs, c'est à Gooik que Pol De Mont composa ou, à tout le moins, eut l'idée de son célèbre poème: *Het Dorp*, dont il a été question précédemment. C'est à Gooik, en effet, que s'élève la colline de l'Ijzen Man ou de l'Yzerenman. « *Gravissons cette colline et contemplons le paysage*, a dit — ayant l'air de commenter l'œuvre citée de Pol De Mont — Charles d'Ydewalle ⁽²⁾. *C'est l'univers de Bruegel, ses labours, ses boqueteaux, ses bûcherons, ses bouviers et ses maraîchers, terre brune, boqueteaux verts...* ».

« *Pressons le pas*, continuait Charles d'Ydewalle. *Nous touchons à Gaesbeek...* ».

Gaesbeek: Un arrêt s'impose dans ce village où, plus exactement, autour et à l'intérieur du vieux château (fondé, selon Butkens, avant 1244) ayant très grande allure avec, comme l'écrivait Camille Lemonnier dans son ouvrage sur *La Belgique* déjà maintes fois cité ici, « *ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec des saillies de pignons irréguliers, accrochés tant bien que mal à un fruste et vétuste donjon* ».

L'histoire de la seigneurie et du château de Gaesbeek a fait l'objet de nombreux ouvrages. Nous avons fait allusion à celui auquel l'abbé Vennekens a consacré vingt ans de sa vie et qui part de 1236 pour aller jusqu'en 1795. Il y a également — outre tous les classiques brabançons, dont Jean-Baptiste Gramaye — les travaux de J.F. Vincx, auteur d'une évocation rédigée en flamand et traduite en français par Aimé Van der Roost; de J. Van Cromp-

⁽¹⁾ Article mentionné en (1).

⁽²⁾ Ouvrage cité en (14).



GAESBEEK

Vue sur le château de Gaesbeek

hour, qui fut régisseur du domaine, auquel on doit une monographie révélant maints détails inédits; de P. Wytsman, qui a signé une étude sur *Le Château de Gaesbeek* en 1899; etc. Signalons, en outre, que Philippe Lesbroussart a fait paraître, en 1837, un livre: *Everard T'Serclaes, Chronique brabançonne*, rappelant quelques-unes des heures dramatiques de l'histoire de Gaesbeek.

Divers personnages dignes d'intéresser les romanciers ou les biographes ont possédé le château de Gaesbeek qui, ayant subi des infortunes nombreuses, subsiste toujours mais restauré, transformé, adapté aux exigences ou aux fluctuations du goût et de la mode par ses derniers propriétaires, le conseiller Louis-Alexandre

Schockart, le marquis Paul d'Arconati-Visconti et la marquise Jean-Martin d'Arconati-Visconti, née Marie Peyrat, qui — de son vivant, en 1921, avant sa mort survenue en 1923 — le légua à l'Etat belge.

Paul d'Arconati-Visconti, qui fut maire de Bruxelles et membre du Conseil général du département de la Dyle, était un personnage original, jouant volontiers au mécène. Marcel Vanhamme ⁽²¹⁾ a fait allusion à ses outrances qui étonnaient « aussi bien les paysans de la contrée que les étrangers de passage ». Berthe Delépinne, de son côté ⁽²²⁾, a évoqué cette figure pittoresque: « De son château de Gaesbeek à son hôtel de Bruxelles, le Marquis Arconati mène grand train de carrosse à six chevaux carapaçonnés de brocards éclatants. Le peuple applaudit aux chevauchées de celui qui peut se vanter de mettre chaque jour sept ou huit chevaux sur les dents alors que Napoléon n'en fatigue que quatre les jours où il chasse. Et lorsque ce prince des mille et une nuits, vêtu à la turque, des émeraudes à son turban, et dont les postillons sont des nègres, bon paysans de Gaesbeek passés au cirage, se promène à l'Allée Verte, une telle foule se presse que le Théâtre de la Monnaie se voit forcé de prier le Marquis de l'avertir des jours où il compte faire sa cavalcade... ».

Du temps où Paul d'Arconati — qui nous a laissé quelques mémoires — régnait sur Gaesbeek, le château reçut la visite, entre autres personnages, d'un capitaine à la « Royal Horse Artillery »: Cavalié Mercer, qui cantonnait à Strijtem peu de temps avant la bataille de Waterloo, en 1815. Cavalié Mercer appartenait à la race des militaires lettrés. Il nous a laissé de sa visite à Gaesbeek, dans son *Journal of the Waterloo Campaign* édité à Londres en 1870, une relation fort curieuse à laquelle se sont référés plusieurs de nos historiens ⁽²³⁾.

Joseph d'Arconati, neveu de Paul, hérita de Gaesbeek en 1821, à la mort de son oncle. Né à Milan en 1797, il avait été

⁽²⁰⁾ Ouvrage cité en ⁽²⁴⁾.

⁽²¹⁾ Dans *Histoire d'une Maison bruxelloise 1315-1949*, Imprimerie H. Wellens et W. Godenne, Bruxelles, 1950.

⁽²²⁾ Voir l'article: *Une Visite à Guesbeek en 1815* par Winand Aerts dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXXV^e année, n° 9, 1^{er} mai 1929.

Voir aussi: *Bruxelles pendant la Bataille de Waterloo* par Théo Fleischman et Winand Aerts, Edit. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1956.

l'ami de Silvio Pellico et d'autres patriotes italiens. Il devait se faire naturaliser belge l'année même où Gaesbeek lui échut. On raconte qu'il y offrit l'hospitalité à Manzoni.

Fils et héritier de Joseph d'Arconati-Visconti, Jean-Martin — auquel on doit une relation de voyage en Arabie Pétrée, rédigée en italien — devait épouser, en 1873, une Parisienne, Marie Peyrat. Le père de celle-ci, Alphonse Peyrat, était originaire de Toulouse. Journaliste, il avait été rédacteur en chef de *La Presse*, avait fondé *L'Avenir national* et avait dirigé *Le Siècle*. Il était devenu député de Paris en 1871, après la chute de Napoléon III, puis sénateur de la Seine. Lors du mariage de sa fille avec Jean-Martin, il était vice-président du Sénat français. Ajoutons qu'il fit paraître, entre autres ouvrages, des *Notes politiques* et une *Histoire élémentaire et critique de Jésus*.

Marie Peyrat, grâce à son père, était en relations avec nombre de célébrités politiques et littéraires de son époque. Lors de son mariage, elle avait eu, comme témoins, Victor Hugo et Emmanuel Arago ^(¹³).

Devenue veuve très tôt, après trois années de vie commune, Marie Peyrat partagea son temps entre ses propriétés de Paris et de Balbianello, sur le Lac de Côme, et — après 1884 — le château de Gaesbeek où, « *George Sand aristocratique, généreuse et radicale* » ^(¹⁴), elle accueillit fréquemment un Paul Hymans, un Charles Buls, un Emile De Mot et, entre autres, un Henri Pirenne et un Franz Cumont. On assure que ce dernier la décida à ne pas détruire la correspondance échangée par elle avec Léon Gambetta pour qui elle avait éprouvé plus que de la sympathie. Marie Peyrat avait même songé à se remarier avec le célèbre tribun — qui, de la sorte, serait devenu châtelain de Gaesbeek ^(¹⁵) — lorsque la mort de celui-ci, en 1882, avait ruiné ses projets.

⁽¹³⁾ Cf. Claude Lafuret dans *Le Mercure de France* du 15 août 1939.

⁽¹⁴⁾ Marcel Lobet : *Les Souvenirs français du Château de Gaesbeek* dans *Le Soir* du 9 mai 1952.

⁽¹⁵⁾ Cf. Léon Delevoy : *Gambetta, Seigneur de Gaesbeek* dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXXIV^e année, n° 12 du 15 juin 1928 et n° 22 du 15 novembre 1928.

Marie Peyrat, ainsi que nous l'avons signalé, devait léguer le domaine de Gaesbeek avec le château, sa riche bibliothèque et ses inépuisables archives à l'Etat belge. Acquis de la sorte au patrimoine national, Gaesbeek — où la mémoire de quelques écrivains est honorée par certaines dénominations — a eu notamment, comme conservateurs, Georges Lockem et Maurice Roelants. Le premier, Georges Lockem, a fait paraître nombre d'articles sur le château. Quant à Maurice Roelants, entré en fonctions en 1955, il a cherché — selon ses propres termes — à « *Abandonner l'immobilisme archéologique du musée-type* » et à faire, du château, un centre culturel. Toutefois, ses projets n'ont reçu qu'un commencement de réalisation. Si, au lendemain de leur promotion, les conservateurs de musées s'efforcent de prouver l'excellence du choix dont ils ont été les bénéficiaires, on sait que beaucoup d'entre eux en arrivent très rapidement à ne plus avoir qu'un souci : se conserver eux-mêmes. Signalons que, né à Gand en 1895, Maurice Roelants, qui a mérité d'être appelé « *Le Manriac flamand* », a signé des recueils de poèmes, des romans, des récits et plusieurs essais. Ajoutons que le conservateur actuel de Gaesbeek est le Docteur G. Renson.

Depuis qu'il a été légué à l'Etat belge, le château de Gaesbeek a été le lieu de quelques commémorations dont celle, ayant pris place en 1951, du centenaire du poète milanais Giovanni Berchet qui, associé à l'aventure du *Risorgimento*, avait été l'ami et le compagnon de Joseph d'Arconati. Berchet vécut plusieurs années à Gaesbeek, alors que les patriotes lombards subissaient les rigueurs de la persécution. Il y travailla beaucoup, ébauchant notamment ses versions des chants populaires danois. Par ailleurs, le domaine a reçu la visite de quelques célébrités parmi lesquelles Maurice Maeterlinck ^(¹⁶), le 30 septembre 1934. Vingt ans plus tôt, un collaborateur du journal *Le Soir* ^(¹⁷) avait fait remarquer au sujet de Gaesbeek : « *Les hautes, les belles murailles féodales ! Sans doute Mélisande en fit, de leur sommet, faire à Pelléas le don de sa chevelure...* ». Après avoir vu le château, Maurice Maeterlinck devait souhaiter que soit reproduite, dans le décor de *Pelléas et Mélisande*, la *Rouge Tour* rebaptisée *Tour Mélisande* par Georges Lockem, le conservateur d'alors, qui nourrissait une vive admiration pour le maître.

⁽¹⁶⁾ On lira, à ce sujet, notre article sur *Maurice Maeterlinck en Brabant* publié dans la revue *Brabant* de mai 1962.

⁽¹⁷⁾ En date du 4 juillet 1914 (signé : Marslie).

A l'ouest du château, en direction de Lennik-Saint-Quentin, s'élève, au pied d'une colline sans prétention, l'ancienne demeure du bailli. « C'est une bâtisse austère, écrivait Arthur Cosyn ⁽⁸⁸⁾, flanquée de tours en poirrière, que les Français incendièrent vers 1686. Elle a été acquise par M. le Comte H. Carton de Wiart, qui se propose de la restaurer et d'y fixer sa résidence d'été ». Edifiée par Thomas Spruyt, seigneur de Zantvliet, cette maison passa ensuite aux Monflin. Reconstituée après 1686, elle se trouvait à l'abandon lorsque Henry Carton de Wiart s'en rendit acquéreur en 1923. On a dit ⁽⁸⁹⁾ que Marie Peyrat éprouvait « une violente aversion pour son voisin le comte Carton de Wiart et aurait volontiers distribué une forte somme d'argent pour compromettre le succès électoral de celui qu'elle considérait comme son adversaire et qui s'employa cependant, sans rancune, à aplanir les difficultés administratives au moment de l'acceptation du legs par l'Etat ». A ce sujet, il y a lieu de faire observer que Marie Peyrat devait disparaître l'année même de l'acquisition de l'ancien bailliage par Henry Carton de Wiart. La châtelaine radicale et le député catholique ne furent jamais effectivement voisins. Il est vrai, toutefois, que la marquise n'avait aucune sympathie particulière pour les hommes politiques appartenant à la droite. Ajoutons, enfin, que l'auteur de *La Cité ardente* ne séjourna que de loin en loin, aux beaux jours, dans sa campagne de Gaesbeek. Il semble toutefois y avoir rédigé, en partie, plusieurs de ses ouvrages dont, sans doute, *Les Cariatides*. C'était sous l'occupation allemande, durant la seconde guerre mondiale, alors que, à Bruxelles, les difficultés de trouver du ravitaillement ne faisaient qu'augmenter.

L'ancien bailliage, retraite occasionnelle et champêtre du regretté Henry Carton de Wiart, se situe au cœur d'un paysage qui n'est pas sans rappeler ceux qui apparaissent dans les œuvres de Brueghel et que l'on retrouve, vallonné, herbeux et boisé, du côté de Berchem-Saint-Laurent, d'Elingen, d'Oudenaken et de Leeuw-Saint-Pierre. Une partie du territoire de ce dernier village a cependant subi l'invasion citadine à cause, surtout, de la présence de cette voie de grande circulation qu'est la route de Bruxelles à Hal permettant d'atteindre, via cette dernière cité mariale, Mons et Paris ou Ath, Tournai et

⁽⁸⁸⁾ Dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, XXX^e année, n° 8, 15 avril 1924.

⁽⁸⁹⁾ Article cité en ⁽⁸¹⁾.

Lille. Cette route, soit du par parenthèse, a vu passer — parmi tant d'autres usagers — quantité d'écrivains. Le 20 avril 1962, le journaliste Gaston Lefranc, rédacteur au *Laatste Nieuws*, ancien syndic de la presse judiciaire, y a trouvé accidentellement la mort dans le virage du Withoek, sur le territoire de Leeuw-Saint-Pierre, alors qu'il roulait en direction de Bruxelles, venant de Hal, sa ville natale.

Leeuw-Saint-Pierre a-t-il donné le jour à Jean de Leeuwis et, comme on l'a dit souvent, à Thomas de Cantimpré ? Celui-ci n'était-il pas originaire, ainsi que d'autres l'affirment, de Léau ⁽⁹⁰⁾ ? La plupart des auteurs consultés optent pour Leeuw-Saint-Pierre sans fournir de réelles précisions quant à l'endroit exact ni quant à la date de naissance de l'auteur du *Bonum universale de Apibus*, de De



LEEUEW-SANT-PIERRE
Le château Colonia

⁽⁹⁰⁾ Voir notre *Géographie Littéraire du Brabant. La Hesbaye thioise* dans *Le Folklore brabançon*, n° 148, décembre 1960. Cette étude a fait l'objet d'un tiré à part.

Naturis Rerum vraisemblablement composé d'après les leçons d'Albert le Grand et, entre autres ouvrages, d'une vie de Christine l'Admirable, la grande voyante de Saint-Trond souvent appelée « la Sainte volante », écrite huit ou neuf ans après le décès de celle-ci survenu en 1224. Thomas de Cantimpré, qui — la chose est définitivement acquise — était bel et bien Brabançon, devait faire ses études à Liège, les terminer en 1216, entrer chez les Augustins de Cantimpré près de Cambrai, séjourner à Saint-Trond et être envoyé, sans doute en 1232, à Cologne. Or, fait à signaler, l'église Saint-Pierre, à Cologne, avait possédé le domaine de Leeuw-Saint-Pierre suite à une donation effectuée, du temps de Charlemagne, par une certaine dame Angèle, et y avait encore quelques droits. Par la suite, Thomas de Cantimpré passa, en 1246, au couvent que son ordre possédait à Louvain. Il en fut le sous-prieur et le lecteur. On sait qu'il termina ses jours vers 1270.

En dehors de Thomas de Cantimpré, enfant présumé de la localité, nous rencontrons, à Leeuw-Saint-Pierre, quelques écrivains dont, au siècle dernier, Henri Sermon qui y naquit en 1834 et se fit connaître principalement comme historien. Plus près de nous, l'auteur des *Contes de tous les Coins du Monde* et de quelques autres œuvres, Edouard Haine, y a vécu pendant plus de vingt ans au hameau de Zuen, non loin du lieu-dit Negenmanneken, où il devait terminer son existence en décembre 1959. Né à Saint-Gilles en 1887, Edouard Haine, comme tel autre écrivain rencontré à Zellik, ne se contentait pas de noircir du papier. Il imprimait lui-même ses livres, fidèle à son principe : « *Tout par les moyens du bord* ». Il avait l'esprit quelque peu oriental. Le temps ne comptant guère pour lui, il vivait en dilettante, instruisant les enfants (il était instituteur de profession) pour gagner son pain quotidien, s'intéressant à la chimie, étudiant l'archéologie, se spécialisant dans l'égyptologie avec Jean Capart, suivant les cours de navigation de la *Ligue Maritime belge* alors installée Rue de la Croix-de-Fer à Bruxelles, se construisant un yacht de 2 m 50 sur 8 m 50 à bord duquel il devait voyager sur le canal de Charleroi... Le bateau était amarré en aval de l'écluse de Ruisbroek lorsque les Anglais, en 1940, firent sauter le pont. Des tonnes de béton tombèrent sur la petite unité qui fut envoyée par le fond ⁽¹¹⁾.

⁽¹¹⁾ Edouard Haine a raconté les aventures de son bateau aux pages de la revue de la Ligue Maritime Belge : *Marine*, 58^e année, n° 8, octobre 1958.

Leeuw-Saint-Pierre, où résida Gosuin Van der Weyden, petit-fils de Rogier de Le Pasture, est actuellement le lieu d'habitat de l'écrivain flamand Maurits-Jozef Huybrechts — dont les livres : *Van Snip, Snap en Snolleke, Vannacht komen de Kabouters*, etc. s'adressent spécialement aux enfants — et du poète et essayiste Louis Gueuning, natif de Braine-le-Comte ⁽¹²⁾. Ce dernier dirige le Collège Albert et Isabelle installé dans le vieux château Coloma où l'Archiduc Albert — qui l'avait surnommé « la Joliette » — résidait volontiers. Appelé aussi « de la Comtesse », ce château — où vécut l'un des meilleurs « arrêstistes » du XVII^e siècle — a été décrit par différents auteurs dont Ege Tilms, Marcel Balot et Marcel Vanhamme. « *L'édifice est d'une noble venue, notait celui-ci* ⁽¹³⁾. *Les harmonieuses frondaisons, les prés aux brebis, la grande pièce dormante, le riche pont de pierre bleue conduisant à la porte de l'opulente demeure, les allées rectilignes dont une encore plantée de vieux marronniers, la propre ferme voisine, le clocher trapu de Leeuw-Saint-Pierre qui se dessine derrière un verger, contribuent au charme de l'ancienne et adorable « campagne » des van der Dylft* ». Précisons que les van der Dylft possédèrent le château qui avait appartenu auparavant à la famille comtale de Coloma, originaire de la région pyrénéenne ou d'Espagne.

Ne quittons pas le château Coloma où bien des écrivains ont reçu l'hospitalité : Jules Minne, Yvonne du Jacquier, Elyane Champlyn, etc., et où se sont arrêtés bien des peintres dont Marie Howet et Victor Gaspar. Louis Gueuning, qui tient le château en location du comte de Limburg-Stirum resté fidèle au château d'Huldenberg, aime montrer, à ses visiteurs, les riches collections de la fastueuse demeure et de la Tour, gracieux pavillon de 1725 dont la bibliothèque contient, notamment, des éditions anciennes de Cicéron et de Tacite. Coloma, par ailleurs, possède des archives d'un intérêt considérable et pratiquement inexplorées. Louis Gueuning y organise de temps à autre une soirée littéraire. Il encourage ses élèves à prendre conscience de leurs possibilités et, dans cet esprit, les aide à la publication des *Cahiers de l'Île* et d'une revue : *Arlequin*. Cette revue, qui paraît régulièrement irrégulièrement, est l'émanation d'un groupe de « littéraires » formant

⁽¹²⁾ Voir notre *Géographie Littéraire du Hainaut : Braine-le-Comte et les Ecaussinnes* dans *Les Cahiers Jean Tousseul*, IV, octobre-novembre-décembre 1964. Cette étude a fait l'objet d'un tiré à part.

⁽¹³⁾ Ouvrage cité en ⁽²⁴⁾.

l'Académie de l'He. Figurent d'ordinaire, au sommaire d'*Arlequin*, des études, des chroniques, des poèmes... Le corps professoral apporte sa collaboration à cette publication tirée au stencil mais la majorité des textes sont signés de jeunes noms dont certains — tel ceux de Jean-Michel Veranneeman et de Pascal Blanc — se feront peut-être avantageusement connaître dans les années à venir. Une autre revue : *La Naiade*, créée par Pascal Blanc et Philippe Oliviera, paraît également à Coloma. Louis Gueuning, par ailleurs, a fondé et dirige un *Institut de Documentation et d'Éducation nationales* possédant sa tribune et ses collections dont une s'intitule *Positions et Propositions*. Louis Gueuning a publié, dans cette collection, une suite de brochures se rapportant à *l'Europe de la Synthèse*. Ses préoccupations doctrinales l'ont éloigné de la poésie et il est permis de le regretter. A ses poèmes d'autrefois, Louis Gueuning nouait volontiers des paysages de sa région natale, s'étendant à cheval sur les provinces de Hainaut et de Brabant :

*Petits sentiers vers la Houssière,
Petits sentiers de mon pays,
— Henripont, Virginal, Ronquières —
C'est vous que je chante aujourd'hui... (14)*

La route nationale — et internationale — qui traverse le territoire de Leeuw Saint-Pierre s'éloigne, nous l'avons rappelé, vers Hal dont il sera question — comme de Lembeek, Lot, Ruisbroek et les villages situés au-delà de la Senne — dans notre prochaine étude. « Et plus loin encore, très loin, écrivait Prosper-Henri Devos dans *Un Jacobin de l'An CVIII, la vallée de la Senne, aux versants largement déployés, s'élève par intumescences légères jusqu'à l'horizon des collines...* ».

Avant de clôturer ce nouveau chapitre de notre *Géographie littéraire du Brabant*, il nous reste à visiter la région, trop souvent ignorée, comprise entre les routes de Hal à Ninove et de Hal à Enghien d'une part, le Hainaut et la Flandre orientale d'autre part. Elle compte une douzaine de villages qui, du point de vue qui nous occupe ici, ne se signalent pas — pour la plupart — à l'attention. Certains de ces villages méritent toutefois une mention. Tel est le

(14) Ces vers sont tirés du poème : *Petits Sentiers...* qui figure dans le recueil : *Muines*, Édit. Rier-Lussot, Arlon, 1931.

cas, par exemple, pour Leerbeek où il y eut, jadis, une colonie relativement importante de « stevenistes » — ou disciples de Corneille Stevens, prêtre du Brabant wallon réfractaire du concordat (15) — et pour Kester, ou Castre en français, qui eut son camp romain et qui, de ce fait, a attiré maints archéologues. Il convient de faire plus de cas de quelques autres villages : Beert — ou Brages —, Vollezèle et Tollembeek, Galmaarden — ou Gammerages — et Herne — ou Hérinnes —.

Brages se souvient d'avoir donné le jour à l'auteur de *Het verloren Hoeksken*, *Het Boek van Maudineke* et *De Vijf Horizonten* : Johan De Maegt, qui a longtemps vécu à Hal où il est décédé en 1938.



VOLLEZELE
Le usage souriant du château de Steenhout à Vollezèle

(15) Voir, à ce sujet, Louis Dumont-Wilden : *La Belgique illustrée*, Librairie Larousse, Paris, sans date (vers 1910)

Vollezele, de son côté, est la petite patrie de Paul Mersch qui y est venu au monde en 1902. Ce Phileas Lebesgue brabançon et flamand exploite ou a exploité une ferme à Tollembeek, le village voisin. Il s'est fait connaître comme dramaturge et poète mais il doit surtout sa célébrité à ses nombreuses chansons écrites pour le peuple. Elles lui ont valu d'être appelé « de zingende boer ».

Gammerages ne se remémore d'aucun écrivain plus ou moins célèbre mais sa renommée est grande dans un domaine situé entre la foi et le folklore, l'histoire et la légende. Il y avait là, au XIV^e siècle, un petit monastère dont le prieur se nommait Paul ou Paulus. Une épidémie s'étant déclarée parmi le bétail, il arrêta le fléau. Quelques années après sa disparition, la peste ayant éclaté, son céleste patron apparut sous la forme d'un cavalier blanc lançant, à la volée, des petits pains qui apportèrent la délivrance aux gens et aux animaux qui en consommèrent. Le miracle des « Pauwelbroodjes » et le passage salutaire du mystérieux cavalier blanc, ainsi que la découverte d'une croix contenant une relique de la sainte croix rapportée de Palestine par les croisés, sont commémorés chaque année, à la fin du mois de janvier, par les habitants du lieu. Nombreux sont les écrivains et les journalistes ⁽¹⁶⁾ à avoir évoqué cette manifestation un peu naïve mais fervente dont l'origine est très ancienne.

A proximité du Hainaut, Hérinnes — enfin — se souvient de la Maison de Notre-Dame de la Chapelle que des Chartreux venus de Valenciennes y établirent en l'an 1312. « *Broeder Geeraert, prieur des chartreux à Hérinnes, près d'Enghien*, écrivait Jules Stecher ⁽¹⁷⁾, fut le premier copiste et assembleur des œuvres complètes » de Ruysbroek l'Admirable. Geeraert ou Gérard, contemporain du grand mystique brabançon, se consacra tout entier à sa tâche. « *Je les annotais soigneusement*, devait-il avouer en parlant des différents livres du prieur de Groenendael, *selon la force de mon intelligence* ». Le scrupuleux chartreux d'Hérinnes consultait assez fréquemment Ruysbroek, assure-t-on, pour qu'il lui précise le sens exact de certains « *noghen worden* » ou mots transcendants (comme l'écrivait Jules Stecher) utilisés par l'écrivain inspiré. On cite aussi, parmi les chartreux d'Hérinnes (qui se consacraient surtout à la prière et à

⁽¹⁶⁾ Citons, parmi ces écrivains et journalistes, Albert Marinus, Adrien Jans, Paul Bergues, Ant. et Jos. Demol.

⁽¹⁷⁾ Ouvrage cité en ⁽¹⁶⁾.



GAMMERAGES
Le moulin d'Heetvelde

l'étude et possédaient une bibliothèque particulièrement riche), le fils de Rogier de Le Pasture, Corneille, et les frères Van der Maude : Ammonius, qui nous a laissé une très intéressante chronique du monastère, et Harenaceus, dit Jean de Hérinnes, érudit qui correspondit avec Erasme.

..

Au cours de la prospection que nous venons d'accomplir, peut-être avons-nous oublié involontairement l'une ou l'autre étape digne d'une halte ou, à tout le moins, d'une mention.

La région qui s'étend de Londerzeel à Hal et englobe le Payottenland n'est sans doute pas, littérairement parlant, l'une des plus riches de la province. Mais, là comme ailleurs, existent des lieux où l'œuvre d'un écrivain demeure inscrite, des chemins où ses personnages ont laissé l'empreinte de leurs pas. Nous pensons à Gérard Walschap, à Charles De Coster et, parmi plusieurs autres, à Sander Pierron dont le souvenir demeure étroitement associé aux paysages et aux sites de cette portion du Brabant flamand.

La présente étude, comme les précédentes d'ailleurs, n'a pas la prétention de dégager, de tous les faits littéraires ayant eu pour cadre les villages auxquels nous avons rendu visite, tous les enseignements possibles. « *Tantôt sujet, tantôt cadre ou simple occasion*, a fait observer Georges Sion ⁽¹⁸⁾, *un pays peut être plus simplement, en littérature, l'élection d'une meilleure connaissance* ».

En réalité, c'est à un travail de défrichement qui n'avait jamais été accompli précédemment que nous nous sommes livrés. Nous avons réuni tout un faisceau d'éléments qui, nous l'espérons, servira, un jour proche ou lointain, à quelque historien ou à quelque essayiste ayant le souci de faire apparaître les constantes et les sources de renouvellement du pays brabançon. Les écrivains et les poètes sont les témoins d'une certaine vérité qui, généralement, échappe à ceux qui abordent toutes les choses avec un esprit scientifique. La vie est mouvante et la nature est diverse. Et, pour connaître l'homme plus

⁽¹⁸⁾ Dans son introduction à *Henri Dargiman - Les Meilleures Pages*, Edit. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1961.

intimement, il n'est pas inutile, il est même nécessaire de le surprendre chez lui, dans son milieu familial et, en quelque sorte, au point de départ ou au point de fixation et d'épanouissement de sa sensibilité et de ses rêves.

Joseph Delmelle.

DILBEEK

Je me souviens de vous, courbes du paysage,
Fermes, courtils, vergers, champs, ravins broussailleux,
Racines emmêlant leurs faisceaux de cordages
Aux talus érodés de tous les chemins creux.

Je me souviens aussi de la saison des fraises,
Des cerisiers offerts aux exploits des moineaux,
Des fanes de septembre éparpillant leurs braises
Au vent du nord-ouest affûtant ses couteaux.

Je me souviens encor des massifs attelages,
Des gamins les menant à grands coups de fouet,
Des faucheurs dans les blés, des fêtes au village
Et de l'aigre faro des soirs de cabaret.

J'avais quinze ou seize ans et, penché sur la terre,
Je jouais de la bêche ainsi qu'un paysan.
Quand je levais les yeux, j'apercevais mon père
Debout, et de profil, contre le firmament.

Je me souviens du temps où nous étions ensemble,
Mes parents et mon frère et moi, dans la maison
Qui se dresse là-bas comme une arche et qui semble
Nous donner rendez-vous au bord de l'horizon.

Joseph Delmelle.

PEDE - SAINTE - ANNE

Là-bas, un viaduc surplombe les cultures
Et les express y font d'orageux bruissements;
Un tracteur roule et tangué avec désinvolture
Au milieu de la mer argileuse des champs.

Ici, près d'un morceau miroitant de rivière,
A l'ombre d'un clocher aigu comme un scalpel,
S'inscrivant sur un fond unissant ciel et terre,
Dix anciennes maisons composent un Brueghel.

Le temps n'a pas modifié le paysage
Et la pierre du pont et l'appentis de bois
Ont l'air d'attendre encor, retour d'un long voyage,
L'artiste qui venait y faire halte autrefois.

Le voilà qui descend, la boîte sur l'épaule,
Par le courbe chemin qui longe le verger.
Il peut planter son chevalier entre deux saules :
Le Brabant qu'il aimait n'a que fort peu changé.

Joseph Delmelle.

VIENT DE PARAÎTRE

Joseph Delmelle vient de faire paraître une étude originale sur *Le Folklore ferroviaire* qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux que passionne le « nouveau folklore ».

Publié en brochure comptant plus de cinquante pages de texte serré, l'ouvrage de notre collaborateur a été tiré à un nombre limité d'exemplaires. Son précédent livre : *Paysages ferroviaires* a été épuisé en quatre mois.

Le Folklore ferroviaire s'obtient uniquement par virement de la somme de F 65, — au C.C.P. 7329.95 de l'auteur : J. Delmelle, 20, rue Wauwermans, à Bruxelles 3.

Le Tour Hindou de la Corde Rigide

par Louis Tummers

Quiconque a entrepris des enquêtes de folklore, d'ethnographie et, davantage encore, quiconque a tenté de noter les pratiques de rebouteurs, des sorcières, des magiciens, des hors-caste de tout ordre, s'est heurté aux mêmes difficultés que les chercheurs qui se sont systématiquement efforcés de découvrir le mécanisme du truc de la corde. Dans tous les pays, les membres de la corporation sociale des sorciers, rebouteurs, prestidigitateurs et jongleurs se tiennent entre eux et se transmettent leurs secrets : ce n'est certes pas contre de l'argent qu'ils le livreraient. Dans l'Inde, où ils forment une caste spéciale, celle des Yoghls, à laquelle se relie diverses fractions d'autres castes de mendiants, d'acrobates, de serviteurs des temples, etc., cette solidarité est plus essentielle encore.

A tout prestidigitateur de l'Occident, digne de ce nom, que l'on veut mettre en difficulté, est posée la question :

— Savez-vous nous donner l'explication du tour hindou de la corde rigide ?

Avec une précision remarquable, les spectateurs décrivent ce tour et exigent du prestidigitateur une explication valable. Et ici, au grand étonnement de l'homme de métier, le public ne met jamais en doute la réalité du « miracle ». Tout ce qui a été décrit là-dessus, tout ce que l'on a entendu est accepté. Pas de doute possible. On l'a lu, on a vu des photos et on accepte allègrement que le magicien hindou est plus fort que son collègue européen ou américain.

Nous allons donc essayer de donner l'explication du « tour de la corde hindoue ».

Vu historiquement et psychologiquement, l'élaboration de la légende est compréhensible. N'est-ce pas un tout vieux désir de l'humanité, mise ici-bas sur la terre, d'avoir un accès direct à un monde plus haut, au ciel. Dans les contes mythologiques de tous les peuples nous trouvons ce désir et il revient comme leitmotif dans beaucoup de légendes. Dans le clan des YDIN, une peuplade de l'Australie du Sud, le chef doit réunir trois qualités : chef, médecin et sorcier. On croit généralement que ce chef peut monter le long d'un fil mince jusqu'au ciel. Nous n'avons pas besoin d'aller si loin : le conte « Pois de Chiche » nous en donne une idée. Le paysan monte le long du sarment pour transmettre trois désirs de sa femme.

Mais revenons à la réalité.

Régulièrement des journaux et des groupements scientifiques s'occupent de ce tour, connu depuis plusieurs siècles et dont l'explication n'a pas encore été trouvée; les uns regardant la « performance » comme réelle, d'autres l'interprétant par l'hallucination collective. Les arguments des deux camps opposés sont également valables : nous voulons dire qu'ils comportent une part également considérable d'hypothèse, et une part également minime de certitude scientifique.

La description la plus ancienne que nous avons trouvée, et qui se rapporte à l'année 1355, place la performance à Hang-Tchéou à la cour de l'Emir Cortai de Hansa. Elle est due à Ibn Batoutah, un Arabe, né le 24 février 1304 à Tanger et qui visita, de 1333 à 1347, les Indes et probablement la Chine. (1)

(1) Ce livre a été écrit par le Cheik Abn Abdullah Mohammed Nasser au XIV^e siècle. Le livre a été traduit sous le titre : *Die Reise des Arabers Ibn Batuta durch Indien und China*, bearb. von H.v.Mzik, Hamburg, 1911.

— *Le Magicien*, n° 83, p. 3564.

— ADRIEN, A. : *Der indische Seiltrick* Westermanns Monatshefte, avril 1960, p. 59.

— *Sorcerer on Magic* Indrapal Publications Calcutta, 1960, p. 38 et ss.

Comme nous n'avons pu trouver la traduction allemande, nous donnons ici la version de M.S.W. Clarke, président du « Magic Cercle » de Londres. Ce chercheur, qui a fait du tour une étude littéraire approfondie, en a également localisé l'année.

Voici la version :

« ... Took a wooden sphere, in which there were holes, and in these long straps, and threw it up into the air till it went out of sight, as myself witnessed while the strap remained in the hand. He then commanded one of his disciples to take hold of and to ascend by this strap, which he did, until he also went out of sight. His master then called him three times, but no answer came; he then took a knife in his hand, apparently in anger, laid hold of the strap, and also went quite out of sight. He then threw the hand of the boy upon the ground, then his foot, then his other hand, then his other foot, then his body, then his head. He then came down, panting for breath, and his clothes stained with blood... The juggler then took the limbs of the boy and applied them one to another; he then stamped upon them, and it stood up complete and erect. I was astonished, and was seized in consequence by a palpitation at the heart; but they gave me some drink and I recovered. » (1)

Voici la traduction :

Au banquet parurent les jongleurs du Khan. Leur chef prit en mains une boule en bois percée d'un trou par lequel passait une longue lanière. Il jeta la boule en l'air et elle monta jusqu'à disparaître à nos regards, pendant qu'il tenait ferme à la main l'extrémité de la lanière. Il ordonna à un de ses disciples de grimper le long de cette lanière, ce qu'il fit jusqu'à ce qu'il disparût également. Son maître l'appela trois fois, mais ne reçut aucune réponse. Il se saisit alors d'un couteau, grimpa le long de la lanière et disparut à son tour. Puis, d'en haut, il jeta sur le sol la main du gar-

(1) *Mag. Circ.*, vol. 13, 1918, p. 125.

— Frost : *The Life of Conjurers*, London 1976, p. 58.

çon, ensuite le pied, puis l'autre main, puis l'autre pied, puis le tronc, et enfin la tête. Alors il redescendit le long de la lanterne, respirant avec peine, et ses vêtements tout maculés de sang... Il ramassa ensuite les membres du cadavre, les appliqua les uns aux autres, sauta dessus et le garçon se releva intact et droit. Je fus tellement émerveillé que j'éprouvai une palpitation du cœur; mais on me donna un cordial et je me remis.

Enfin il termine en disant :

« The judge of the Mohammedans was sitting by my side, who »
 « swore that there was neither ascent, descent, nor cutting away »
 « of limbs, but that the whole was mere juggling. »

Conclusion : le cadi des Musulmans était assis à mon côté, jura qu'il n'y avait ni ascension, ni descente, ni dépècement de corps humain, mais que le tout n'était qu'une jonglerie.

Cette autre performance, Batutah l'aurait vu exécuter à Dehli, étant l'hôte du Sultan Mohamed Tughlak, par deux Yoghis.

Voici la version :

« The emperor, pointing to me, said :

« This is a stranger, show him what he has never seen. »

« They said : « We will ».

« One of them assumed the form of a cube and arose from »
 « the earth, and in this cubic shape he occupied a place in the »
 « air over our heads. I was so much astonished and terrified at »
 « this that I fainted and fell to the earth. The Emperor then ordered »
 « me some medicine which he had with him, and upon taking »
 « this I recovered and sat up : this cubic figure still remaining in »
 « the air, just as it had been. His companion then took a sandal »
 « belonging to one of those who had come out with him, and »
 « struck it upon the ground, as if he had been angry. The sandal »
 « then ascended, until it became opposite in situation with the »

« cube. It then struck it upon the neck, and the cube descended »
 « gradually to the earth, and at last rested in the place which it »
 « had left.

« The Emperor then told me that the man who took the form »
 « of a cube was a disciple to the owner of the sandal, and, »
 « continued he, « had I not entertained fears for the safety of thy »
 « intellect, I should have ordered them to show three greater things »
 « than these ».

...» From this, however, I took a palpitation at the heart, until »
 « the Emperor ordered me a medicine which restored me. » (1)

Voici la traduction :

L'empereur, en me désignant, disait :

« Voici un étranger, montrez-lui ce qu'il n'a jamais vu ».

Ils répondaient : « Nous le ferons ».

Un des leurs prit la forme d'un cube et s'éleva de la terre et dans cette forme cubique il occupa une place dans l'air au-dessus de nos têtes. Je fus tellement étonné et terrifié par ce fait que je défaillis et tombai sur le sol. L'empereur me donna un cordial qu'il avait avec lui, et après avoir pris ce-ci, je recouvrai mes sens et je m'asséai : la figure cubique flottait toujours dans l'air, comme auparavant. Son compagnon prit une sandale d'un de ceux qui étaient arrivés avec lui, en frappa le sol comme s'il était furieux. La sandale monta alors également en l'air et alla se placer face au cube. Elle lui donna alors un coup sur la nuque et le cube descendit lentement vers la terre et à la fin alla se placer à l'endroit d'où il avait quitté la terre.

L'empereur me raconta alors que l'homme qui avait pris la forme du cube était un disciple du propriétaire de la sandale, et,

(1) Magic Circular, vol. 9, 1915, p. 283.

continua-t-il : « s'il n'avait pas eu peur pour mon esprit, il aurait ordonné de montrer trois choses plus importantes que celle-ci ».

Quoi qu'il en soit, j'en attrapai une palpitation de cœur, jusqu'à ce que l'empereur me donna un médicament qui me restaura.

Le thème simple se rencontre ensuite dans l'Inde sous une forme modifiée, au surplus fort étrange, dans les Mémoires de l'Empereur Mongol Jahangir, qui succéda à son père Akbar le Grand en 1605 (1605-1627) : (1)

« Les jongleurs prirent une chaîne de cinquante coudées de long et, en ma présence, en jetèrent l'une des extrémités vers le ciel, où elle resta comme attachée à quelque chose dans l'air. Ensuite ils amenèrent un chien et le placèrent près de l'extrémité inférieure de la chaîne. Aussitôt le chien courut le long de la chaîne jusqu'à l'autre bout, puis il disparut dans l'air. De la même manière, ils firent successivement courir sur la chaîne un sanglier, une panthère, un lion et un tigre, qui tous disparurent en arrivant à l'autre bout. Enfin, ils firent descendre la chaîne et la remirent dans un sac, sans que nul ne pût comprendre comment les animaux avaient été forcés de s'évanouir dans l'air de la mystérieuse manière qui vient d'être décrite. »

En fait, il existe plusieurs manuscrits. Le texte ci-dessus serait pris dans un manuscrit considéré comme faux par les experts. Mulholland aurait fait des recherches à Calcutta dans la Librairie Impériale pour trouver la description du tour. Il a bien trouvé le document qui relate la fête mais nulle trace du tour.

Voici le texte tel qu'il se trouve dans le Times : (2)

« They produced a chain fifty cubits in length, and in my presence threw one end of it towards the sky, where it remained

(1) Memoirs of the Emperor Jehanguir. London 1829, p. 99, 102.
— Voir Times du 6 février 1919.

— Mercure de France, 1 mai 1919, p. 52.
— Magie Cire., vol. 13, 1919, p. 153.

(2) Voir Times du 10-2-1919.
— VOLKMANN : Loc. cit., p. 445.

— Frost : The Lives of Conjurers, London 1876, p. 97

« as if fastened to something in the air. A dog was then brought forward, and being placed at the lower end of the chain, immediately ran up, and reaching the other end disappeared in the air. In the same manner a hog, a panther, a lion and a tiger were successively sent up the chain, and all disappeared at the upper end. At last they took down the chain, and put it into a bag, no one ever discerning in what way the animals were made to vanish into the air in the mysterious manner described. »

En fait, nous trouvons la première trace de la corde dans Sûtra 17 de la Vedanta Sûtra de Shanharacharya qui compare : « ainsi que le magicien-illusionniste, qui grimpe le long de la corde et disparaît, diffère du magicien réel, qui demeure sur le sol... » (1).

Le thème sanglant a été remplacé en Chine par un autre plus poétique, qui semble être rituellement en relations avec la grande fête chinoise du Printemps. Voici un résumé du texte chinois, datant de 1630 environ, que communiqua M. Herbert A. Giles, l'éminent sinologue de Cambridge. (2).

C'est PU-SING-LING (vers 1630) qui raconte :

« Un jongleur, avec une longue tige de bambou sur l'épaule, portant une boîte et accompagné de son jeune fils, proposa, comme exemple de son habileté, de faire descendre sur terre des pêches du jardin de la Mère Royale Occidentale. Il prit une corde dans sa boîte, la jeta dans l'air et dit à son fils d'y grimper et d'aller chercher une pêche dans le jardin céleste. Le gar-

(1) DEUSSEN, P.: Das System des Vedanta, 2. ed., Leipzig 1906, p. 322.
« der höchste Gott ist von der durch das Nichtwissen geschaffenen, handelnden und geniesenden, Vijnanatman genannten individuellen Seele nur so verschieden, wie von dem mit Schild und Schwert an einem Seile in die Höhe klimmende Zauberer eben derselbe, in Wirklichkeit auf der Erde bleibende Zauberer verschieden ist. »

— DARE : Magie Blanche et Magie Noire aux Indes. Paris, Payot 1947, p. 18.

— Le Magicien, n° 93, p. 3584.

(2) Voir Times du 6-2-1919.

— VOLKMANN : Archiv für die gesamte Psychologie, 1935, p. 466.

— GOLDSTON : Great Tricks revealed. London, 1935, p. 288



« çon grimpa, disparut dans le ciel, et peu après une énorme
« pêche tomba, suivie de la corde, puis de la tête, des bras, des
« jambes et du tronc du petit garçon. »

« Hélas! », s'écria le père en pleurant amèrement », mon fils,
« mon fils unique, a été pris par le jardinier; il va falloir mainte-
« nant que je l'enterre. » (1) (2)

« Les spectateurs, saisis de pitié, firent entre eux une col-
« lecte et lui en remirent le montant. Alors il frotta le dessus de la
« boîte et dit : « Pa-Par, pourquoi ne sors-tu pas pour remercier
« ces personnes? ».

« Aussitôt le petit garçon sortit et fit comme son père lui or-
« donnait. »

D'après la psychanalyse moderne, l'érection soudaine et magi-
que d'une corde ordinaire, dressée face au ciel, s'interprète logi-
quement comme un symbole de virilité, triomphant des tabous
religieux ancestraux. La chute de l'adolescent, démembré par le
magicien, rejoindrait la conception de la faute originelle et sa
renaissance soudaine et sanglante du panier représenterait le
caractère essentiellement magique de l'enfantement. (3)

Nous connaissons une version encore différente : (4)

Un escamoteur magicien montra sur le marché de Magdebourg
un petit cheval qui fit plusieurs fois de tour de l'arène en exécutant
des figures. A la fin de la représentation l'escamoteur se plaignit
du peu d'argent reçu du public et déclara vouloir monter au ciel.
Il jeta une corde en l'air et le cheval sembla y monter. Quand l'esca-

(1) GILES, H.A : Strange stories from a Chinese Studio. Londres 1880,
t. 2, p. 186.

(2) VOLKMANN, loc. cit., p. 446.

(3) JACQUINOT : Le Magicien, n° 93, p. 3563.

(4) WIERUS : De praestigiiis Daemonum Basilae 1541, Lib. I, Cap. 18.
Ce livre a été traduit en français sous le titre : « Cinq livres d'impor-
tune et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries pris du
latin de Jean Wier par Jacques Grévin.

TUMMERS Louis : Presti, p. 522

moteur voulut le retenir par la queue, le cheval le tira avec lui. La femme qui voulut retenir son mari suivit le même chemin ainsi que la servante. Le tout donna l'impression d'une escalade sous forme de chaîne. Pendant que le public regardait le spectacle avec étonnement, un citoyen arriva, demandant ce qui se passait. On lui répondit que l'escamoteur était monté au ciel. Le citoyen, par contre, assura l'avoir vu il y a quelques instants entrant dans une auberge. Comme le public se sentit trompé il se dispersa.

Monter sur une corde et disparaître se trouve dans différentes légendes des Indes. Il en va de même pour le dépècement du corps et sa résurrection.

Ainsi au Mexique où, d'après Sahagun, un dépeçage eut lieu au palais. Un jongleur plaça les mains, les pieds, la tête et le tronc en différents endroits. Sur son commandement tout se réunit. (1)

En Irlande, l'escamoteur CAOL RIAVA, tire de son sac une pelote de fil. Il enroule le bout autour de son doigt et lance la pelote dans l'air qui se perd dans les nuages. (1)

Dans les sagas de Bohême et de l'Allemagne du Nord, la sorcière, condamnée au bûcher, jette un fil à coudre dans l'air et y monte. (2)

Le recollement et la remise en place se trouvent sous toutes les formes dans les écrits sur les sorcières. (3)

(1) Allemagne Kon. Museum f. Völkerkunde VI, 1890 2-4, p. 37.

(2) Sagen, Märchen und Lieder der Herzgümer Holstein und Lauenburg. Nr 572, p. 564. — HAUPTEN : Der Hexenwahn (Samml. gemeinn. Vorträge, éd. par le Deutschen Verein zur Verbreitung gemeinn. Kenntnisse in Prag, Nr 230, 1897). Ann. 36.

(3) Cardanus : De subtilitate, Basileae 1554, Cap. XVIII — HONDORFF : Theatrum historicum, Erfurt 1575, p. 188. — LERCHEIMER : Christlich Bedenken... Heidelberg 1586, Cap. VII. — LAVATER : Von Gespenstern... réimprimé dans Theatr. de veneficis, Francfort 1588, I, Cap. IV. — GROSSIUS : Magica de spectris Islebtae 1597, p. 166. — RÉMIGIUS : Demonolatria, Francfort 1598, II, 1. — KORNMAN : De miracula mortuorum, Francfort : 1610. — VOLKMANN : Loc. cit. p. 446. — TUMMERS : Loc. cit. p. 522 et ss.

A la lumière de ce qui précède, on est obligé de reconnaître que la description de Ibn Batutah avait déjà des précédents. (1)

M. Clarke, qui connaît admirablement bien tous les tours des prestidigitateurs, pense que le voyageur marocain a arbitrairement lié dans son souvenir ou dans son texte deux tours magiques primitivement distincts et indépendants, celui de la corde et celui de la décapitation qui, sous une forme ou sous une autre, se retrouvent dans tout un cycle légendaire de l'Orient. (2)

Comme dernier spectateur — car il déclare avoir vu le tour — nous avons l'Anglais MELTON. Il l'aurait vu à Batavia (Indonésie) présenté par des jongleurs chinois. Il avance donc avoir vu le tour tel qu'il a été décrit par Batutah. Sa version se retrouve dans tous les livres de curiosités de l'époque (XVIIe et XVIIIe siècles). (3)

Enfin le colonel anglais Sir Henry YULE donne une traduction des « Travels of Marco Polo ». Il s'y trouve une note d'après les écrits de Francis Valentin :

« A man will first go and sit on three sticks put together so as to form a tripod; after which first one stick, then a second, then the third shall be removed from under him, and the man shall not fall, but shall still remain sitting in the air! Yet I have spoken with two friends who had seen this at one and the same time; and one of them, I may add, mistrusting his own eyes, had taken the trouble to feel about with a long stick if there was anything on which the body rested; yet as the gentleman told me, he could neither feel nor see any such thing. Still

(1) Comp. JACOBI : Zum Zerstückelungs- und Wiederbelebungs-wunder der indischen Fakire. Arc. f. Rel. Wiss. I 17, n° 1 et 2.1914, p. 455-75.

(2) Mercure de France, loc. cit., p. 51.

(3) MELTON, Ed : Zeldzame en gedenkwaardige Zee- en Landreizen. Amsterdam 1681, p. 488 (Je n'ai pas vu ce livre.)

— Mag. Circ., loc. cit., t. 13, 1918, p. 127.

— VOLKMANN : loc. cit. p. 446.

— ADRIEN : loc. cit., p. 62.

„ I could only say that I could not believe it, as a thing manifestly
„ contrary to reason. » (1)

Le Magasin Pittoresque, n° 16 de 1833, donne une version a
peu près analogue et même une explication.

En fait, le tour se ramène à ceci : Un homme est assis sur
un trépied composé de trois bambous. On enlève d'abord une
pièce, puis l'autre et ensuite la troisième et l'homme reste assis
sans aucun support. L'ami a pris une grande perche et a passé
celle-ci sous l'homme et il n'a senti aucune résistance. Valentin
n'y croit pas car, dit-il, « c'est contre la raison ».

Dans la version du Magasin Pittoresque, le brahmine SHE-
SCHAL flotte dans l'air, mais a le bras appuyé sur une peau de
gazelle. Le témoin oculaire avance comme explication que les
manches de l'opérateur servent à loger un autre appareil qui passe
sous le corps et le fait reposer sans trop de fatigue sur un anneau
de métal.

Toute cette description serait tombée dans l'oubli si Helena
Blavatsky ne l'avait reprise dans son livre ISIS UNVEILED. Cette
œuvre, éditée en 1875, a eu un succès formidable et c'est depuis

SORCAR, loc. cit., donne une toute autre version. En fait, c'est la des-
cription par Ibn Batutah.

Son étude nous semble dépourvue de bon sens car il écrit à la p. 80 :
my findings have confirmed my belief that the rope trick is not a
myth... » et plus loin : « trick can be produced with commendable effect
in a scientific way provided the atmosphere of the auditorium can be
created. Though hard and costly, it is not impossible ».

Tout cela vient à dire que la présentation est possible mais il faut une
atmosphère spéciale pour le public et alors la présentation coûte chère.
Nous nous demandons pourquoi le tour est présenté par des pauvres
diabls qui doivent faire la quête après la présentation.

(1) Magic Circ., vol. 9, 1915, p. 284.

— YULE, H. : The book of Ser Marco Polo, 2 t. Londres 1874, t. 1.

— 306. Comp. également Selous in Psych. Studien, 1892, p. 97.

lors que, régulièrement, on voit apparaître le tour de la corde hin-
doue sous une forme ou sous une autre. (1)

En 1890, le Chicago Times donne une relation d'un certain
S. Ellmore qui aurait vu le tour dans les Indes. Son ami l'aurait
photographié mais les plaques ne mentionnaient rien. On aurait
pu déduire du nom qu'il s'agissait d'une blague car le nom veut
dire : « vend plus ». La description a été reprise par de nombreux
journaux. (2)

C'est seulement quand le D^r Richard Hadgson a été délégué
aux Indes par la société anglaise « Society for Psychical Research »
qu'il est apparu que l'article en question a été sucé du pouce par
un journaliste obscur du nom de John Wilkie. Malgré cela la « So-
ciety » a examiné toutes les communications concernant ce tour.

CONCLUSION

Dans ce qui précède, nous avons donné les textes existants
pour expliquer la véracité du tour de la corde rigide. Ces textes
reviennent dans tous les écrits; il nous a semblé bon de les don-
ner pour voir clair dans cet Imbroglia.

Comme nous l'avons écrit à la page , Mulholland a fait des
recherches pour trouver le texte original de la fête à la Cour de
l'Empereur Jehangir à Dehli. Il ne l'a pas trouvé. Sorcar,
dont nous ne croyons pas les élubrations, parle dans son étude
d'un manuscrit persan, « Mémoires de l'Empereur Jehangir », tra-
duit par le major David Price, membre de la Société Royale Asia-
tique de la Grande-Bretagne. Malheureusement, il ne donne pas le
texte. Il nous semble alors que la version donnée dans « The Ma-
gic Circular » d'octobre 1915 — sans texte — soit la bonne. Il y

(1) BLAVATSKY, H.P. : Isis unveiled. Leipzig 1807, t. 1, p. 474. (Je n'ai
pas vu l'édition de 1875.)

— ADRION : Loc. cit., p. 62.

— VOLKMANN : Loc. cit., p. 447.

— Magic Circ., vol. 9, 1915, p. 284.

(2) Hawthorne in Sunday Herald, Boston 29-3-1891.

— Comp. égal. Psych. Studien, 1891, p. 342.

est fait mention de flèches tirées dans l'air et qui y restaient suspendues. Dans nos recherches nous ne sommes pas parvenus à trouver ce texte.

Nous doutons, en effet, du nom donné : M. Price. Nous connaissons bien un M. Harry PRICE, ancien directeur du « National Laboratory of Psychical Research ». Celui-ci s'est effectivement occupé de ce tour.

Une deuxième erreur de Sorcar est la suivante : le texte donné comme traduction du livre de Marco Polo est le texte de la présentation de Balulah à la Cour de Dehli. (Voir page .)

Nous constatons qu'en fait, depuis le XIV^e siècle, personne n'a vu le tour. Seulement à la parution de la traduction du livre de Batutah en 1808, le tour de la corde commence à faire son chemin. De plus, nous avons dû constater que Batutah a eu souvent besoin de médicaments. Alors, qu'il nous soit permis de douter.

Continuons. Comme nous avons donné les textes de Valentin, dans la traduction « The travels of Marco Polo » par Yule en 1871 et également un texte du Magasin Pittoresque de 1833, il est clair que le tour décrit par Valentin est à la base de la « suspension aérienne » montrée dans les théâtres par les prestidigitateurs.

Frost, dans son livre « Lives of Conjurers », en parle aussi et place l'événement en 1830.

A peu près en même temps et certainement en 1834, un Oriental a présenté la suspension en Angleterre : il va de soi qu'un tour pareil ait produit son effet sur le public. Est-il donc étonnant que les magiciens l'accaparent? Suivant Houdini's « Unmasking of Robert-Houdin », un Allemand Heimbürger l'aurait présenté en 1845-1846. Houdini prétend avoir des programmes et affiches de ces années. Or, comme il montre seulement un programme de 1850, il nous semble difficile de donner la priorité à l'Allemand.

Un fait est certain : Robert-Houdin l'a présenté en 1847 à Paris, Anderson, The Wizard of the North, et Herrmann l'ont présenté à Londres en 1850. Le développement de ce tour a amené toutes les lévitations qui existent à l'heure actuelle.

Or, curieusement, vers cette époque, commence la recherche sur le tour de la corde rigide. Mad. Blavatsky a donné un fameux coup de pouce et les journalistes l'ont aidée chaque fois qu'ils manquaient de copie.

Dans un prochain article nous allons voir le développement, les recherches entreprises et enfin les résultats obtenus.

Si nous avons tenu à donner les textes originaux, c'est pour fixer, une fois pour toutes, des descriptions permettant des recherches sûres.

Louis TUMMERS.

Fêtes des morts

par M. Gauweloos

Les fêtes mélancoliques des morts, toutes empreintes de traditions chrétiennes et dont les origines semblent se perdre dans un brumeux passé n'ont pas toujours été parfaitement comprises par l'homme d'Occident qui a témoigné à leur égard de vues très limitées et d'une singulière étroitesse de jugement.

C'est pourquoi, il ne semble pas inutile de replacer ces fêtes dans leur cadre universel et d'étudier leur influence sur la vie communautaire.

Nous examinerons successivement le déroulement de ces cérémonies dans

- 1° les civilisations primitives relevant des recherches ethnologiques, dans
- 2° les grandes civilisations de l'Amérique précolombienne, dans
- 3° les civilisations de l'Antiquité classique, dans
- 4° les anciennes civilisations européennes pré-chrétiennes. Nous verrons ensuite
- 5° les survivances de ces coutumes païennes dans l'Europe du Moyen-Âge et dans le folklore moderne et enfin
- 6° nous terminerons par leur étude dans les grandes civilisations d'Asie.

Chez les peuples primitifs, les morts participent à toutes les cérémonies de la vie. Leur présence, bien qu'invisible, n'en demeure pas moins réelle. L'exemple le plus caractéristique est celui des grands *pilons* néo-calédoniens qui « correspondent tout à la fois au rappel du souvenir d'un, ou de plusieurs grands morts récents, à la réaffirmation de liens matrimoniaux traditionnels et à la célébration de naissances et de circoncisions dans les mêmes lignées que les morts. » ⁽¹⁾ Souvent, dans les fêtes primitives, les morts sont matérialisés par les masques dont les porteurs abandonnent leur propre personnalité et deviennent les ancêtres mêmes. Il y a transmutation psychique des uns aux autres. Quelquefois même, comme en certains lieux d'Afrique, un seul masque réunit en lui la communauté des ancêtres. Ces derniers sont considérés comme intégrés et fondus dans un seul esprit collectif incarné dans le masque. Gardiens des traditions, c'est avant tout durant les rites de l'initiation que la présence des ancêtres est requise. On connaît également leur rôle important dans les cérémonies ayant trait à la protection et au maintien de l'économie tribale, (semailles, prémices, etc.) Néanmoins, certaines fêtes sont exclusivement consacrées aux morts. Faisons remarquer avant toute chose que chez nombre de peuples primitifs, ces fêtes ont souvent lieu peu après la pleine lune parce que cet astre est en rapport avec le monde des défunts. (lune considérée comme barque des âmes.)

Les fêtes des morts se célébraient tantôt en l'honneur d'un nouveau défunt ou d'un défunt récent et tantôt affectaient un caractère beaucoup plus général, celui d'une commémoration annuelle des disparus avec retour à leur demeure ancestrale. Ce sont ces deux espèces de fêtes que nous allons considérer tour à tour.

Lors d'un décès, il semble que de nombreux « primitifs » aient voulu affirmer la pérennité de la vie et la victoire de celle-ci sur la mort. Aussi, dans ces circonstances, certains peuples se livrent à des danses au cours desquelles les personnes qui y prennent part dévoilent leurs parties sexuelles. Ainsi en est-il chez les Pangwe du Sud Cameroun ou encore lors de la danse qu'exécutent les femmes à l'enterrement d'une jeune fille de l'île Yap. (Carolines). ⁽²⁾

⁽¹⁾ J. Guiart : Les Religions de l'Océanie. Mythes et Religions. P.U.F., Paris, 1962, p. 17.

⁽²⁾ Th. P. Van Dooren : Dans en Religie. W. De Haan en Standaard, Zeist, 1962, p. 82.

Au Cameroun, « la coutume veut que l'on fasse un « ngando » lors de la mort de quelqu'un. Le mort se fâcherait si l'on n'en faisait pas. » Mais qu'est-ce qu'un « ngando » ? « Le « Ngando » — nom qui veut dire danse — « évoque non seulement l'idée de danse, mais aussi celle de fête, car, dans un « ngando », on chante, on mange, on boit et l'on se délasse même en faisant des jeux.

Le jour du « ngando » est un grand jour et un jour de joie. » ⁽¹⁾.

Chez de nombreux peuples de culture inférieure et particulièrement chez ceux qui procédaient à la double inhumation, un temps déterminé après le décès avait lieu une fête donnée en hommage au mort. C'était à la fois la première commémoration et le dernier rite funéraire. Cette cérémonie consistait en bombances, bâfrées et beuveries auxquelles, invisible, le disparu prenait part. Elle clôturait en quelque sorte le deuil et installait définitivement le défunt dans son nouvel état. De cette fête donnée par les vivants en l'honneur du mort dépendait souvent la considération dont il jouissait dans l'au-delà. (Bélounais de Timor Central) Le *Tiwab* des Dayaks et le *Horja* des Baraks sont caractéristiques de ces cérémonies d'adieu au mort. Chez les *Toradjas* du Sud des Célèbes, la deuxième fête des morts n'est célébrée que pour des personnes appartenant à la noblesse. Par cette cérémonie, leur âme ne reste plus dans le monde des ombres mais devient selon la propre assertion de ces gens, un dieu et habite le monde divin. ⁽²⁾

Ces ripailles d'adieu n'avaient nullement ce caractère de contrat synalactique et commutatif que l'on trouve dans les offrandes de nourritures faites aux ancêtres. Un masque, un objet symbolique ou une poupée confectionnée représentaient parfois le défunt et restaient présents durant toute la fête. Souventes fois, on lui conférait un caractère sacré. Tel est entr'autre : *Si galegale* qui jouait un rôle si important comme incarnation du défunt dans les fêtes funéraires de Sumatra. « La tête, au moins le visage, est entièrement sculptée, avec des parties mobiles. Au moyen d'une éponge enfoncée derrière les yeux, *Si galegale* peut même pleurer. Les mains mobiles sont, elles aussi, entièrement sculptées, le bras est articulé à l'épaule et au coude, le corps est placé sur des roues. Revêtu des plus beaux vêtements, qui cachent

toute cette charpente. Si galegale danse au clair de lune, et des observateurs européens eux-mêmes disent l'impression étrange qu'ils ont ressentie en assistant à cette cérémonie. » ⁽³⁾

Parfois, dans des civilisations encore extrêmement primitives avait lieu une fête générale en l'honneur des tous les morts qui se célébrait à date fixe. Ce fut une tentative des hommes de concentrer sur quelques jours bien déterminés, la crainte perpétuelle d'un retour éventuel des défunts aux lieux où ils vécurent et par des hommages et des offrandes de les propitier et de se les rendre favorables.

Jean Guiart écrit : « La conception, à peu près générale, de la possibilité d'une visite des morts, donne lieu, à une date précise, calculée à partir de la venue annuelle, au rivage, en novembre, des annélides de mer *palolo*, à une double réclusion des femmes et des enfants dans les cases privées, et surtout des hommes dans la case du clan. Ces derniers festoient en silence devant un tas de nourriture dont l'image est destinée aux morts convoqués et renvoyés, le soir du deuxième jour, par des sonneries de conques prolongées ; l'appel a lieu, de l'extérieur vers l'intérieur, au moyen de sonneries de plus en plus bruyantes, pressantes et fortes ; la prise de congé de manière inverse, dans la case, puis au-dehors, au moyen de sons de plus en plus sourds. Aux Big Nambas, c'est là le rite désigné sous le nom de *tama*, paix, visant au propre et au figuré, à la fois à apaiser les morts et à s'assurer leur bienveillance continue. » ⁽⁴⁾

Chez certains Esquimaux également, la vie sociale est étroitement dépendante du rythme saisonnier. L'hivernage y est favorable à l'existence communautaire qui permet plus facilement les manifestations religieuses et les réjouissances. C'est la raison pour laquelle la fête des morts se célébrait en hiver. ⁽⁵⁾

Chez les peuples agriculteurs, l'hommage communautaire aux défunts se rendait à l'époque des récoltes afin de faire participer les

⁽¹⁾ D.J. Wölfel : L'Art des peuples autochtones d'Afrique, l'Art des peuples d'Océanie, l'Art des anciens peuples d'Indonésie et du Sud-Est asiatique, Pet. Biblioth. Payot, s.d. Paris, p. 149.

⁽²⁾ J. Guiart : Les Religions de l'Océanie, P.U.F. Coll. Mythes et Religions, Paris, 1962, p. 20.

⁽³⁾ J.T. Addison : La Vie après la Mort, Payot, Paris, 1936, p. 43.

⁽⁴⁾ H. Nicol : La Vie mystérieuse de l'Afrique noire, Payot, Louvain, p. 142.

⁽⁵⁾ H.A.G. Vreklage : De Goddienst der Primitieven, Roermond, 1949, p. 227.

morts au bien-être général et dans le but de les remercier de leur action occulte sur les plantations.

En Afrique, ne citons comme exemple que la grande coutume des ignames chez les Achantis.

..

Chez certains peuples très évolués de l'Amérique précolombienne, ces fêtes annuelles funéraires étaient également connues.

« Les Miztèques de l'ancien Mexique, croyaient que les âmes des défunts revenaient une fois l'an, au mois de novembre, visiter leurs amis. La veille du jour présumé de ce retour, ils ornaient leurs maisons d'une décoration de fête pour souhaiter la bienvenue aux esprits, disposaient sur la table des mets et des breuvages de choix et se portaient avec des torches à la rencontre des fantômes pour leur faire accueil et les inviter à entrer. Ensuite, ils s'agenouillaient autour de la table et priaient les âmes d'agréer leurs offrandes. » ⁽⁸⁾

..

Les civilisations supérieures de l'Antiquité classique ont conservé ces fêtes des morts, héritage d'un passé très ancien et témoignage de la plus vieille religion paysanne.

Athènes a connu les *Anthestéries*, Rome, les *Lémuries*.

Les *Anthestéries* avaient lieu à la fin du mois de février. En ces jours néfastes les temples gardaient leurs portes closes. Au troisième et dernier jour de fête, on invitait les morts à pénétrer dans leur ancienne demeure où l'on préparait une sorte de bouillie puis on les priait de sortir en déclarant l'*Anthestérie* finie. Une atmosphère sinistre, une irritation nerveuse planaient sur la cité durant ces jours moroses où tout travail était suspendu.

⁽⁸⁾ J.T. Addison : *La Vie après la Mort*, Payot, Paris, 1936, p. 43.

A Rome, on connaissait une fête célébrée dans chaque foyer en vue de propitier les morts malfaisants, les *Lémuries*, c'est-à-dire, tous ceux dont le statut était anormal et qui, de ce fait étaient rejetés de la communauté des défunts. Cette fête avait lieu les 9, 11, et 13 mai, jours particulièrement néfastes au cours desquels toutes les activités de la grande ville étaient interrompues.

Pendant ces jours sinistres, dans chaque maison, le *pater familias* — et ceci prouve l'antiquité de la croyance — se lève à minuit et faisant claquer les doigts et s'étant purifié trois fois les mains « se tourne et prend dans sa bouche des fèves noires, les jette ensuite derrière lui en disant : « Je jette ces fèves et par elles, je me rachète moi et les miens ». Il prononce neuf fois ces paroles sans regarder en arrière. On pense que les ombres ramassent les fèves et suivent ses pas sans être aperçues. Il plonge encore ses mains dans l'eau, il frappe un morceau d'airain et conjure les ombres de quitter la demeure. Après avoir dit neuf fois « Mânes de mes ancêtres, sortez » il regarde derrière lui et croit avoir régulièrement accompli la cérémonie. La raison pour laquelle il était interdit au *Flamen Dialis* de toucher ou même de nommer les fèves doit être cherchée dans ces usages.

La partie souterraine du *mundus* — puits qui communiquait avec le monde inférieur où résidaient les défunts — était fermée durant toute l'année sauf durant les trois jours où toute vie active était suspendue : au lendemain des *Volcanales*, l'avant-veille des *Nones d'Octobre* et le *Gême* jour avant les *Ides* de novembre.

..

Nous savons très peu des fêtes célébrées en l'honneur des morts dans l'Europe préchrétienne.

Au printemps, les anciens Lithuaniens connaissaient une journée des Ames, au cours de laquelle, ils régalaient les esprits de leurs défunts revenus de l'autre monde ⁽⁹⁾.

⁽⁹⁾ G. Alexinsky et F. Guiraud : *Mythologie Lithuanienne* dans *Mythologie Générale*, Larousse, Paris, 1935, p. 272.

Les anciens Prussiens (Slaves) avaient des jours où l'on invitait les morts pour les renvoyer ensuite en disant : « Vous avez mangé et bu, à la porte, maintenant » ⁽¹⁰⁾.

Dans les pays germaniques, on recevait les âmes à l'entrée de l'hiver. On faisait à cette occasion de grands repas auxquels les morts étaient invités. Ceux-ci étaient figurés par des mascarades. La fête anglaise de *Halloween* perpétue certains de ces usages ⁽¹¹⁾ et peut être aussi partiellement le carnaval de Bâle.

Bien que nous en connaissions très peu, la grande fête des morts de *Sambain* a joué un rôle important dans la vie celte.



Le repas offert aux « deuilants » après l'enterrement représente chez les peuples occidentaux, l'ultime survivance de ces anciennes coutumes.

On trouvait ces usages, il y a peu de temps encore dans toute leur rigueur, chez certains peuples du Caucase. *A. Byban* les signale à plusieurs reprises dans son ouvrage si intéressant sur la civilisation caucasienne ⁽¹²⁾.

Dans l'ancienne Russie, « les morts sont très vénérés. On les fête plusieurs fois dans l'année. Ces fêtes s'appellent « Diedy » ce qui veut dire « les grands pères ». Elles ont lieu le soir. Le chef de la famille allume une bougie et récite une prière appropriée. Toute la famille prend place autour de la table dressée pour le repas commémoratif. Le chef s'adresse aux défunts : « Saints aïeux, nous vous appelons, venez chez nous. Ici, il y a tout ce que les dieux ont donné, tout ce que la maison possède. Nous vous prions, volez vers nous. »

Il remplit son verre de vodka, ayant soin d'en renverser un peu sur la table pour les défunts et il boit. Les autres font de même.

⁽¹⁰⁾ A. Carnoy : Les Indo-Européens, Vromant, Bruxelles, 1921, p. 225.

⁽¹¹⁾ Ibid., p. 225.

⁽¹²⁾ A. Byban : La Civilisation caucasienne, Payot, Paris, 1936.

Avant de commencer à manger, on place une portion de chaque mets dans un plat qu'on dépose sur la fenêtre — c'est la part des esprits.

A la fin du repas, le chef s'adresse de nouveau aux défunts : « Saints aïeux, envolez-vous... »

Le repas est habituellement composé de la « Koutia » (le blé cuit et mélangé avec des épices et du miel), les « bliny » (crêpes épaisses), le « Kissel » (panade) et le « lepechti » (gâteaux rustiques). Les restes de ce festin sont soigneusement ramassés et brûlés. On ne laisse sur la table que du pain et du sel.

Les « Diedy » principaux se fêtent en automne.

Mais au printemps, on se rend sur les tombes des siens. Ce jour porte le nom de « navy dienn » « radounitza » « pominki » ou encore « krasnaïa Gorka ».

Une autre fête, la « Koliada », qui a lieu à notre époque du 24 décembre au 7 janvier, est également en rapport avec le culte des morts. Le premier jour de la « koliada » est servie la « koutia » sucrée et de la vodka. Du foin est étalé en dessous de la nappe, le souvenir des ancêtres est évoqué et on prononce par la fenêtre entrouverte : « nos morts venez manger la koutia ». La vaisselle n'est lavée que le lendemain.

La « Maslianitza » est une fête très en vogue et dure toute la semaine. Le lundi s'appelle « Vstrietcha », la rencontre ou le rendez-vous avec les aïeux. Le 1er blinn est donné aux pauvres, en souvenir des défunts ou déposé sur le toit. Il peut également être donné en offrande à « Volos ». Les restes du repas sont laissés sur la table pour permettre aux ancêtres d'en profiter ⁽¹³⁾.

Le dimanche des Rameaux, les Bulgares donnaient un repas de fête dans les cimetières et en laissaient les restes aux défunts qui s'en repaissaient la nuit ⁽¹⁴⁾.

⁽¹³⁾ R. Loukine : Mythologie russe, Totradim, Bruxelles, 1946, p. 50-52.

⁽¹⁴⁾ J.T. Addison : La Vie après la Mort, Payot, Paris, 1936, p. 47-48.

Lettons et Esthoniens entretenaient les âmes des morts pendant le mois d'octobre. Durant cette période, de la nourriture était placée sur le plancher d'une chambre chauffée et le maître de la maison conviait le soir les esprits ancestraux d'y entrer, de se chauffer et de manger. Le délai de temps échu, il les priait de s'en retourner chez eux en les invitant à revenir l'an prochain à la même époque ⁽¹⁵⁾.

« Les Espagnols offrent parfois du pain et du vin sur les tombes de ceux qui leur sont chers, à l'anniversaire du deuil qui les leur enleva et les Brerons assurent que, le soir de la Toussaint, il y a plus d'âmes dans leurs maisons que de grains de sable dans la mer. »
« Le temps n'est pas bien lointain où ils dressaient près de l'âtre, pour leurs hôtes invisibles, une table chargée de crêpes, de cidre et de lait. Tant que durait la nuit, les esprits pouvaient se chauffer près du feu et souper en paix à leur ancien foyer. » ⁽¹⁶⁾

Examinons maintenant les quatre grandes civilisations de l'Asie : l'iranienne, l'indoue, la chinoise et la japonaise et terminons par les civilisations du Sud-Est : celles du Siam et du Vietnam ainsi que de l'île indonésienne de Sumba.

« Avant de devenir musulmans (et bien entendu, longtemps après l'être devenus) les Persans ont célébré leur antique Fête des Morts. Les dix derniers jours de leur année (du 10 au 20 mars) étaient par eux consacrés aux esprits ancestraux. Dans un de leurs écrits sacrés les plus anciens — l'Avesta — on lit : « Nous rendons un culte aux bons, forts et bienfaisants Fravachis (c'est-à-dire aux âmes) des croyants qui vont et viennent par la ville... pendant dix nuits... et qui requièrent une réponse à ces questions : qui nous paiera hommage ? qui nous offrira un sacrifice ? qui nous fera accueil avec de la viande et des vêtements dans la main, avec sur les lèvres, une prière digne de la béatitude ? A ces requêtes quiconque répond favorablement est assuré d'avoir sa maison pleine de bonnes choses durant l'année suivante. Et un texte très postérieur enjoint comme un devoir à cha-

« un de préparer, en cette saison, des repas pour ces esprits tutélaires, repas que l'on apprêtera de préférence dans sa propre maison « car les âmes se rendent chacune à son foyer. » Quelque mille ans après le début de notre ère, l'écrivain arabe Alberouni confirme qu'en la dite saison, les persans offrent de la nourriture et de la boisson aux esprits des trépassés, dans la croyance que ceux-ci « s'approchent des mets disposés pour eux, restaurent leur vigueur, satisfont leur appétit » et durant ces jours « les esprits des hommes pieux résident avec leur famille, leurs enfants, leur parenté s'occupant des affaires de tous ces survivants bien qu'ils leur demeurent invisibles. » ⁽¹⁷⁾

L'Inde n'a pas connu de fête collective des morts. Néanmoins dans chaque famille, les ancêtres sont honorés une fois par mois et tous les ans une journée entière est consacrée en leur honneur, au jeûne et à la prière.

La Chine a célébré depuis des temps immémoriaux, la fête du *Tsing Ming*. Elle a lieu cinq jours après l'équinoxe du printemps quand le soleil entre dans le seizième degré du Bélier. Les tombeaux de la famille sont expressément nettoyés, réparés et balayés et l'on rémoigne aux défunts les plus vives marques de respect et de reconnaissance en même temps qu'on manifeste la douleur que l'on ressent encore de leur perte. On dispose ensuite sur les tombeaux un repas copieux pour chaque mort et pour ses amis de l'autre monde. Un papier indiquant que les descendants ont suivi les rites est placé en haut d'un piquet.
« Dans la campagne chinoise, pendant de nombreux jours aussi loin que porte la vue des milliers de papiers flottent au vent. » Dans chaque famille, le jour de l'anniversaire du mort, des sacrifices sont offerts devant les tablettes. Ces cérémonies sont répétées au Nouvel An, au solstice d'hiver et le 15ème jour du 7ème mois, qui est réservé aux esprit des morts. ⁽¹⁸⁾

Au Japon, nous observons une cérémonie similaire, l'*Urabonn-ye*. Nul mieux que le délicieux Lafcadio Hearn n'a dépeint cette trop fameuse fête des Lanternes. Nous ne pouvons résister ici au plaisir de reproduire partiellement son admirable texte.

« Du treizième au quinzième jour de juillet, se tient le Festival des Morts, le Bonmatzuri ou Bonkou, que certains Européens appellent

⁽¹⁵⁾ J. T. Addison : La Vie après la Mort. Payot, Paris, 1936, p. 48.
⁽¹⁶⁾ Ibid., p. 47 et 48.

⁽¹⁷⁾ J. T. Addison : La Vie après la Mort. Payot, Paris, 1936, p. 44 et 45.
⁽¹⁸⁾ J. A. Keim : Panorama de la Chine. Hachette, Paris, 1951, p. 154.

la Fête des Lanternes. Mais dans plusieurs endroits il y a deux de ces festivals par an ; car ceux qui comptent encore le temps selon le calendrier lunaire, soutiennent que le Bonmatzuri doit tomber les 13, 14 et 15ème jour du septième mois de l'ancien calendrier, ce qui correspond à une période plus tardive de l'année.

Le 12, de grand matin, des nattes nouvelles de la paille de riz la plus fine, tissées expressément pour le festival, sont étendues sur tous les autels domestiques, et à l'intérieur de chaque butsuma ou butsudan, ces petits autels devant lesquels les prières sont offertes matin et soir dans toute maison croyante. Les sanctuaires et les autels sont également décorés d'embellissements en papier de couleur, de fleurs et de rameaux de certaines plantes sacrées, toujours de véritables fleurs de lotus lorsqu'on peut en trouver, ou bien de fleurs de lotus en papier et de branches fraîches de shikimi (anis) et de misohaji (lespedeza). Puis une minuscule table laquée — zen — pareille à celles sur lesquelles les repas japonais sont généralement servis, est placée sur l'autel, et on y dépose les offrandes de nourriture. Mais dans les autels plus petits des maisons japonaises, les offrandes sont plus simplement placées directement sur les nattes en paille de riz, enveloppées de feuilles de lotus fraîches.

Ces offrandes consistent en somen, qui ressemble à notre vermicelle, de gozen ou riz bouilli, de dango, espèce de petit gâteau, d'aubergines et des fruits de la saison, souvent d'uri et de saikiva tranches de melon et de melon d'eau, de prunes et de pêches. A ceux-ci on ajoute souvent des gâteaux sucrés et des friandises. Parfois l'offrande consiste seulement en o-sho-jin-gu (nourriture honorablement crue) ; plus souvent en o-rio-gu (nourriture honorablement bouillie). Mais elle ne comprend jamais, bien entendu, du poisson, des viandes ou du vin. De l'eau fraîche est offerte au visiteur fantôme, et de temps à autre on en éparpille sur l'autel ou à l'intérieur du sanctuaire à l'aide d'une branche de misohaji ; du thé est versé toutes les heures pour les invités invisibles, et tout est très joliment présenté dans de petites assiettes, dans de petites tasses ou des bols minuscules, comme s'il s'agissait d'invités en chair et en os ; des hashi ou bâtonnets sont même posés à côté de l'offrande. Et les morts sont ainsi fêlés pendant trois journées entières.

Au coucher du soleil, des torches en sapin fixées dans le sol devant chaque demeure sont allumées pour guider les visiteurs fantômes. Parfois, également le premier soir du Bonmatzuri, des

« feux de bienvenue » inukacbi, sont allumés au bord de la mer, du lac ou de la rivière près duquel se trouve le village, ni plus ou moins que cent huit feux car ce nombre possède quelque signification mystique dans la philosophie du Bouddhisme. Et de charmantes lanternes sont suspendues chaque soir devant l'entrée des maisons. Les Lanternes du festival des Morts, lanternes de formes et de couleurs spéciales, admirablement décorées de paysages, de formes, de fleurs, et toujours agrémentées d'une frange particulière de rubans de papier.

Et cette même nuit, ceux qui ont des amis morts se rendent aux cimetières : ils y font des offrandes, ils y prient et y brûlent de l'encens, et versent de l'eau à l'usage des fantômes. Des fleurs ornent les vases de bambou placés à côté de chaque haka (tombe), des lanternes sont allumées devant les tombes, mais ces lanternes ne portent pas de décoration.

Ce n'est qu'au coucher du soleil le soir du 15, que les offrandes dites segaki sont faites dans les temples. C'est alors que sont nourris les fantômes appartenant au Cercle de la Pénitence, appelé Gakido, l'Endroit des Esprits affamés, et les prêtres nourrissent ainsi ces esprits qui n'ont point d'amis parmi les vivants pouvant s'occuper d'eux. Ces offrandes sont très, très petites, pareilles aux offrandes des dieux.

... Au cours de la troisième et dernière nuit, il y a une cérémonie étrangement belle, plus touchante que celle de Segaki, plus étrange que le Bon-Odori ; la cérémonie de l'Adieu. Tout ce que les vivants peuvent faire pour plaire aux morts a été accompli ; le temps alloué par les puissances du monde invisible aux visiteurs fantômes est presque passé, et leurs amis doivent les renvoyer.

Tout a été préparé à leur intention. Dans chaque maison, des petites barques, faites de paille d'orge finement tressée, ont été munies de provisions de mets choisis, de lanternes minuscules et de messages écrits de foi et d'amour. Ces barquettes ont rarement plus de deux pieds de longueur, mais les morts prennent peu de place. Et ces petites embarcations sont lancées sur les canaux, les lacs, les rivières ou la mer, portant chacune à leur proue une lanterne allumée, et brûlant de l'encens à leur gouvernail. Et si la nuit est belle, elles voyagent longtemps. Les flottilles fantômes descendent toutes les criques, toutes les rivières, tous les canaux voguant en scintillant vers

la mer, et toute la mer miroite jusqu'à l'horizon des lumières des morts, et le vent de mer est tout parfumé d'encens. » (19)

Au Siam, un personnage infernal ouvre pour trois jours, les portes du monde inférieur d'où remontent les trépassés.

Au Vietnam, la fête du Nouvel an — le Têt — détient plusieurs éléments qui en font également une cérémonie où les ancêtres jouent un rôle des plus importants. Entre les vivants et les morts et pour un tout petit nombre de jours s'établit une atmosphère surnaturelle qui donne au Têt une allure empreinte d'une extraordinaire grandeur.

Dans la tradition vietnamienne relative au Têt, tout ce qui est en rapport avec le culte des ancêtres concourt à sanctifier la fête et à exalter la religion familiale. S'il est vrai que l'idée de la patrie est basée sur le souvenir des morts autant que sur l'effort des vivants, il n'y a pas de moment où l'esprit de la communauté nationale se manifeste plus fortement que durant ces jours où la présence des ancêtres révéérés est ressentie dans chaque demeure. C'est la raison principale pour laquelle le Têt est le symbole de la communauté des âmes dont la famille est seulement la cellule fondamentale.

Durant trois jours, les défunts participent à la vie de leurs descendants. Au début du Têt, ils sont priés par un sacrifice de revenir dans leur famille et de prendre leur part de la joie générale. Ils sont invités deux fois par jour à l'heure des repas. En leur honneur, l'autel des ancêtres est couvert avec les offrandes apportées par tous les membres de la famille. Même les visiteurs ne manquent pas de leur présenter leurs respects avant de saluer les vivants. Finalement à la fin du 3ème jour du Têt, une autre cérémonie est célébrée pour les honorer au moment de leur retour vers un autre monde. Après être restés trois jours auprès des vivants, ils accordent bénédiction et protection à ces derniers et d'ultimes présents leur sont offerts comme un gage de gratitude par ceux qui restent. (20)

A l'île Soumba, en Indonésie, « les indigènes célèbrent une Fête de Nouvel An en l'honneur des trépassés. Ils se rendent aux tombeaux

(19) L. Hearn : Voyage aux Pays des Dieux, Mercure de France, Paris, 1933, p. 75-78 et 80-81.

(20) Vietnamese Customs and Legends related to Têt, Special Edition published by the Review Horizons, Saigon-Vietnam, 1938, p. 8.

dans le centre du village, en pleurant et gémissant, puis regagnent leurs loyers où chaque famille supplie ses morts de revenir. Des noix, du riz, de la viande forment le menu soigneusement préparé pour les âmes et un peu avant l'aube, quand les fantômes visiteurs sont supposés prêts à repartir, les vivants de leur parenté sortent à leur suite et les escortent un bout de chemin. » (21)

..

Ces fêtes des morts que nous avons décrites chez différents peuples et dans des civilisations très diverses ont souvent été l'expression d'un rêve insane, celui qui voudrait que les défunts soient quelque chose de plus qu'un souvenir et qui permettrait de retrouver le mystère perdu d'une communion étroite avec les disparus.

Hélas, dans nos sociétés contemporaines, tous les ponts sont pour toujours rompus entre le monde des morts et celui des vivants. Ceci contribue à envisager avec plus d'effroi encore, le fil qui soutient la terrible épée suspendue au dessus de nos têtes et qui, un jour d'entre les jours, en se rompant nous précipitera dans la nuit éternelle. Tous les bonheurs humains promis par les sociétés capitalistes ou marxistes ne parviendront jamais à nous guérir de ce chancre secret qui nous ronge.

(21) J.T. Addison : La Vie après la Mort, Payot, Paris, 1936, p. 43-44.

Bibliographie

Revues belges

LA REVUE NATIONALE

37^e année — N° 381.
 Décembre 1965.
 Mensuel indépendant de littérature et d'histoire.

- P. Dresse : *Le premier qui fut roi* (Léopold I).
 M. Bergé : *J'avais cinq ans en 1914*.
 P. Vandendries : *Je n'avais pas six ans, en 1914... à Louvain*.
 E. Poumon : *Stavelot se souvient*.

LA REVUE NATIONALE

38^e année — N° 382.
 Janvier 1966.

- M. Deflandre : *Monuments en l'honneur d'Emile Verhaeren*.
 M. Lobet : *R. Kervyn de Mareke ten Driessche*.
 E. Poumon : *Shakespeare décollé*.

LA REVUE NATIONALE

38^e année — N° 383.
 Février 1966.

- E. Poumon : *Puits et fontaines de Belgique*.
 R. Merget : *Max Deaucille, écrivain-médecin*.
 Y. Gandon : *La correspondance de George Sand*.
 J. Mirval : *Talma, tragédien de la Révolution et de l'Empire*.

LES CAHIERS

Revue trimestrielle illustrée, sous la direction de L.-P. Hanmann.
 21^e année — N° 1 — Printemps 1966.
 6, boulevard du Château, Ath.

- J. Delmelle : *Albert du Bois*.
 P. Eveve : *Gen Libbrecht*.

LE THYRSE

Revue d'art et de littérature — 11-12-1965.
 5, rue Marcony, Bruxelles 18.

- A. Gascht : *De Shakespeare à Tristan Tzara*.
 G. Lyr : *Le siècle de Rubens et le notre*.

AMIS DE LA FORET DE SOIGNES

Publication trimestrielle.
 47^e année — n° 1 — 1966.

- P. Cosyn : *Gaesbeek et son parc*.
 F. A. Armstrong : *La Danse chez l'Oiseau et chez l'Homme*.

DE LEIEGOUW

Revue pour l'histoire locale, la langue et le folklore de Courtrai.
 Année 1965. — VII.

- W. Simaey : *J. Hofman, Kortrijks toneeldichter (1758-1835)*.
 E. Warlop : *Willem van Ieper (1104-1164)*.
 J. Soete en F. Debrandere : *De vromc in het dialekt*.

MEER SCHOONHEID

Revue trimestrielle au service de la beauté de la nature.
 XII^e année — N° 4 — 1965.

- Fr. Scheys : *Oranjesteden Diest, Zichem en Scherpenheuvel*.
 L. Mellaerts : *Verduenen kloosters in het Zoniënwoud en hun kulturele uitstraling*.
 W. Brunnaghe : *Sint-Hubertus Tentoonstelling te Leefdaal*.

DE NATUURVRIEND

38^e année — janvier 1966.
 Revue mensuelle.

- V. Thys : *Paestum, tempel van Neptunus*.
 J. Crommer : *Het vacanteoord Elmstein-Harzofen*.

NATUUR- EN STEDESCHOON

38e année — Novembre-décembre 1965
Revue mensuelle

*Het probleem van de Hoge Venen.
De Eenw van Thyse.*

COMTE DE JETTE

Organe du cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du Comté de Jette et des environs
3e année — N° 1-2
Septembre 1965

G. Guyot : *L'abbaye de Diligem* (dans la politique brabançonne du XIIIe au XVe siècles).
A. Matthys-F. Van Bellingen : *Middeleeuws glas en aardewerk uit de abdij van Dielegem.*
R. Van den Haute : *François Ier de Kinschot.*

EIGEN SCHOON EN DE BRABANDER

Bi-mensuel.
48e année — N° 11-12.
Novembre-décembre 1965.

J. Verhesselt : *Asse, ontstaan en ontwikkeling.*
P. Lindemans : *Zelfgebruiken bierproviand in West-Brabant.*
Dr. J. Verduynde : *Mariaviering te O.-L.-Lombeek.*
Dom W. Verleyen : *Oude Brabantse geslachten Van Craenem.*

ANNALES DU CERCLE ARCHEOLOGIQUE DU CANTON DE SOIGNIES

Tome XXIII.

R. Wellens : *La seigneurie de Heartpont* (XVIIe s.).
L. Destrait : *Alsace-Lorraine.*
R. Wellens : *Une affaire de désertion à Namur en 1757.*

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE LOUVAIN ET ENVIRONS

Tome V, 3e fasc.

Struyt : *Klein Begijnhof te Leuren* (XVIIe en XVIIIe eeuw).

J. De Kempencer : *Historische aantekeningen van pastoor Van Velthem over de parochie Herent* (1750).

D. Van Humbeek : *Les tours successives de l'église Ste-Genrade à Louvain.*

VOLKSKUNDE

Revue trimestrielle pour l'étude du folklore.
66e année — N° 3-4 — 1965.

Dr. K.C. Peeters : *Sint-Bavo in het Volksleven.*

Resultaten van het Sagenonderzoek in het Nederlandse taalgebied : Hageland, Noorden provincie Antwerpen, Bree en omgeving, de Polders ten Noorden van Antwerpen.

ANNALEN VAN DE OUDHEIDKUNDIGE KRING VAN HET LAND VAN WAAS

Tome 68.

A. De Belie : *Goederen van de kerk van Belsele-Waas in 1642.*

A. Buve : *De achttiende eeuwse apothekers-potten van de mause van Sint-Niklaas.*

A.D. Baert : *Franse woorden en gallicismen in het dialect van Koe-wacht.*

JAARBOEK VAN DE AARSCHOTSE KRING VOOR HEEMKUNDE

N° 4 — 1965

J. Meus : *Protest tegen een koninklijke ordonnantie en een omstreden 18e eeuwse figuur : burgemeester J. Fr. Van den Broeck.*

J. Terweelwe : *Een Aarschotse volksbuurt omstreeks 1900 (de Grecht).*

J. Janssens : *De St.-Sebastiaansgilde van Messelbroek.*

Z.F.H. Verpoelt : *Kuade dagen te Aarschot op het einde van de 18de eeuw.*

Revue étrangères

ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES

Revue trimestrielle de la Société d'Ethnographie française.
Année XIII — N° 2
Avril-juin 1965 — Paris.

- A. Lagrange : *Musée du Vin de Bourgogne à Beaune.*
A. Colombet : *Le folklore de la cigne et du vin en Côte-d'Or.*

BRABANTS HEEM

Année XVII — N° 6
Novembre-décembre 1965.
Bi-mensuel — Edité à Oisterwijk (Hollande).

- K. Vermeeren : *Stadhuis van Oud-Eindhoven.*
P. Van Brussel : *De Belgerense watermolen.*

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DANS LE LIMBOURG

Maastricht — Tome C.

- Dr. P.C. Boeren : *Naleezing op de Maastrichtse Charters in Parijs.*
Dr. E.M. Nuyens : *De eerste Gouverneur van Nederlands-Limburg.*